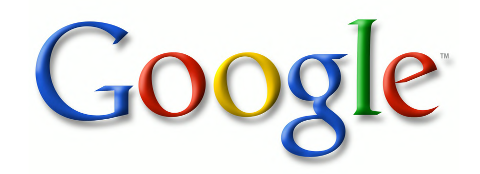
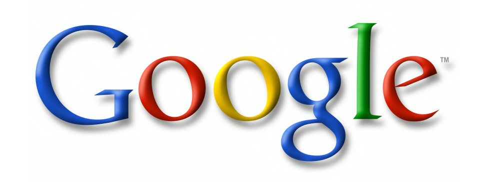
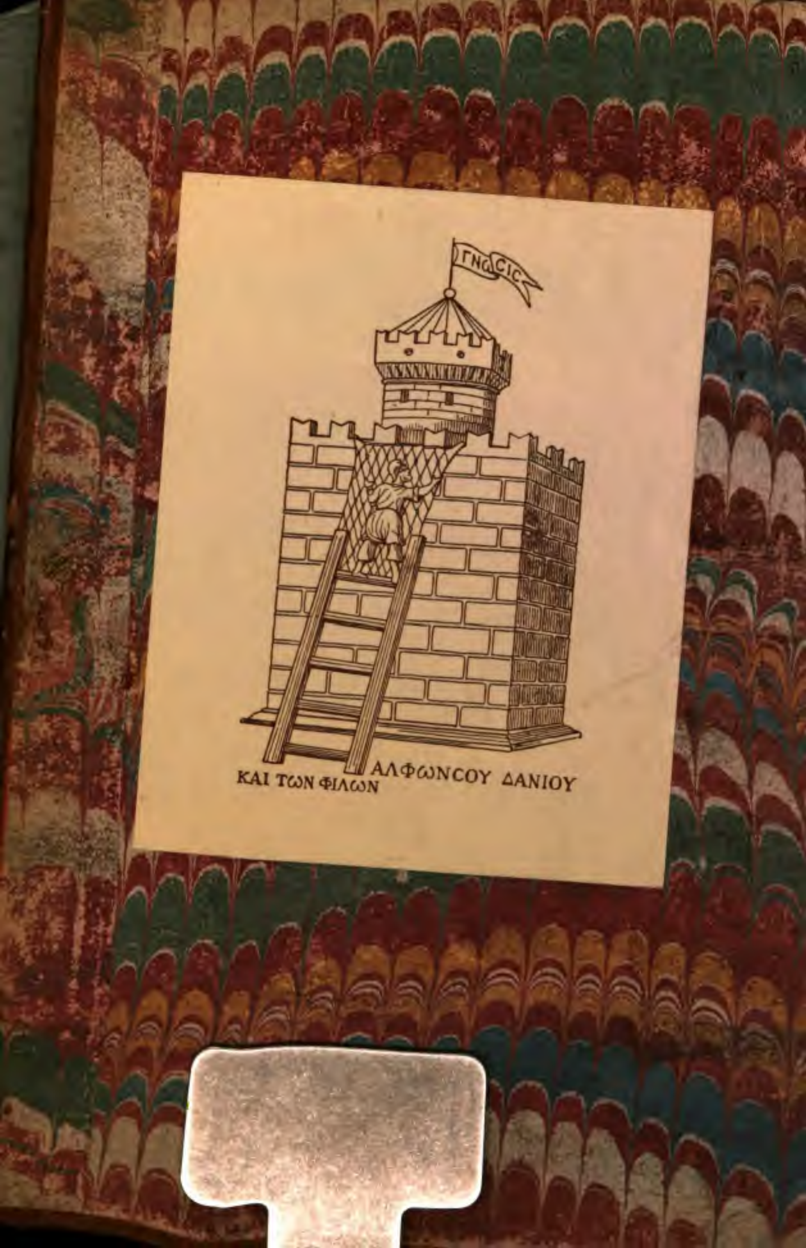
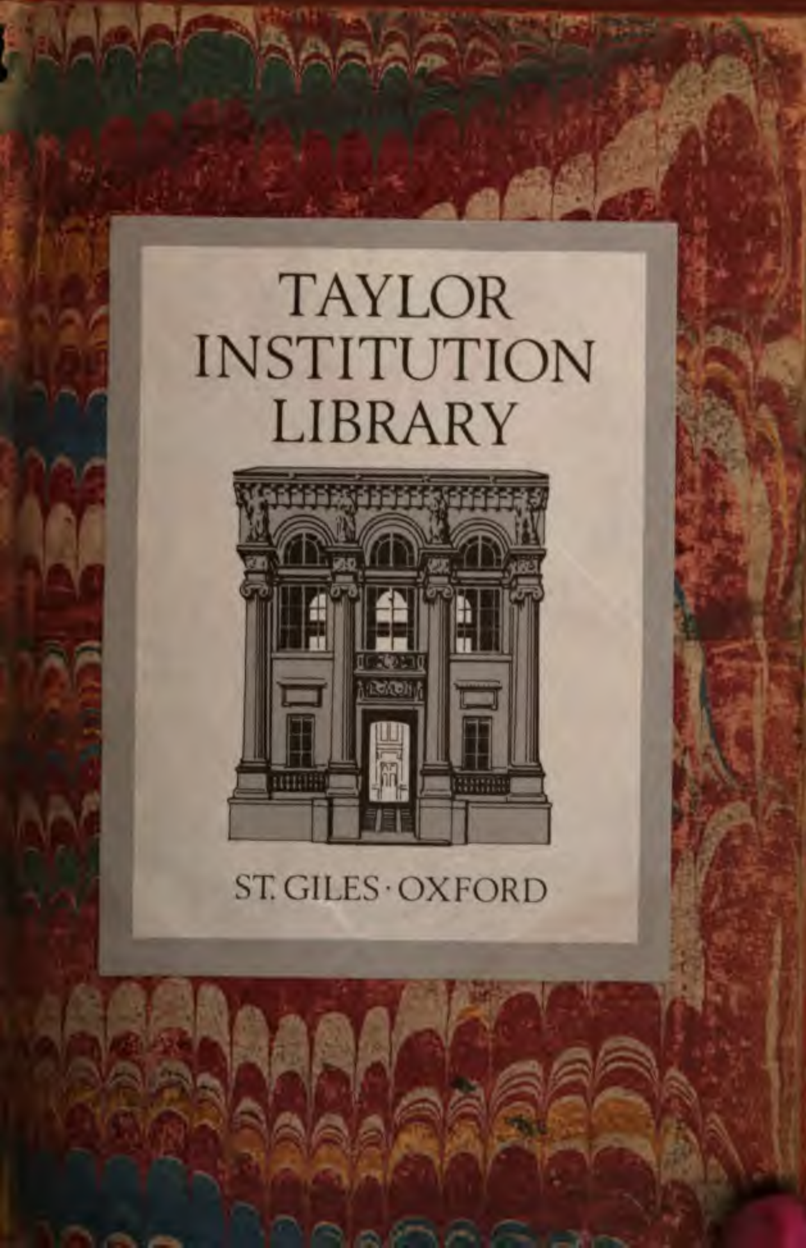







ΓΝΩCIC
ΚΑΙ ΤΩΝ ΦΙΛΩΝ ΑΛΦΩΝCΟΥ ΔΑΝΙΟΥ


TAYLOR
INSTITUTION
LIBRARY
ST. GILES · OXFORD

Ste H 6 H.

1re édition collective contenant des petites pièces inédites publiées pour la 1re fois par l'abbé d'Olivet

+0+






Jean de La Fontaine
de l'Accademie Francoise

ŒUVRES DIVERSES

DE

M. DE LA FONTAINE,

DE L'ACADEMIE FRANÇOISE.

TOME PREMIER.

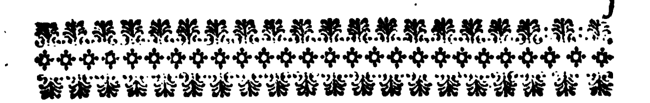


A PARIS,

Chez JEAN-LUC NYON, au premier Pavillon du College Mazarin, à Sainte Monique.

M. DCC. XXIX.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



AVIS DES LIBRAIRES.

SOus le titre d'Oeuvres diverses de M. DE LA FONTAINE, *nous donnons tout ce que nous avons pu rassembler de ses ouvrages, tant vers que prose, à l'exception de ses Fables & de ses Contes.*

Ceux de ses Ouvrages qui avoient déja été imprimez, ne l'avoient été pour la plufpart que dans des Recueils aujourd'hui très-rares, & presque introuvables : personne n'ayant songé jusqu'à présent à en faire un corps.

Mais, outre les pièces qui étoient dispersées dans tous ces Recueils, nous avons eu le bonheur d'en acquerir quantité d'autres qui se gardoient dans la famille de l'illustre Auteur. La Veuve de son fils nous a livré ses propres Originaux. Ainsi nous n'avons point à craindre qu'on nous reproche d'avoir grossi nos volumes, d'ouvrages supposez, ni même suspects.

Les pièces qui n'avoient paru que dans ses Oeuvres postumes, *& celles qui paroissent en la présente édition pour la premiere fois, auront leurs marques particulieres à la Table de chaque volume, afin que par ce moyen l'on voye quelles sont les pieces, de l'impression desquelles l'Auteur lui même n'est point responsable.*

Trois petits ouvrages qu'on va lire, pourront tenir lieu de sa Vie.

I. *Son Portrait, tel qu'il est au devant de ses* Oeuvres postumes.

II. *Son Eloge, tiré des* Hommes Illustres *de M. Perrault.*

III. *Une Lettre sur sa conversion, imprimée dans la* Continuation des Memoires de Litterature & d'Histoire, *Tome I.*

PORTRAIT DE MONSIEUR DE LA FONTAINE.

*PAR M****

VOus me demandez le Portrait de Monſieur de la Fontaine, & vous me le demandez, Madame, avec autant d'inſtance que ſi je pouvois vous refuſer quelque choſe. Cependant les obligations que je vous ai, ſont d'une nature qu'elles ne me permettent pas de vous deſobéir en quoi que ce ſoit. Tout ce que je ſouhaiterois aujourd'hui, ce ſeroit de vous faire une peinture de mon Ami, ſi fidelle & ſi animée, que je ne vous laiſſaſſe plus le regret de n'en avoir pas connu l'original.

Je dois d'abord ôter de votre eſprit la mauvaiſe impreſſion que pourroit y avoir laiſſée la lecture d'un Portrait que l'on a fait * de M. de la Fontaine, & que vous avez trouvé parmi quantité d'autres; & vous dire que quoiqu'il rende juſtice

* *Dans les Caractéres de la Bruyere.*

aux ouvrages de cet excellent Auteur, il ne la rend pas de même à sa personne.

On peut dire que celui qui l'a fait, a plustôt songé à faire un beau contraste en opposant la difference qui se trouvoit, à ce qu'il pretendoit, entre les ouvrages & la personne d'un même homme, qu'à faire un Portrait qui ressemblât. On voit qu'il n'a pas assez étudié son sujet. Il semble même qu'il s'y soit copié traits pour traits, & qu'il ait trouvé dans lui-même toute la grossiereté & toute la stupidité qu'il donne si généreusement à la personne de M. de la Fontaine. Il faut pourtant avoüer que celle de cet Auteur fameux ne prévenoit pas beaucoup en sa faveur. Il étoit semblable à ces vases simples & sans ornemens, qui renferment au-dedans des trésors infinis. Il se négligeoit, étoit toujours habillé très-simplement, avoit dans le visage un air grossier; mais cependant dès qu'on le regardoit un peu attentivement, on trouvoit de l'esprit dans ses yeux; & une certaine vivacité que l'âge même n'avoit pû éteindre, faisoit voir qu'il n'étoit rien moins que ce qu'il paroissoit.

Il est vrai aussi qu'avec des gens qu'il ne connoissoit point, ou qui ne lui convenoient pas, il étoit triste & rêveur, & que même à l'entrée d'une conversation avec des personnes qui lui plaisoient, il étoit froid quelquefois: mais dès que la conversation commençoit à l'interesser, & qu'il prenoit parti dans la dispute, ce n'étoit plus cet homme rêveur, c'étoit un homme qui parloit beaucoup & bien, qui citoit les Anciens, & qui leur donnoit de nouveaux agrémens. C'étoit un Philo-

ſophe, mais un Philoſophe galant; en un mot c'étoit la Fontaine, & la Fontaine tel qu'il eſt dans ſes Livres.

Il étoit encore très-aimable parmi les plaiſirs de la Table. Il les augmentoit ordinairement par ſon enjouement & par ſes bons mots, & il a toujours paſſé avec raiſon pour un très-charmant Convive.

Si celui qui a fait ſon Portrait l'avoit vû dans ces occaſions, il ſe ſeroit abſolument dédit de tout ce qu'il avance de ſa fauſſe ſtupidité. Il n'auroit point écrit que M. de la Fontaine ne pouvoit pas dire ce qu'il venoit de voir. Il auroit avoué au contraire que le commerce de cet aimable homme faiſoit autant de plaiſir que la lecture de ſes Livres.

Auſſi tous ceux qui aiment ſes ouvrages (& qui eſt-ce qui ne les aime pas?) aimoient auſſi ſa perſonne. Il étoit admis chez tout ce qu'il y a de meilleur en France. Tout le monde le deſiroit; & ſi je voulois citer toutes les illuſtres perſonnes & tous les eſprits ſuperieurs qui avoient de l'empreſſement pour ſa converſation, il faudroit que je fiſſe la liſte de toute la Cour.

Je ne prétens pas neanmoins ſauver ſes diſtractions, j'avouë qu'il en a eu; mais ſi c'eſt le foible d'un grand génie & d'un grand Poëte, à qui les doit-on pluſtôt pardonner qu'à celui-ci?

Voilà, Madame, tout ce que je puis vous apprendre de la perſonne de mon Ami. Vous voulez encore que je vous diſe mon ſentiment ſur ſes Ouvrages. Je devrois m'en exempter, puiſque perſonne n'en connoît mieux toutes les beautez

que vous; mais encore une fois je ne sais point l'art de vous desobéir. Voici en deux mots ce que j'en pense.

Les Fables de M. de la Fontaine sont des chefs-d'œuvres, & je ne sais si celles de Phédre qu'on cité comme des modeles achevez, ne cedent point à celles de notre Auteur. Il y a plus dans l'un de cette simplicité que les Anciens aimoient tant; il y a plus dans l'autre de cette naïveté qui fait plaisir. L'un est plus poli, l'autre plus enjoüé; celui-ci a plus d'esprit, & trouve le secret de le cacher sous la même simplicité. Sa Morale est plus étendue & plus diversifiée. Il est aussi naturel que Phédre, & beaucoup plus divertissant.

Pour ses Contes, je ne trouve personne qui puisse entrer en parallele avec lui; il est absolument inimitable. Quels récits veritablement charmans! Quelles beautez! Quelles descriptions heureuses! Quelle Morale fine & galante! Tout y coule de source. Leur lecture fait sentir à l'ame un plaisir qu'on ne peut décrire. Mais je ne dois pas tâcher d'en rendre toutes les beautez sensibles, il ne faut que les lire & avoir du goût.

Dans ses Elegies, ses Rondeaux, ses autres pieces de Vers, & même celles de Prose, n'est-il pas toujours original par ce caractere naïf & enjoué, qui fait aimer ses Ouvrages? Jamais homme peut-il aller plus loin dans le Lyrique? Et n'est-il pas un de ces merveilleux génies donnez pour contribuer à la gloire du siécle de LOUIS LE GRAND?

ELOGE
DE MONSIEUR
DE LA FONTAINE

PAR M. PERRAULT.

MOnſieur de la Fontaine naquit à Chateau-Thierry en l'année 1621. Son pere, Maître des Eaux & Forêts de ce Duché, le revêtit de ſa charge dès qu'il fut capable de l'exercer : mais il y trouva ſi peu de goût, qu'il n'en fit la fonction pendant plus de vingt années, que par complaiſance. Il eſt vrai que ſon pere eut pleine ſatisfaction ſur une autre choſe qu'il exigea de lui, qui fut qu'il s'apliquât à la Poëſie, car ſon fils y réüſſit au-delà de ce qu'il pouvoit ſouhaiter. Quoique ce bon homme n'y connût preſque rien, il ne laiſſoit pas de l'aimer paſſionnément, & il eut une joye incroyable, lorſqu'il vit les premiers vers que ſon fils compoſa.

Ces vers ſe reſſentoient comme la pluſpart de ceux qu'il a fait depuis, de la lecture de Rabelais & de Marot, qu'il aimoit & qu'il eſtimoit infiniment.

Le talent merveilleux que la nature lui donna, n'a pas été inferieur à celui de ces deux Auteurs, & lui a fait produire des Ouvrages d'un agrément incomparable. Il s'y rencontre une ſimplicité ingenieuſe, une naïveté ſpirituelle, & une plaiſanterie originale, qui n'ayant jamais rien de froid, cauſe une ſurpriſe toujours nouvelle. Ces qualitez ſi délicates, ſi faciles à dégenerer en mal, & à faire un effet tout contraire à celui que l'Auteur en attend, ont plû à tout le monde, aux ſérieux, aux enjoüez, aux cavaliers, aux Dames, & aux vieillards, de même qu'aux enfans.

Jamais perſonne n'a mieux mérité d'être regardé comme Original, & comme le premier en ſon eſpece. Non ſeulement il a inventé ce genre de Poëſie, où il s'eſt appliqué, mais il l'a porté à ſa derniere perfection; de ſorte qu'il eſt le premier, & pour l'avoir inventé, & pour y avoir tellement excellé, que perſonne ne pourra jamais avoir que la ſeconde place dans ce genre d'écrire. Les bonnes choſes qu'il faiſoit lui coutoient peu, parce qu'elles couloient de ſource, & qu'il ne faiſoit preſque autre choſe que d'exprimer naturellement ſes propres penſées, & ſe peindre lui-même. S'il y a beaucoup de ſimplicité & de naïveté dans ſes Ouvrages, il n'y en a pas eu moins dans ſa vie & dans ſes manieres. Il n'a jamais dit que ce qu'il penſoit, & il n'a jamais fait que ce qu'il a voulu faire. Il joignoit à cela une humilité naturelle, dont on n'a guére vû d'exemple; car il étoit fort humble ſans être devot, ni même régulier dans ſes mœurs, ſi ce n'eſt à la fin de ſa vie, qui a été toute chretienne. Il s'eſtimoit peu, il ſouf-

ſtoit aiſément la mauvaiſe humeur de ſes amis, il ne leur diſoit rien que d'obligeant, & ne ſe fâchoit jamais, quoiqu'on lui dit des choſes capables d'exciter la colere & l'indignation des plus moderez. Monſieur Fouquet alors ſur-Intendant des finances lui donna une penſion, & lui fit beaucoup d'accueil, ainſi qu'à ſes Ouvrages, dont il y en a pluſieurs où il l'a loüé très-ingenieuſement, & où les beautez de ſa maiſon de Vaux-le-Vicomte ſont dépeintes avec une grace admirable. Le peu de ſoin qu'il eut de ſes affaires domeſtiques, l'ayant mis en état d'avoir beſoin du ſecours de ſes amis, Madame de la Sabliere, Dame d'un merite ſingulier & de beaucoup d'eſprit, le reçut chez elle, où il a demeuré près de vingt ans. Après la mort de cette Dame, M. d'Hervart, qui aimoit beaucoup M. de la Fontaine, le pria de venir loger chez lui, ce qu'il fit; & il y eſt mort au bout de quelques années.

Il a compoſé de petits Poëmes épiques, où les beautez de la plus grande Poëſie ſe rencontrent, & qui auroient pû ſuffire à le rendre celebre; mais il doit ſon principal mérite & ſa grande réputation à ſes poëſies ſimples & naturelles. Son plus bel Ouvrage, & qui vivra éternellement, c'eſt ſon recueil des Fables d'Eſope qu'il a traduites ou paraphraſées. Il y a joint au bon ſens d'Eſope des ornemens de ſon invention ſi convenables, ſi judicieux, & ſi réjoüiſſans en même temps, qu'il eſt mal-aiſé de faire une lecture plus utile & plus agréable tout enſemble. Il n'inventoit pas les Fables; mais il les choiſiſſoit bien, & les rendoit preſque toujours meilleures qu'elles n'étoient. Ses Contes

qui ſont la pluſpart de petites Nouvelles en vers, ſont de la même force, & l'on ne pourroit en faire trop d'eſtime s'il n'y entroit point preſque par tout trop de licence contre la pureté. Les images de l'Amour y ſont ſi vives, qu'il y a peu de lecture plus dangereuſe pour la jeuneſſe, quoique perſonne n'ait jamais parlé plus honnêtement des choſes deshonnêtes. J'aurois voulu pouvoir diſſimuler cette circonſtance, mais cette faute a été trop publique, & le repentir qu'il en a fait paroître pendant les deux ou trois dernieres années de ſa vie, a été trop ſincere pour n'en rien dire. Il étoit de l'Academie Françoiſe, & lorſqu'il témoigna ſouhaiter d'en être, il écrivit une lettre à un Prélat de la compagnie, où il marquoit & le déplaiſir de s'être laiſſé aller à une telle licence, & la réſolution où il étoit de ne plus compoſer rien de ſemblable. Il mourut à Paris, le 13. avril 1695. âgé de 74. ans, avec une conſtance admirable, & toute chrétienne.



LETTRE

du R. P. POUJET, Prêtre de l'Oratoire, à M. l'Abbé D'OLIVET, de l'Académie Françoise;

OU

Rélation de la conversion de Monsieur DE LA FONTAINE, *de l'Académie Françoise.*

IL est juste, Monsieur, de répondre au loüable empressement avec lequel vous m'avez fait l'honneur de me demander un récit circonstancié de ce qui s'est passé au sujet de la conversion du celebre feu Monsieur de la Fontaine, qui me fit sa confession generale, & reçut de ma main le saint Viatique en 1693. Je vais, Monsieur, vous en faire une relation exacte: les faits sont aussi présens à ma mémoire, que si l'histoire étoit arrivée depuis peu de jours; & je ne suis pas fâché qu'il se presente naturellement une occasion de rendre publique la circonstance de la vie de feu M. de la Fontaine, qui lui a fait le plus d'honneur. On y lira en même temps avec joye une des plus belles actions que feu Monseigneur le Dauphin, qu'on nommoit alors Monseigneur le Duc de Bourgogne, ait faites dans son enfance; action au reste dont peu de gens sont instruits, & que l'Auteur de

la Vie de ce Prince n'auroit pas manqué d'inserer dans son Livre, s'il l'eût sçûë.

Vers le milieu du mois de Decembre 1692, M. de la Fontaine, qui demeuroit alors sur la Paroisse de saint Roch à Paris, tomba dangereusement malade, en la soixante-quinziéme * année de son âge. Il y avoit alors six semaines que j'étois Vicaire de la Paroisse de saint Roch, n'étant âgé que de vingt-six ans: & j'étois Docteur de Sorbonne depuis six mois. Je n'avois encore assisté ni confessé aucun malade. M. le Curé de saint Roch ayant sçû cette maladie, me pria d'aller voir M. de la Fontaine, pour lui donner les secours qui dépendroient de mon ministere. Je fis ce que je pus pour m'en défendre, représentant que j'étois trop jeune pour un homme de cet âge-là, qui d'ailleurs ayant vécu d'une maniere peu conforme aux regles du Christianisme, & étant fort connu par des ouvrages scandaleux & infiniment pernicieux à la jeunesse, avoit besoin d'un guide plus éclairé & plus experimenté que je n'étois. M. le Curé de saint Roch voulut absolument que j'y allasse. J'obéis. Je pris avec moi un ami commun, homme de beaucoup d'esprit, qui étoit intime de M. de la Fontaine, ne voulant pas me présenter d'abord en qualité de Pasteur, mais comme ami, qui venois m'informer de l'état de sa santé de la part de mon pere, qui vivoit alors, & chez qui M. de la Fontaine venoit quelquefois. Je chargeai l'ami qui m'accompagnoit, de lui dire que j'étois Vicaire de la Paroisse, pour me mettre par-là in-

* *Le P. Poujet se trompe ici : car M. de la Fontaine étant né en 1621. il n'avoit que 71. ans en 1692.*

ſenſiblement ſur les voyes de lui parler de Dieu & de ſon ſalut.

Cette premiere viſite dura deux heures. Après les complimens ordinaires, je mis inſenſiblement & naturellement la converſation ſur des matieres de pieté & de religion. M. de la Fontaine me fit pluſieurs objections. J'avois dit qu'un homme de bon ſens, qui vouloit examiner les choſes à tête repoſée, ne pouvoit ſe diſpenſer de convenir après cet examen, que la Religion Chrétienne étoit véritable; & que ſuppoſé ſa verité, c'étoit une folie que de vivre comme font la pluſpart des hommes, d'une maniere abſolument opposée à ce qu'on fait profeſſion de croire. J'appuyai cela de tous les raiſonnemens qui ſe préſenterent alors à mon eſprit. M. de la Fontaine, qui étoit un homme fort ingenu & fort ſimple, avec beaucoup d'eſprit, me dit une naïveté aſſez plaiſante. *Je me ſuis mis*, dit-il, *depuis quelque temps à lire le nouveau Teſtament : je vous aſſure*, ajoûta-t'il, *que c'eſt un fort bon livre, oüi par ma foi c'eſt un bon livre: mais il y a un article ſur lequel je ne ſuis pas rendu, c'eſt celui de l'éternité des peines: je ne comprends pas*, dit-il, *comment cette éternité peut s'accorder avec la bonté de Dieu.* Je lui répondis, qu'il n'étoit pas néceſſaire qu'il le comprît; qu'il y a des choſes plus incompréhenſibles qu'il étoit obligé de croire; que generalement tous les myſteres ſont incompréhenſibles; qu'il ſuffit d'examiner la verité de la révelation; & que quand on eſt sûr que Dieu a parlé, & qu'il s'eſt expliqué nettement, il faut que la raiſon humaine ſe taiſe, & ſe ſoumette à un Dieu qui parle & qui s'explique:

qu'après cela il étoit aisé de lui faire voir que l'éternité des peines n'avoit rien que de juste & de fondé en raison: & je lui expliquai sur cela avec étenduë & vivacité les principes de saint Augustin & des autres Peres & des Theologiens. J'avois ces matieres fort présentes, parce que je sortois de dessus les bancs de Sorbonne, où ces questions sont fort agitées. Après plusieurs repliques de la part de M. de la Fontaine, je le mis enfin en état de n'avoir plus rien à répondre; & il se rendit. Je finis la conversation, nous nous separâmes fort contens l'un de l'autre. Il me pria de revenir. Je lui promis de le voir tous les jours, pendant que dureroit sa maladie. Quand je fus sorti, il dit à l'ami que j'avois mené, & avec qui j'étois convenu qu'il demeureroit après moi, il lui dit qu'il étoit très-satisfait de notre conversation; qu'il avoit encore d'autres difficultez, sur lesquelles il vouloit m'entretenir; & que si jamais il prenoit le parti de se confesser, il ne vouloit pas d'autre confesseur que moi.

Je retournai chez lui le jour même après midi: nous parlâmes assez long-temps tête à tête, & la conversation roula toujours sur les preuves de la Religion Chrétienne. M. de la Fontaine n'avoit jamais été absolument mécréant; mais aussi c'étoit un homme, qui, comme tout le monde sçait, n'avoit jamais fait de la Religion son capital. C'étoit un homme abstrait, qui ne pensoit gueres de suite, qui avoit quelquefois de très-agréables saillies, qui d'autres fois paroissoit avoir peu d'esprit, qui ne s'embarrassoit de rien, & qui ne prenoit rien fort à cœur. Sa maladie le mit en état de

faire des reflexions ſerieuſes. Je lui ai toujours connu pendant ce temps-là un grand fonds de bon ſens. Il ſaiſiſſoit le vrai, & il s'y rendoit: il ne cherchoit point à chicaner. Il me parut agir avec droiture & bonne foi; & il me dit que s'il prenoit le parti de ſe confeſſer, je verrois qu'il le feroit tout de ſon mieux, & qu'il ne joueroit pas la comedie. Je l'exhortois toujours, après avoir traité des matieres ſpeculatives de Religion, à rentrer en lui-même, à implorer le ſecours de Dieu, à ſe confier en ſa miſericorde, & à faire reflexion que ſon âge & ſa maladie, qui paroiſſoit devoir traîner en longueur, ne lui donnoient pas lieu d'eſperer encore une longue vie. Enfin après dix ou douze jours de converſation que j'eus avec lui tête à tête deux fois par jour, il me dit qu'il étoit convaincu de la verité de tout ce que je lui avois dit juſqu'alors; qu'il vouloit penſer ſérieuſement à vivre & à mourir en Chrétien; qu'il ſe ſentoit vivement preſſé par la grace; qu'il voyoit bien qu'il falloit faire une confeſſion generale, mais que cet ouvrage l'embarraſſoit infiniment; que ce n'étoit pas une petite affaire que le récit de ſoixante-quinze ans d'une vie comme la ſienne; que plus il y penſoit, plus il voyoit de cahos, & ne ſavoit comment il pourroit s'en tirer. Je le conſolai, je l'animai, je lui dis que Dieu ne demandoit pas l'impoſſible; qu'il n'étoit jamais trop tard pour revenir à lui quand on le faiſoit de bonne foi; que dans la parabole de l'Evangile, ceux qui avoient été appellez à l'onziéme heure du jour à travailler à la vigne, avoient été récompenſez par le Pere de famille, comme ceux qui avoient été ap-

pellez à la premiere heure ; que c'étoit le cœur que Dieu vouloit ; qu'en le lui donnant, on lui donnoit tout : que Dieu l'aideroit lui-même à se bien confesser, quand il seroit déterminé à le faire tout de son mieux : qu'après cela son Confesseur le soulageroit beaucoup par les differentes questions qu'il lui feroit par rapport à chaque âge de sa vie, sur les commandemens de Dieu & de l'Eglise, sur les differens péchez qu'on peut avoir commis, sur les obligations generales & particulieres du Christianisme, sur les differens lieux, sur les differens emplois, les differentes conjonctures où il s'étoit trouvé, & les differentes liaisons qu'il pouvoit avoir eües : qu'en un mot on lui faciliteroit beaucoup les choses, & qu'il viendroit à bout à sa satisfaction de cette importante affaire.

Je fis ce que pus pour l'engager à prendre de ma main un autre Confesseur que moi, m'excusant sur ma jeunesse & sur mon peu d'experience, lui offrant au surplus de continuer à le voir & à l'aider de mes conseils. Il ne voulut jamais consentir à cette proposition, & me dit, que puisque la divine Providence m'avoit adressé à lui, & que Dieu s'étoit servi de mon ministere pour convaincre son esprit & toucher son cœur, il me prioit de ne le pas abandonner, & de continuer jusqu'à la fin à faire à son égard les fonctions de Pasteur. Je crus devoir me rendre à ses desirs & à ses empressemens. Mais je lui dis qu'avant d'entrer en matiere, il étoit nécessaire que nous convinssions ensemble sur deux choses.

La premiere regardoit le livre infâme de ses Contes ; livre très-licentieux & infiniment pernicieux,

cieux, qui avoit été imprimé une infinité de fois, qui à ce qu'il m'avoit appris lui-même, s'imprimoit encore actuellement en Hollande avec sa participation, & qui tant que la langue françoise subsisteroit, contribueroit à pervertir les mœurs de ceux qui le liroient, & les pervertiroit d'autant plus infailliblement, qu'on le lisoit avec plaisir par la naïveté du stile, & par le naturel qui y est répandu, joint au fonds des choses, qui par leur corruption même attiroient la curiosité.

Je lui dis qu'il y avoit deux choses à faire par rapport à cet ouvrage, sans quoi les Ministres de l'Eglise ne pouvoient en conscience l'admettre à la participation des Sacremens. L'une étoit, qu'il falloit qu'il fît une espece de satisfaction publique & d'amende honorable devant le saint Sacrement, s'il étoit obligé de le recevoir dans sa maladie; ou, supposé qu'il revînt en santé, dans l'assemblée de l'Académie Françoise, la premiere fois qu'il s'y trouveroit; pour témoigner le déplaisir qu'il avoit d'avoir composé un tel livre, & en demander pardon à Dieu & à l'Eglise. L'autre, qu'il falloit qu'il promît publiquement & de bonne foi de ne contribuer jamais à l'impression ni au débit de ce livre; de n'en tirer jamais aucun profit pécuniaire, &, si Dieu lui rendoit la santé, d'employer le reste de ses jours aux exercices d'une vie pénitente & édifiante; enfin de ne faire usage du talent qu'il avoit pour la Poësie, que pour travailler à des ouvrages de piété, & jamais à des ouvrages qui y fussent contraires.

M. de la Fontaine eut assez de peine à se ren-

dre à la propoſition de cette ſatisfaction publique. Il ne pouvoit pas s'imaginer que le livre de ſes Contes fût un ouvrage ſi pernicieux, quoiqu'il ne le regardât pas comme un ouvrage irrépréhenſible, & qu'il ne le juſtifiât pas. Il proteſtoit que ce livre n'avoit jamais fait de mauvaiſe impreſſion ſur lui en l'écrivant, & il ne pouvoit pas comprendre qu'il pût être ſi fort nuiſible aux perſonnes qui le liroient. Ceux qui ont connu plus particulierement M. de la Fontaine, n'auront pas de peine à convenir qu'il ne faiſoit point de menſonge en parlant ainſi, quelque difficile qu'il paroiſſe de croire cela d'un homme d'eſprit, & qui connoiſſoit le monde. M. de la Fontaine étoit un homme vrai & ſimple, qui ſur mille choſes penſoit autrement que le reſte des hommes, & qui étoit auſſi ſimple dans le mal que dans le bien. J'eus le bonheur de lui faire comprendre enfin tout le venin répandu dans cet infâme ouvrage, & combien il étoit dangereux & pernicieux; quelle étoit par conſéquent la grandeur du crime qu'il avoit commis en le compoſant, & du ſcandale qu'il avoit donné à l'Egliſe en le divulguant par l'impreſſion. Alors il n'eut pas de peine à ſe rendre à la propoſition que je lui avois faite d'en faire une rétractation & ſatisfaction publique. Il en comprit ſans peine l'obligation, & promit de bonne foi de faire ſur cela courageuſement tout ce que je lui preſcrirois.

La ſeconde choſe ſur laquelle je voulus m'éclaircir avec lui, eſt qu'il m'étoit revenu par pluſieurs de ſes amis, qu'il avoit compoſé depuis peu

de temps une piéce de Théatre, qui avoit eu l'applaudissement de tous ceux qui l'avoient lûë, & qu'il devoit bien-tôt la remettre entre les mains des Comédiens, pour la représenter. Je lui dis que la profession de Comédien étoit une profession infâme selon les loix; qu'il n'étoit pas permis de les admettre aux Sacremens de l'Eglise, s'ils ne renonçoient à cette profession; qu'il n'étoit pas permis par conséquent de contribuer à les entretenir dans cette profession, en travaillant à des piéces pour les leur faire représenter; & qu'en un mot je ne pouvois pas l'entendre en confession pour lui donner l'absolution, s'il ne me promettoit de bonne foi de ne jamais remettre cette piéce aux Comédiens. Il trouva ma décision severe, & en appella au sentiment des Docteurs, plus expérimentez que je n'étois. Je lui dis que j'étois ravi qu'il voulût consulter d'autres personnes, pourvû qu'il s'adressât à des gens connus pour être d'une science & d'une morale exactes. Il accepta la proposition. Il s'adressa en Sorbonne, & consulta entr'autres M. Pirot, ancien Professeur de Sorbonne, qui est mort depuis quelques années Chancelier de l'Eglise & de l'Université de Paris. La réponse de M. Pirot & des autres Docteurs fut toute semblable à la mienne. On lui dit que je lui avois parlé avec droiture & avec vérité, sans rien exagérer. Il ne balença plus, il jetta sa piéce au feu, sans en retenir de copie; & la troupe des Comédiens ne l'a jamais euë.

Ces deux articles réglez, il se prépara très-sérieusement à sa confession générale. Comme sa ma-

ladie traînoit en longueur, & lui laissoit toute la liberté de sa tête, il employa tout le temps nécessaire pour bien faire cette importante action. Cela dura long-temps, s'agissant d'entrer dans le détail de soixante-quinze ans de vie. Il m'est permis de dire qu'il se confessa avec des sentimens de componction & de piété très-édifians.

Sa maladie augmentant dans la suite, ses Médecins jugerent qu'il étoit temps de lui faire recevoir le saint Viatique. Le jour fut pris, & je convins avec lui la veille qu'il feroit prier Messieurs de l'Académie Françoise de s'y trouver par Deputez, pour être les témoins de l'action. La chose fut executée le 12. de Février 1693. qui étoit le premier Jeudi de Carême, auquel jour l'Eglise fait lire l'Evangile de la Cananée. M. le Curé de S. Roch me dit la veille qu'il lui porteroit lui-même le saint Viatique. Le lendemain à dix heures du matin on vint l'avertir que MM. les Députez de l'Académie étoient dans l'Eglise, & attendoient le saint Sacrement pour l'accompagner. M. le Curé m'envoya chercher, & me dit qu'une affaire imprévûë l'empêchoit d'y aller, & il me pria de porter le saint Sacrement. Je le fis.

Quand le saint Sacrement fut arrivé dans la chambre du malade, lequel étoit sur un fauteuil, elle fut aussi-tôt remplie de monde, & d'un monde choisi: car le bruit de l'action que M. de la Fontaine alloit faire, s'étoit répandu, & un grand nombre de personnes de qualité & de gens d'esprit se joignirent à Messieurs les Académiciens

& voulurent être les témoins du ſpectacle.

Je mis le ſaint Sacrement ſur la table; je fis les Prieres preſcrites dans le Rituel: je m'aprochai de M. de la Fontaine, pour lui faire ſelon l'uſage, une courte exhortation. Il me prévint, & prononça ces propres paroles :

Monſieur, j'ai prié MM. de l'Académie Françoiſe, dont j'ai l'honneur d'être un des membres, de ſe trouver ici par Députez, pour être les témoins de l'action que je vais faire. Il eſt d'une notorieté qui n'eſt que trop publique, que j'ai eu le malheur de compoſer un livre de Contes infâmes. En le compoſant, je n'ai pas cru que ce fût un ouvrage auſſi pernicieux qu'il eſt. On m'a ſur cela ouvert les yeux, & je conviens que c'eſt un livre abominable. Je ſuis très-fâché de l'avoir ecrit & publié. J'en demande pardon à Dieu, à l'Egliſe, à vous, Monſieur, qui êtes ſon Miniſtre, à vous Meſſieurs de l'Académie, & à tous ceux qui ſont ici preſens. Je voudrois que cet ouvrage ne fut jamais ſorti de ma plume, & qu'il fût en mon pouvoir de le ſupprimer entierement. Je promets ſolemnellement en préſence de mon Dieu, que je vais avoir l'honneur de recevoir, quoiqu'indigne, que je ne contribuerai jamais à ſon débit ni à ſon impreſſion. Je renonce actuellement & pour toujours au profit qui devoit me revenir d'une nouvelle édition par moi retouchée, que j'ai malheureuſement conſenti que l'on fit actuellement en Hollande. Si Dieu me rend la ſanté, j'eſpere qu'il me fera la grace de ſoûtenir authentiquement la proteſtation publique que je fais aujourd'hui; & je ſuis reſolu à paſſer le reſte de mes jours dans les exercices de la penitence, autant que

mes forces corporelles pourront me le permettre, & à n'employer le talent de la Poësie qu'à la composition d'ouvrages de pieté. Je vous supplie, Messieurs, (ajoûta-t'il, en se tournant du côté des Députez de l'Académie) *de rendre compte à l'Académie de ce dont vous venez d'être les témoins.*

Alors je pris la parole, & je dis: *Monsieur, ce que vous venez de faire est une satisfaction nécessaire que l'Eglise a exigée de vous, pour pouvoir vous admettre à la participation des Sacremens. Par cette satisfaction vous ne réparez pas tout le mal qu'a fait, & que fera dans la suite des siécles l'infâme livre dont vous êtes l'auteur. Néanmoins l'Eglise s'en contente, parce qu'il n'est pas en votre pouvoir de faire plus; & que conduite par l'Esprit de Dieu, elle ne demande pas l'impossible. Touché de Dieu, comme vous l'êtes, vous conserverez sans doute toute votre vie une vive douleur, de voir qu'il n'est plus en votre pouvoir de supprimer entierement un livre si détestable, répandu par tout. Cette pensée doit vous faire rentrer dans les sentimens d'une profonde humiliation, à la vûë des crimes qui se commettront, par la lecture d'un tel livre, tant que la langue françoise subsistera. L'Eglise en ce jour vous présente un modele capable de vous faire entrer dans ces sentimens. Nous avons lû aujourd'hui au saint sacrifice de la Messe l'Evangile de la Cananée. Elle ne mérita les graces & les loüanges de Jesus-Christ, que par sa profonde humiliation, qui fit qu'elle se regardoit comme étrangere aux graces de Dieu. Jesus-Christ sembla la rebuter d'abord, pour donner lieu à sa foi d'éclater davantage. Plus Jesus-Christ paroissoit la traiter avec dureté, plus elle s'hu-*

milia; & elle obtint enfin ce qu'elle demandoit. Voilà, Monsieur, le modele que vous devez vous proposer en ce moment, & dans toute la suite de votre vie. Regardez-vous comme indigne de la misericorde de Dieu, comme étranger à ses graces & à ses faveurs. Humiliez-vous profondément en présence de votre Sauveur, que vous allez recevoir de ma main. Ranimez toute votre foi : cette foi produira la confiance; & plus elle sera grande, plus vous ressentirez les effets de la bonté de Jesus-Christ, qui dit lui-même, qu'il est venu chercher, non les justes, mais les pécheurs, & ramener au bercail les brebis égarées & perduës. Entrez dans les sentimens d'une vive componction, à la vûë des péchez par lesquels vous avez deshonoré, & fait deshonorer le Dieu que vous allez recevoir : & pourvû que vous soyez bien pénétré de ces sentimens de pénitence, & bien résolu à observer fidelement les promesses solemnelles que vous venez de faire en sa présence, il oubliera tous vos péchez, & se donnera à vous, comme à un ami, pour vous combler de ses graces & de ses misericordes.

J'exhortai tous les assistans à prier pour le malade, qui reçut le saint Viatique avec un extérieur, qui marquoit une profonde humiliation & de grands sentimens de piété.

L'après-midi sur les quatre heures M. de la Fontaine m'envoya chercher avec beaucoup d'empressement. Je crus qu'il étoit plus mal; je courus chez lui. Il m'embrassa avec un grand épanoüissement de joye, & me dit qu'il vouloit me faire part d'une agréable nouvelle; Qu'il sortoit de chez lui un gentilhomme envoyé par Monseigneur

le Duc de Bourgogne, pour s'informer de l'état de sa santé, & lui porter de la part de ce Prince une bourse de cinquante Loüis d'or en especes. Ce Gentilhomme avoit eu ordre de lui dire, que le Prince venoit d'aprendre avec beaucoup de joye ce qu'il avoit fait le matin; que cette action lui faisoit beaucoup d'honneur devant Dieu & devant les hommes, mais qu'elle n'accommodoit pas sa bourse, laquelle n'étoit pas des plus garnies; que le Prince trouvoit qu'il n'étoit pas raisonnable qu'il fût plus pauvre pour avoir fait son devoir; & que puisqu'il avoit renoncé solemnellement au profit que l'Imprimeur Hollandois de son livre devoit lui donner, le Prince, pour y suppléer, lui envoyoit cinquante Loüis, qui étoit tout ce qu'il avoit alors, & tout ce qui lui restoit de ce que le Roi lui avoit fait donner pour ses menus plaisirs du mois courant; que s'il eût eu davantage à lui envoyer, il le lui auroit envoyé avec encore plus de joye.

Monseigneur le duc de Bourgogne n'étoit alors que dans sa onziéme année: & j'ai sû qu'il avoit fait cette belle action de lui-même, & sans qu'elle lui eût été inspirée par personne.

Le bruit de ce qui s'étoit passé le matin se répandit bien-tôt par-tout: on crut que M. de la Fontaine ne releveroit pas de cette maladie. Quelques-uns même publierent le bruit de sa mort; ce qui donna lieu à une Epigramme, qui fut alors répanduë dans Paris, & dont le Poëte Liniere étoit l'auteur. La voici.

Je ne jugeai de ma vie

D'un homme avant qu'il ſoit éteint :
Peliſſon eſt mort en impie,
Et la Fontaine comme un Saint.

Ces deux faits étoient faux. Il eſt vrai que M. Peliſſon venoit de mourir, & que ſurpris par la violence de la maladie, il mourut ſans recevoir les Sacremens ; parce qu'ayant differé au lendemain, il n'y eut plus de lendemain pour lui. Mais il eſt faux de dire, à cauſe de cela, qu'il ſoit mort en impie. Ce malheur arrive tous les jours aux meilleurs Chrétiens, & il peut arriver aux plus gens de bien, qui ſont ſurpris.

Pour ce qui eſt de M. de la Fontaine, il ne mourut pas de cette maladie : il vécut encore deux ans. Il tint la parole qu'il avoit donnée. La premiere fois qu'il fut en état d'aſſiſter à l'Académie, il renouvella la proteſtation qu'il avoit faite avant la réception du ſaint Viatique ; & il lut à l'aſſemblée une paraphraſe en vers françois de la Proſe des Morts *Dies iræ*, qu'il avoit compoſée pour s'entretenir de la penſée de la mort & des jugemens de Dieu.

Cette converſion ſi éclatante d'un homme auſſi connu que l'étoit M. de la Fontaine, fit un bon effet ſur un grand nombre de perſonnes d'eſprit : j'en ai connu pluſieurs ; & je puis en nommer ici deux entr'autres d'un nom célebre, que j'eus la conſolation d'aſſiſter à la mort : M. l'Abbé Tallemand, traducteur des Vies de Plutarque, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, qui peu

de temps après me fit sa confession generale, reçut tous ses Sacremens de ma main, & rendit ses derniers soûpirs entre mes bras, dans des sentimens fort édifians: & Madame des Houlieres, connuë par ses Poësies Françoises, & très-respectable par les qualitez de son esprit & de son cœur. Elle étoit attaquée d'une maladie de langueur, dans le temps que M. de la Fontaine étoit malade: ayant appris ce qui venoit de se passer, elle m'envoya chercher, pour régler avec moi les affaires de sa conscience; ce qu'elle fit avec toute l'exactitude possible, & avec tous les sentimens les plus heroïques de piété. Je reçus sa confession générale, qu'elle fit sans aucune précipitation, dans le cours de sa maladie, qui fut longue. M. le Curé de saint Roch lui administra le saint Viatique: je lui donnai l'Extrême-Onction, & je reçus ses derniers soûpirs.

A l'égard de M. de la Fontaine, je le perdis bien-tôt après de vûë. Il alla demeurer chez feuë Madame d'Hervart, sur la Paroisse de saint Eustache: & mon pere, qui demeuroit sur celle de saint Roch, étant mort quelque temps après, je quittai l'emploi de Vicaire de la Paroisse, & j'allai faire un voyage en Province, d'où je ne suis revenu à Paris que trois ans après, pour entrer dans l'Oratoire. J'appris en Province par la Gazette la mort de M. de la Fontaine, arrivée le 13. avril 1695. & à mon retour à Paris plusieurs personnes me dirent qu'en mon absence il avoit vécu, & étoit mort fort chrétiennement; & qu'après sa mort on avoit trouvé dans une de

ses armoires plusieurs instrumens de pénitence. Je ne lui en avois néanmoins prescrit, ni conseillé aucun; parce que je ne crus pas qu'il fallût le faire à l'égard d'un homme accablé d'années & d'infirmitez corporelles.

Voilà, Monsieur, tout ce que je puis avoir l'honneur de vous dire sur ce que vous souhaitez savoir de moi. Vous pouvez, si vous voulez, rendre cette Lettre publique. Je suis ravi qu'elle m'ait procuré l'occasion d'écrire une petite histoire, qui peut être de quelque édification pour l'Eglise, & de quelque instruction pour les Fidelles, & j'ai bien de la joye de ce que ce récit me donne lieu de vous assurer, que je suis avec un vrai respect, &c.

A Paris, ce 22. Janvier 1717.

TABLE
DU TOME PREMIER.

Les piéces qui ont été tirées des *Oeuvres Posthumes*, sont ici marquées d'un astérisque *, & celles qui ne se trouvent que dans cette édition, sont indiquées par deux astérisques **

POËSIES MÊLÉES.

POEMES.

FRAGMENS

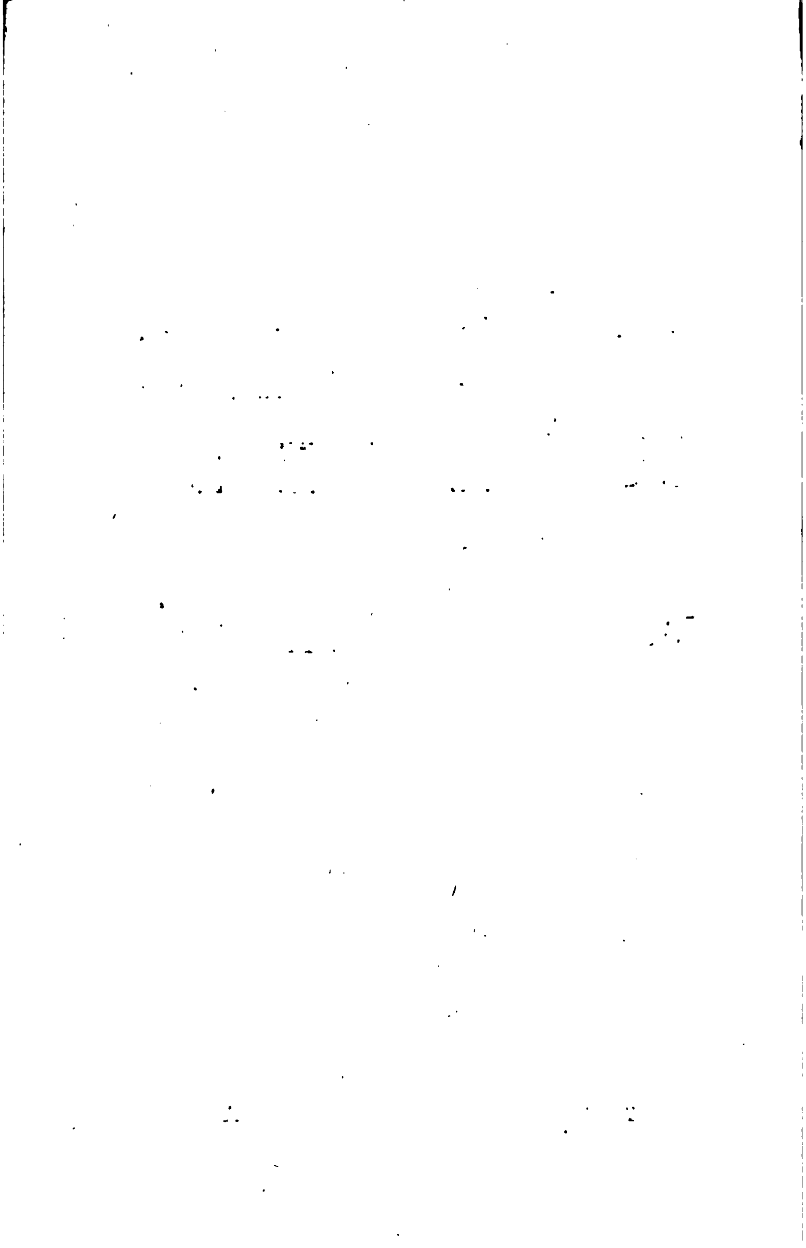
DU SONGE DE VAUX.

Fin de la Table du Tome I.

POËSIES MÊLÉES

DE

M. DE LA FONTAINE.



POËSIES MÊLÉES.

I.
IMITATION D'ANACRÉON.

O Toi, qui peins d'une façon galante,
Maître passé dans Cythére & Paphos ;
Fais un effort ; peins-nous Iris absente.
Tu n'as point vû cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos.
Je m'en vais donc t'instruire en peu de mots.
Premiérement, mets des lys & des roses ;
Après cela des Amours & des Ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choses ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne sauroit découvrir le mystére :
Traits si pareils jamais ne se sont vûs :
Et tu pourras à Paphos & Cythére
De cette Iris refaire une Vénus.



II.

Autre Imitation d'Anacréon.

J'Etois couché mollement,
Et contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement ;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Il pleuvoit fort cette nuit :
Le vent, le froid, & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.
Ouvrez, dit-il, je suis nû.
Moi charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il se nomme.
Je te le dirai tantôt,
Repartit-il ; car il faut
Qu'auparavant je m'essuye.
J'allume aussi-tôt du feu.
Je regarde si la pluye
N'a point gâté quelque peu
Un arc dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe, & dans moi-même
Je dis : Pourquoi craindre tant ?

Que peut-il ? C'est un enfant ;
Ma coüardise est extrême
D'avoir eû le moindre effroi.
Que seroit-ce si chez moi
J'avois reçû Polyphême ?
L'enfant, d'un air enjoüé,
Ayant un peu secoüé
Les piéces de son armûre,
Et sa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur,
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine.
Souviens-toi bien de Climene,
Et de l'Amour ; c'est mon nom.
Ah je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon,
Faut-il que qui vous oblige
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade ;
Et le petit scélérat
Me dit : Pauvre camarade,
Mon arc est en bon état ;
Mais ton cœur est bien malade.



III.

LE DIFFEREND
DE BEAUX YEUX ET DE BELLE BOUCHE.

BElle bouche & beaux yeux plaidoient pour les honneurs,
Devant le Juge d'Amathonte.
Belle bouche disoit : je m'en rapporte aux cœurs ;
Et leur demande s'ils font conte
De beaux yeux ainsi que de moi.
Qu'on examine notre emploi,
Nos traits, nos beautez & nos charmes.
Que dis-je notre emploi ? j'ai bien plus d'un métier ;
Mais j'ignore celui de répandre des larmes :
De bon cœur je le laisse à beaux yeux tout entier.
Je satisfais trois sens, eux seulement la vûë.
Ma gloire est bien d'autre étenduë :
L'oüie & l'odorat ont part à mes plaisirs.
Outre qu'aux doux propos je joins les chansonnettes,
Belle bouche fait des soûpirs
Tels à peu près que les Zéphirs
En la saison des violettes.
Je sais par cent moyens rendre heureux un amant :
Vous me dispenserez de vous dire comment.
S'il s'agit entre nous d'une conquête à faire,
On voit beaux yeux se tourmenter :
Belle bouche n'a qu'à parler ;

Sans artifice elle fait plaire.

Quand beaux yeux sont fermez, ce n'est pas grande affaire.

Belle bouche à toute heure étale des trésors.

Le nacre est en-dedans, le corail en-dehors.

Quand je daigne m'ouvrir, il n'est richesse égale;

Les présens que nous fait la rive Orientale

N'approchent pas des dons que je prétens avoir.

Trente-deux perles se font voir,

Dont la moins belle & la moins claire

Passe celles que l'Inde a dans ses régions:

Pour plus de trente-deux millions

Je ne m'en voudrois pas défaire.

Belle bouche ainsi harangua.

Un Amant pour beaux yeux parla:

Et, comme on peut penser, ne manqua pas de dire,

Que c'est par eux qu'Amour s'introduit dans les cœurs.

Pourquoi leur reprocher les pleurs?

Il ne faut donc pas qu'on soûpire.

Mais tous les deux sont bons; belle bouche a grand tort.

Il est des larmes de transport,

Il est des soûpirs au contraire

Qui fort souvent ne disent rien:

Belle bouche n'entend pas bien

Pour cette fois-là son affaire.

Qu'elle se taise au nom des Dieux,

Des appas qui lui sont départis par les Cieux.

Qu'a-t'elle sur ce point qui nous soit comparable?

Nous sçavons plaire en cent façons;

Par l'éclat, la douceur, & cet art admirable

De tendre aux cœurs des hameçons.

Belle bouche le blâme, & nous en faisons gloire:

Si l'on tient d'elle une victoire,

On en tient cent de nous: & pour une chanson

Où belle bouche est en renom,

Beaux yeux le sont en plus de mille:

La Cour, le Parnasse, & la Ville

Ne retentissent tout le jour

Que du mot de beaux yeux & de celui d'Amour.

Dès que nous paroissons, chacun nous rend les armes.

Quiconque nous appelleroit

Enchanteurs, il ne mentiroit,

Tant est prompt l'effet de nos charmes.

Sous un masque trompeur leur éclat fait si bien,

Que maint objet tel quel, en plus d'une rencontre,

Par ce moyen passe à la montre:

On demande qui c'est; & souvent ce n'est rien:

Cependant beaux yeux sont la cause

Qu'on prend ce rien pour quelque chose.

Belle bouche dit j'aime; & le disons-nous pas?

Sans aucun bruit: notre langage

Muet qu'il est, plaît davantage

Que ces perles, ce chant & ces autres appas

Avec quoi belle bouche engage.
L'Avocat de beaux yeux fit sa péroraison
Des regards d'une intervenante.
Cette Belle approcha d'une façon charmante ;
Puis il dit en changeant de ton :
J'amuse ici la Cour par des discours frivoles.
Ay-je besoin d'autres paroles
Que des yeux de Philis ? Juge, regardez-les ;
Puis prononcez votre sentence,
Nous gagnerons notre procès.
Philis eut quelque honte ; & puis sur l'assistance
Répandit des regards si remplis d'éloquence,
Que les papiers tomboient des mains.
Frapé de ces charmes soudains,
L'auditoire inclinoit pour beaux yeux dans son ame.
Belle bouche, en faveur des regards de la Dame,
Voyant que les esprits s'alloient préoccupant,
Prit la parole, & dit : A cette Rhétorique,
Dont beaux yeux vont ainsi les Juges corrompant,
Je ne veux opposer qu'un seul mot pour réplique :
La nuit mon emploi dure encor ;
Beaux yeux sont lors de peu d'usage :
On les laisse en repos ; & leur muet langage
Fait un assez froid personnage.
Chacun en demeura d'accord.
Cette raison régla la chose.

On préfera belle bouche à beaux yeux.
En quelques chefs pourtant ils eurent gain de cause,
Belle bouche baisa le Juge de son mieux.

IV.

BALLADE

Sur le refus que firent les Augustins de prêter leur Interrogatoire devant Messieurs en 1658. *

AUx Augustins, sans allarmer la Ville,
On fut her soir; mais le cas n'alla bien.
L'Huissier voyant de cailloux une pile,
Crut qu'ils n'étoient mis là pour aucun bien.
Très-sage fut, car avec doux maintien,
Il dit: Ouvrez, faut-il tant vous requerre?
Qu'est-ce ceci? Sommes-nous à la guerre?
Messieurs sont seuls, ouvrez, & croyez-moi.
Messieurs, dit l'autre, en ce lieu n'ont que querre;
Les Augustins sont serviteurs du Roi.

Dea (répond l'un de Messieurs fort habile,
Conseiller Clerc, & sur-tout bon Chrétien,)
Vous êtes troupe en ce monde inutile,
Le Tronc vous perd depuis ne sais combien,
Vous vous battez, faisant un bruit de chien;
D'où vient cela? Parlez, qu'on ne vous serre:

* Pour bien entendre cette piéce, voyez les Remarques sur Desprèaux, Chant I. du Lutrin, vers 48.

Car que soyez de Paris ou d'Auxerre,
Il faut subir cette commune loi,
Et n'en déplaise aux suppôts de Saint Pierre,
Les Augustins sont serviteurs du Roi.

Lors un d'entre eux, que ce soit Pierre ou Gille,
Il ne m'en chaut, car le nom n'y fait rien;
Vraîment, dit-il, voilà bel Evangile,
C'est bien à vous de régler notre bien;
Que le Tronc serve à l'Autel de soûtien,
Ou qu'on le vuide afin d'emplir le verre,
Le Parlement n'a droit de s'en enquerre,
Et je maintiens comme article de foi,
Qu'en débribant Matines à grand-erre,
Les Augustins sont serviteurs du Roi.

ENVOI.

SAge Héros, ainsi dit Frére Pierre.
La Cour lui taille un beau pourpoint de pierre;
Et dedans peu me semble que je voi,
Que sur la mer, ainsi que sur la terre,
Les Augustins sont serviteurs du Roi.



V.

STANCES.

J'ai composé ces Stances en vieux style, à la maniére du Blazon des fausses Amours, & de celui des folles Amours, dont l'Auteur est inconnu. Il y en a qui les attribuent à l'un des Saint Gelais: je ne suis pas de leur sentiment, & je croi qu'ils sont de Cretin.

JANOT ET CATIN.

UN beau matin
Trouvant Catin
Toute seulette,
Pris son tetin
De blanc satin
Par amourette;
Car de galette
Tant soit molette
Moins friand suis pour le certain.
Adonc me dit la Bachelette,
Que votre Cocq cherche Poulette,
Ici ne fera grand butin.

Telle censure
Ne fut si sûre
Qu'elle espéroit,
De ma fressure
Dame Luxure

Jà s'emparoit.
En tel détroit
Mon cas étoit :
Que je quis meilleure avanture.
Catin ce jeu point n'entendoit ;
Mieux attaquois, mieux défendoit,
Dont je souffris peine tres-dure.

Pendant l'étrif,
D'un ton plaintif,
Dis chose telle :
Las ! moi chétif
En son esquif
Caron m'appelle.
Cessez donc, Belle,
D'être cruelle
A cettui votre humble captif,
Il est à vous foye & ratelle.
Bien grand merci, répondit elle,
Besoin n'ai d'un tel apprentif.

JANOT.

Je vous affie
Et certifie,
Que quelque jour
J'ai bonne envie

Ne vous voir mie
Dure à l'étour.
Le Dieu d'Amour
Sait plus d'un tour.
Que votre cœur trop ne s'y fie,
Car quant à moi j'ai belle paour
Qu'à vous férir n'ait le bras gourd,
Le contemner est donc folie.

CATIN.

Vous n'avez pas
Bien pris mon cas,
Ne ma sentence.
De tomber, las!
D'Amour ez laz
Ne fais doutance.
Mais telle offence
En conscience
Ne commettrois pour cent ducats.
Que ce soit donc votre plaisance
De me laisser en patience,
Et de finir cet altercas.

JANOT.

Alors qu'on uſe
De vaine excuſe,
C'eſt grand défaut;
Telle refuſe
Qui après muſe,
Dont bien peu chaut;
Car point ne fault
Tout homme cault
A chercher mieux quand on l'amuſe;
Dont je conclus qu'en amour faut
Battre le fer quand il eſt chaud,
Sans chercher ni détour ni ruſe.

Onc en amours
Vaines clamours
Ne me reviennent
Roſes & flours,
Tous plaiſans tours,
Mieux y conviennent.
Aſſez tôt viennent,
Voire proviennent
Du temps qu'on perd douleur & plours.

Faut que tels cas aux gens surviennent.
C'est bien raison qu'ils entretiennent
En tout déduit leurs plus beaux jours.

Ainsi prêchois,
Et j'émouvois
Cette mignone.
Mes mains fourrois,
Usant des droits
Qu'Amour nous donne.
Humeur friponne
Chez la Pouponne
Se glissa lors en tapinois.
Son œil me dit en son patois :
Berger, Berger, ton heure sonne.
J'entendis clair ; car il n'est homme
Plus attentif à telle voix.
Ami Lecteur, qui ceci vois ;
Ton serviteur qui Jean se nomme,
Dira le reste une autre fois.



VI.

VI.

Imitation d'un Livre intitulé, Les Arrêts d'Amours.

LEs Gens tenans le Parlement d'Amours,
Informoient pendant les grands Jours,
D'aucuns abus commis en l'Isle de Cythére.
Pardevant eux se plaint un Amant mal-traité,
Disant que de long-temps il s'efforce de plaire
A certaine ingrate Beauté.
Qu'il a donné des sérénades,
Des concerts & des promenades;
Item mainte collation,
Maint bal & mainte comédie;
A consacré le plus beau de sa vie
A l'objet de sa passion:
S'est tourmenté le corps & l'ame,
Sans pouvoir obliger la Dame
A payer seulement d'un souris son amour.
Partant conclud que cette Belle
Soit condamnée à l'aimer à son tour.
Fut allégué d'autre part à la Cour,
Que plus la Dame étoit cruelle,
Plus elle avoit d'embonpoint & d'attraits;
Que perdant ses appas, Amour perdoit ses traits;
Qu'il avoit intérêt au repos de son ame,

Que quand on a le cœur en flâme,
Le teint n'en est jamais si frais.
Qu'il étoit à propos pour la grandeur du Prince,
Qu'elle traitât ainsi toute cette province,
Fît mille soûpirans, sans faire un bienheureux,
Dormît à son plaisir, conservât tous ses charmes,
Augmentât les tributs de l'Empire amoureux,
Qui sont les soûpirs & les larmes.
Que souffrir tels procès étoit un grand abus ;
Et que le cas méritoit une amende ;
Concluant pour le surplus
Au renvoi de la demande.
Le Procureur d'Amours intervint là-dessus,
Et conclut aussi pour la Belle.
La Cour, leurs moyens entendus,
La renvoya ; permis d'être cruelle,
Avec dépens, & tout ce qui s'ensuit.
Cet Arrêt fit un peu de bruit
Parmi les gens de la province.
La raison de douter étoit tous les cadeaux,
Bijoux donnez, & des plus beaux :
Qui prend, se vend : mais l'intérêt du Prince,
Souvent plus fort qu'aucunes Loix,
L'emporta de quatre ou cinq voix.

VII.

Epithalame en forme de Centurie.

APrès festin, rapt, puis guerre intestine,

Rude combat, en champ clos, quoiqu'à nû,

Point d'assistans, blessure clandestine,

Fille damée, & le vainqueur vaincu.

VIII.

Epigramme sur un mot de Scarron, qui étoit près de mourir. 1660.

SCarron sentant approcher son trépas,

Dit à la Parque; Attendez, je n'ai pas

Encore fait de tout point ma Satire.

Ah, dit Cloton, vous la ferez là-bas;

Marchons, marchons, il n'est pas tems de rire.

IX.

*M. Fouquet * ayant dit que je lui devois donner pension pour le soin qu'il prenoit de faire valoir mes Vers, j'envoyai quelque temps après cette Lettre-ci à M.*

JE vous l'avouë, & c'est la vérité,

Que Monseigneur n'a que trop mérité

La pension qu'il veut que je lui donne;

En bonne foi je ne sache personne

* Sur-Intendant des Finances.

A qui Phœbus s'engageât aujourd'hui
De la donner plus volontiers qu'à lui.
Son ſouvenir, qui me comble de joye,
Sera payé tout en belle monnoye,
De Madrigaux, d'Ouvrages ayans cours;
(Cela s'entend ſans manquer de deux jours
Aux termes pris, ainſi que je l'eſpere.)
Cette monnoye eſt ſans doute légere,
Et maintenant peu la ſavent priſer;
Mais c'eſt un fond qu'on ne peut épuiſer.
Plût aux Deſtins, amis de cet Empire,
Que de l'Epargne on en pût autant dire!
J'offre ce fonds avec affection;
Car après tout quelle autre penſion
Aux Demi-Dieux pourroit être aſſignée?
Pour acquitter celle-ci chaque année,
Il me faudra quatre termes égaux.
A la ſaint Jean je promets Madrigaux,
Courts & trouſſez, & de taille mignone;
Longue lecture en eſté n'eſt pas bonne.
Le chef d'Octobre aura ſon tour après,
Ma Muſe alors prétend ſe mettre en frais;
Notre Héros, ſi le beau tems ne change,
De menus vers aura pleine vendange.
Ne dites point que c'eſt menu préſent.
Vienne l'an neuf, Balade eſt deſtinée;

Qui rit ce jour, il rit toute l'année.
Or la Balade a cela, ce dit-on,
Qu'elle fait rire, ou ne vaut un bouton.
Pâque, jour saint, veut autre Poësie,
J'envoyrai lors, si Dieu me prête vie,
Pour achever toute la pension,
Quelque Sonnet plein de dévotion.
Ce terme-là pourroit être le pire,
On me voit peu sur tels sujets écrire:
Mais tout au moins je serai diligent,
Et si j'y manque, envoyez un sergent;
Faites saisir sans aucune remise
Stances, Rondeaux, & Vers de toute guise.
Ce sont nos biens, les doctes Nourrissons
N'amassent rien, si ce n'est des Chansons.
Ne pouvant donc présenter autre chose,
Qu'à son plaisir le Héros en dispose:
Vous lui direz qu'un peu de son esprit
Me viendroit bien pour polir chaque écrit.
Quoi qu'il en soit, je me fais fort de quatre,
Et je prétends, sans un seul en rabattre,
Qu'au bout de l'an le compte y soit entier,
Deux en six mois, un par chacun quartier:
Pour sûreté j'oblige par promesse
Le bien que j'ai sur le bord du Permesse.
Même au besoin notre ami Pelisson

Me pleigera d'un couplet de Chanſon ;
Chanſon de lui tient lieu de longue Epître ;
Car il en eſt ſur un autre Chapitre ;
Bien nous en prend, nul de nous n'eſt fâché
Qu'il ſoit ailleurs jour & nuit empêché.
A mon égard je juge néceſſaire
De n'avoir plus ſur les bras qu'une affaire ;
C'eſt celle-ci. J'ai donc intention
De retrancher toute autre penſion ;
Celle d'Iris même, c'eſt tout vous dire ;
Elle aura beau me conjurer d'écrire,
En lui payant pour ſes menus plaiſirs
Par an trois cens ſoixante & cinq ſoûpirs ;
(C'eſt un par jour, la ſomme eſt aſſez grande.)
Je n'entends point après qu'elle demande
Lettre ni vers, proteſtant de bon cœur
Que tout ſera gardé pour Monſeigneur.



X.

Balade pour le premier terme. A Madame la Sur-Intendante.

COmme je vois Monſeigneur votre Epoux
Moins de loiſir qu'homme qui ſoit en France ;
Au lieu de lui, puis-je payer à vous ?
Seroit-ce aſſez d'avoir votre quittance ?
Ouy, je le crois ; rien ne tient en balance
Sur ce point-là mon eſprit ſoucieux.
Je voudrois bien faire un don précieux :
Mais ſi mes Vers ont l'honneur de vous plaire,
Sur ce papier promenez vos beaux yeux ;
En puiſſiez-vous dans cent ans autant faire !

Je viens de.... ſachant bien que ſur tous
Les Muſes font en ce lieu réſidence,
Si leur ai dit, en ployant lés genoux,
Mes Vers voudroient faire la révérence
A deux Soleils de votre connoiſſance,
Qui ſont plus beaux, plus clairs, plus radieux,
Que celui-là qui loge dans les Cieux ;
Partant vous faut agir dans cette affaire,
Non par acquit, mais de tout votre mieux.
En puiſſiez-vous dans cent ans autant faire !

L'une des Neuf m'a dit d'un ton fort doux,
(Et c'eſt Clio, j'en ai quelque croyance:)
Eſpérez bien de ſes yeux & de nous,
J'ai crû la Muſe, & ſur cette aſſûrance
J'ai fait ces Vers, tout rempli d'eſpérance,
Commandez donc en termes gracieux
Que ſans tarder, d'un ſoin officieux,
Celui des Ris qu'avez pour Sécretaire
M'en expédie un acquit glorieux.
En puiſſiez-vous dans cent ans autant faire!

ENVOI.

REine des cœurs, objet délicieux,
Que ſuit l'Enfant qu'on adore en des lieux
Nommez Paphos, Amathonte & Cythére,
Vous qui charmez les hommes & les Dieux;
En puiſſiez-vous dans cent ans autant faire!

On me donna pour ſujet de la Balade du ſecond terme, l'imitation du Rondeau de Voiture. Ma foi c'eſt fait.



XI.

Balade. A M....

TRois fois dix Vers, & puis cinq d'ajoûtez,
Sans point d'abus c'est ma tâche complette,
Mais le mal est qu'ils ne sont pas comptez;
Par quelque bout il faut que je m'y mette;
Puis que jamais Balade je promette
Dussai-je entrer au fin fond d'une tour,
Nenni ma foi, car je suis déja court;
Si que je crains que n'ayez rien du nôtre.
Quand il s'agit de mettre un œuvre au jour
Promettre est un, & tenir est un autre,

Sur ce refrein, de grace, permettez
Que je vous conte en vers une sornette,
Colin venant des Universitez
Promit un jour cent francs à Guillemette.
De quatre-vingt il trompa la fillette,
Qui de dépit lui dit pour faire court,
Vous y viendrez cuire dans notre four.
Colin répond, faisant le bon Apôtre:
Ne vous fâchez, belle, car en amour,
Promettre est un, & tenir est un autre.

Sans y penser j'ai vingt vers ajustez,
Et la besogne est plus d'à demi-faite.
Cherchons-en treize encor de tous côtez,
Puis ma Balade est entiere & parfaite.
Pour faire tant que l'ayez toute nette,
Je suis en eau, tant que j'ai l'esprit lourd,
Et n'ai rien fait si par quelque bon tour
Je ne fabrique encore un vers en ôtre;
Car vous pourriez me dire à votre tour,
Promettre est un, & tenir est un autre.

ENVOI.

O Vous l'honneur de ce mortel sejour.
Ce n'est pas d'hui que ce proverbe court,
On ne l'a fait de mon temps ni du vôtre:
Trop bien savez qu'en langage de Cour,
Promettre est un, & tenir est un autre.

XII.

Sur la Paix des Pyrénées, & le Mariage du Roi, sujet donné pour le troisiéme Terme. Balade.

DAme Bellone ayant plié bagage
Est en Suede avec Mars son Amant.
Laissons-les là, ce n'est pas grand dommage;
Tout bon François s'en console aisément.
Jà n'en battrai ma femme assûrément;

Car que me chaud si le Nord s'entrepille,
Et si Bellone est mal avec la Cour?
J'aime mieux voir Vénus & sa famille,
Les Jeux, les Ris, les Graces & l'Amour.

Le seul espoir restoit pour tout potage;
Nous en vivions, encor bien maigrement,
Lorsqu'en Traitez Jules ayant fait rage,
A chassé Mars, ce mauvais garnement.
Avecque nous, si l'Almanac ne ment,
Les Castillans n'auront plus de Castille;
Même au Printemps on doit de leur séjour
Nous envoyer avec certaine fille
Les Jeux, les Ris, les Graces & l'Amour.

On sait qu'elle est d'un très-puissant lignage,
Pleine d'esprit, d'un entretien charmant,
Prudente, accorte, & sur-tout belle & sage,
Et l'Empereur y pense aucunement:
Mais ce n'est pas un morceau d'Allemant.
Car en attraits sa personne fourmille;
Et ce jeune Astre, aussi-beau que le jour,
A pour sa dot, outre un métail qui brille,
Les Jeux, les Ris, les Graces & l'Amour.

ENVOI.

Prince amoureux de Dame si gentille,
Si tu veux faire à la France un bon tour,
Avec l'Infante enleve à la Castille
Les Jeux, les Ris, les Graces & l'Amour.

Je devois donner des Madrigaux en d'autres temps, & voici ce que j'envoyai pour un de ces termes.

XIII.

Pour la Reine, ensuite de la Balade précédente.

Ils sont partis les Jeux, les Ris, les Graces,
Nous les verrons au temps que j'ai prédit,
Le Dieu d'Amour qui marche sur leurs traces,
De les compter l'autre jour entreprit.
Le pauvre Enfant pensa perdre l'esprit
En calculant, tant la somme étoit haute.
Bon, ce dit-il; nous allons moissonner;
Car le climat doit en cœurs foisonner.
Petit Amour, vous comptez sans votre hôte;
Tout l'Univers n'en sauroit tant donner
Que notre Reine en mérite sans faute.



XIV.

Dixain. A Madame la Sur-Intendante.

DEdans mes vers on n'entend plus parler
De vos beautez, & Clio s'en est plainte.
J'ai répondu qu'il n'appartient d'aller
A toutes gens, comme on dit, à Corinthe
Par toutes mains qu'aussi vous soyez peinte
C'est un abus, Phœbus sans contredit
Seul y prétend ; j'y perdrois mon crédit.
Vous me direz, quelle est donc votre affaire?
Quelle elle est donc ? je l'aurai bientôt dit :
C'est d'admirer. Quoi rien plus ? & me taire.

XV.

Pour le Roi. Sixain.

DEs que l'heure est venuë, l'Amour parle en vainqueur,
Soit de gré, soit de force, il entre dans un cœur,
Et veut de nos soûpirs le tribut ou l'offrande.
Alcandre de ce droit s'est long-temps excusé,
Mais par les yeux d'Olimpe Amour le lui demande,
Et jamais à ces yeux on n'a rien refusé.



XVI.

Sur ce que M. Fouquet souhaitoit un plus grand nombre de petits Ouvrages, que celui qu'il avoit reçû, les deux piéces suivantes lui furent envoyées pour supplément.

Dixain. A M.

TRois Madrigaux ce n'est pas votre compte;
Et c'est le mien; que sert de vous flatter.
Dix fois le jour au Parnasse je monte,
Et n'en saurois plus de trois ajuster.
Bien vous dirai qu'au nombre s'arrêter
N'est pas le mieux; Seigneur, & voici comme,
Quand ils sont bons, en ce cas tout prud'homme
Les prend au poids au lieu de les compter;
Sont-ils méchans, tant moindre en est la somme,
Et tant plus-tôt on s'en doit contenter.

XVII.

Ode pour la Paix.

LE noir démon des combats
Va quitter cette contrée;
Nous reverrons ici-bas
Regner la Déesse Astrée.

La Paix sœur du doux repos,
Et que Jules va conclure,
Fait déja refleurir Vaux,
Dont je tire un bon augure.

S'il tient ce qu'il a promis,
Et qu'un heureux mariage
Rende nos Rois bons amis,
Je ne plains pas ſon voyage.

Le plus grand de mes ſouhaits
Eſt de voir, avant les roſes,
L'Infante avecque la Paix:
Car ce ſont deux belles choſes.

O Paix, Infante des Cieux!
Toi que tout heur accompagne,
Viens vîte embellir ces lieux
Avec l'Infante d'Eſpagne.

Chaſſe des ſoldats gloutons
La troupe fiére & hagarde,
Qui mange tous nos moutons,
Et bat celui qui les garde.

Délivre ce beau ſéjour
De leur brutale furie.
Et ne permets qu'à l'Amour
D'entrer dans la Bergerie.

Fais qu'avecque le Berger
On puiſſe voir la Bergére;

Qui court d'un pied léger,
Qui danse sur la fougére.

Et qui du Berger tremblant
Voyant le peu de courage,
S'endorme, ou fasse semblant
De s'endormir à l'ombrage.

O Paix, source de tout bien,
Viens enrichir cette terre,
Et fais qu'il n'y reste rien
Des images de la guerre.

Accorde à nos longs désirs
De plus douces destinées,
Raméne-nous les plaisirs,
Absens depuis tant d'années.

Etouffe tous ces travaux,
Et leurs semences mortelles.
Que les plus grands de nos maux
Soient les rigueurs de nos Belles.

Et que nous passions les jours
Etendus sur l'herbe tendre,
Prêts à conter nos amours
A qui voudra les entendre.

XVIII.

À M. le Sur-intendant. Epître.

DÛssai-je une fois vous déplaire,
Seigneur, je ne me saurois taire.
Celui qui plein d'affection
Vous promet une pension,
Bien payable & bien assignée
A tous les quartiers de l'année,
Qui pour tenir ce qu'il promet,
Va souvent au sacré Sommet;
Et n'épargnant aucune peine,
Y dort après tout d'une haleine
Huit ou dix heures réglément,
Pour l'amour de vous seulement.
J'entens à la bonne mesure,
Et de cela je vous assûre,
Celui-là, dis-je, a contre vous
Un juste sujet de couroux.
L'autre jour étant en affaire,
Et le jugeant peu nécessaire,
Vous ne daignâtes recevoir
Le tribut qu'il croit vous devoir
D'une profonde révérence.
Il fallut prendre patience,
Attendre une heure, & puis partir:

J'eus le cœur gros, ſans vous mentir,
Un demi jour pas davantage :
Car enfin ce ſeroit dommage,
Que prenant trop mon intérêt,
Vous en creuſſiez plus qu'il n'en eſt.
Comme on ne doit tromper perſonne,
Et que votre ame eſt tendre & bonne,
Vous m'iriez plaindre un peu trop fort,
Si vous mandant mon déconfort,
Je ne contois au vrai l'hiſtoire ;
Peut-être même iriez-vous croire
Que je ſouhaite le trépas
Cent fois le jour, ce qui n'eſt pas.
Je me conſole, & vous excuſe ;
Car après tout on en abuſe,
On ſe bat à qui vous aura.
Je croi qu'il vous arrivera
Choſes, dont aux courts jours ſe plaignent,
Moines d'Orbès, & ſur tout craignent,
C'eſt qu'à la fin vous n'aurez pas
Loiſir de prendre vos repas.
Le Roi, l'Etat, votre Patrie,
Partagent toute votre vie ;
Rien n'eſt pour vous, tout eſt pour eux.
Bon Dieu ! que l'on eſt malheureux,
Quand on eſt ſi grand perſonnage !

Seigneur, vous êtes bon & sage,
Et je serois trop familier,
Si je faisois le Conseiller.
A joüir pourtant de vous-même
Vous auriez un plaisir extrême,
Renvoyez donc en certains temps
Tous les Traitez, tous les Traitans;
Les Requêtes, les Ordonnances,
Le Parlement & les Finances,
Le vain murmure des Frondeurs,
Mais plus que tout les demandeurs;
La Cour, la Paix, le Mariage,
Et la dépense du voyage,
Qui rend nos coffres épuisez,
Et nos Guerriers les bras croisez.
Renvoyez, dis-je, cette troupe,
Qu'on ne vit jamais sur la croupe
Du mont, où les savantes Sœurs
Tiennent boutique de douceurs.
Mais que pour les amans des Muses
Votre Suisse n'ait point d'excuses,
Et moins pour moi que pour pas un,
Je ne serai pas importun.
Je prendrai votre heure & la mienne.
Si je vois qu'on vous entretienne,
J'attendrai fort paisiblement

En ce ſuperbe appartement,
Où l'on a fait d'étrange terre
Depuis peu venir à grand-erre,
(Non ſans travail & quelques frais,)
Des Rois Céphrim & Kiopes
Le cercueil, la tombe ou la biere;
Pour les Rois ils ſont en pouſſiere.
C'eſt là que j'en voulois venir.
Il me fallut entretenir
Avec ces monumens antiques,
Pendant qu'aux affaires publiques
Vous donniez tout votre loiſir.
Certes j'y pris un grand plaiſir.
Vous ſemble-t'il pas que l'image
D'un aſſez galant perſonnage
Sert à ces tombeaux d'ornement?
Pour vous en parler franchement,
Je ne puis m'empêcher d'en rire,
Meſſire Orus, (me mis-je à dire,)
Vous nous rendez tous ébahis:
Les enfans de votre pays
Ont, ce me ſemble, des bavettes,
Que je trouve plaiſamment faites.
On m'eût expliqué tout cela,
Mais il falut partir de là
Sans entendre l'allégorie.

Je quittai donc la galerie,
Fort content parmi mon chagrin,
De Kiopès & de Céphrim,
D'Orus & de tout ſon lignage,
Et de maint autre perſonnage.
Puiſſent ceux d'Egypte en ces lieux,
Fuſſent-ils Rois, fuſſent-ils Dieux,
Sans violence & ſans contrainte,
Se repoſer deſſus leur ~~plainte~~ plinthe
Juſques au bout du genre humain!
Ils ont fait aſſez de chemin
Pour des perſonnes de leur taille.
Et vous, Seigneur, pour qui travaille
Le temps qui peut tout conſumer,
Vous, que s'efforce de charmer
L'Antiquité qu'on idolâtre,
Pour qui le Dieu de Cléopatre
Sous nos murs enfin abordé,
Vient de Memphis à Saint-Mandé:
Puiſſiez-vous voir ces belles choſes
Pendant mille moiſſons de roſes.
Mille moiſſons c'eſt un peu trop:
Car nos ans s'en vont au galop,
Jamais à petites journées.

Hélas ! les belles destinées
Ne devroient aller que le pas.
Mais quoi ! le Ciel ne le veut pas.
Toute ame illustre s'en console ;
Et pendant que l'âge s'envole,
Tâche d'acquerir un renom,
Qui fait encor vivre le nom,
Quand le Héros n'est plus que cendre.
Témoin celui qu'eut Alexandre,
Et celui du fils d'Osiris,
Qui va revivre dans Paris.

XIX.

A Madame la Sur-Intendante, sur la naissance de son dernier fils à Fontainebleau.

VOus avez fait des Poupons le Héros,
Et l'avez fait sur un tres-bon modele.
Il tient déja mille menus propos ;
Sans se méprendre, il rit à la plus belle :
C'est, ce dit-on, la meilleure cervelle
De nourrisson qui soit sous le soleil.
Pour bien tetter il n'a pas son pareil ;
Il fait en tout son jugement paroître :
Quelqu'un m'a dit qu'il sera du Conseil,
(Sans y manquer) du Dauphin qui va naître.

Or vous voilà mere de trois Amours ;
Dieu soit loüé, la Reine de Cythere
N'en a qu'un seul qu'elle monstre toûjours,
Et cet enfant ne va pas sans sa mere :
A se conduire il n'a pas peu d'affaire,
Etant privé de la clarté des cieux ;
Mais vos trois fils ont chacun deux beaux yeux,
Deux magasins de lumiere & de flame ;
Deux vrais soleils, dont l'éclat radieux
Ebloüira quelque jour plus d'une ame.

De vos aînez d'autres gens ont écrit ;
De ce cadet je dirai quelque chose :
C'est un enfant tout sens & tout esprit.
D'un feu de joye au Parnasse il est cause ;
A le loüer déja l'on se dispose :
Son nom chanté par cent Auteurs divers,
Sera bientôt le sujet de nos vers,
Et remplira, selon son horoscope,
Tous les échos qui sont dans l'univers :
Pour un tel nom trop petite est l'Europe.

J'ai de mon dire Apollon pour garand.
Voici de plus ce qu'ajoûte Uranie,
Notre Petit doit un jour être Grand.

C'eſt Jupiter qui réglera ſa vie.
Il lui promet des biens dignes d'envie,
De hauts emplois, des honneurs à foiſon;
Et cet enfant eſt né dans ſa maiſon, *
Ce qui préſage une grandeur ſuprême.
Vous voyez bien que la Muſe a raiſon;
Car Jupiter & Loüis c'eſt le même.

❧

Dans l'horoſcope il eſt encor parlé
Des qualitez nobles, grandes & belles,
Par qui ſera cet enfant ſignalé,
Et dont il a déja des étincelles;
Je croi qu'en lui la raiſon a des aîles:
Comme ſon pere il aimera l'honneur,
Il logera quelque jour dans ſon cœur
De rares dons une troupe infinie;
Ce me feroit un inſigne bonheur,
Si je logeois en telle compagnie.

* Fontainebleau.



XX.

Lettre à Madame de C. Abbesse de M.

TRes-révérente Mere en Dieu,
Qui révérente n'êtes guere,
Et qui moins encore êtes mere,
On vous adore en certain lieu,
D'où l'on n'ose vous l'aller dire,
Si l'on n'a patentes du Sire,
Qui fit attraper Girardin,
Lequel alloit voir son jardin,
Puis le mit à grosse finance:
Les Rocroix, gens sans conscience,
Me prendroient aussi-bien que lui,
Vous allant conter mon ennui.
J'aurois beau dire à voix soûmise:
Messieurs, cherchez meilleure prise;
Phoebus n'a point de nourriçon
Qui soit homme à haute rançon;
Je suis un homme de Champagne,
Qui n'en veux point au Roi d'Espagne,
Cupidon seul me fait marcher.
Enfin, j'aurois beau les prêcher,
Montal ne se soucîroit guere
De Cupidon ni de sa mere.
Pour cet homme en fer tout consit,
Passeport d'Amour ne suffit.

En attendant que Mars m'en donne un, & le fine ;
(Mars ou Condé, car c'est tout un,
Comme tout un vous & Cyprine,)
Je ne bouge, & j'ai bien la mine
De ne vous pas être importun.
Votre séjour sent un peu trop la poudre ;
Non la poudre à têtes friser,
Mais la poudre à têtes briser :
Ce que je crains comme la foudre,
C'est-à-dire, un peu moins que vous ;
Car tous vos coups
Ne sont pas doux,
Comme ils le semblent ;
Le cœur dès l'abord ils nous emblent,
Puis le repos, puis le repas,
Puis ils font tant qu'ils causent le trépas.

Je vis pourtant, à ne vous point mentir :
Que serviroit de déguiser les choses ?
Mais comment vis-je ! & qu'il nous faut pâtir
Dans vos prisons, où l'on fait longues poses !
Noires ne sont, & pourtant sont mieux closes
Qu'aucun Châtel : Quand léans on se voit,
Pleurs & soûpirs, ce sont boutons de roses,
On n'en sort pas ainsi que l'on voudroit.
Aussi quand on vous fit Abbesse,

Et qu'on renferma vos appas,
Qui fut camus, c'est le trépas?
Que les champs libres on leur laisse
Un peu;
Je gage,
Qu'on verra, s'ils sortent de cage,
Beau jeu:
Dessous la clef on les a mis,
Comme une chose rare & dangereuse;
Et pour épargner ses amis,
Le Ciel vous fit jurer d'être Religieuse,

Comme vos yeux alloient tout embraser,
Il fut conclu par votre parentage,
Qu'on vous feroit un Couvent épouser.
Deux ans après se fit le mariage.
De s'y trouver votre bonté fut sage;
Sans point de faute Hymen en fit autant,
Mot ne sonnoit, & quant à moi je gage,
Que de l'affaire il n'étoit pas content.

Ce même jour pour le certain
Amour se fit Bénédictin,
Et sans trop faire la mutine,
Vénus se fit Bénédictine;
Les Ris ne bougeant d'avec vous,
Bénédictins se firent tous,

Et les Graces qui vous suivirent,
Bénédictines se rendirent.
Tous les Dieux qu'en Cypre on connoît,
Prirent l'habit de saint Benoît.

Vous vêtir d'or, ce seroit grand dommage;
Puisqu'en habits sans coûts & sans façon,
De triompher votre beauté fait rage,
Si qu'à la Cour elle en feroit leçon:
Pardonnez-moi, si j'ai quelque soupçon,
Que cet habit dont vous êtes vêtuë,
En vous voilant soit receleur d'appas:
N'en est-il point dont il puisse à ma vûë
Se confier? je ne le dirois pas.

XXI.

POUR MADAME DE SEVIGNE'.

Dixain envoyé à M. Fouquet sur le sujet de la Lettre précédente.

De Sévigné depuis deux jours en-çà
Ma Lettre tient les trois parts de sa gloire.
Elle lui plut, & cela se passa
Phœbus tenant chez vous son consistoire.
Entre les Dieux, & c'est chose notoire,
En me loüant Sévigné me plaça:
J'étois alors deux cens mille au-deçà,

Voir encor plus du Temple de Mémoire.
Ingrat ne ſuis, ſon nom ſeroit pieça
Delà le Ciel, ſi l'on m'en vouloit croire.

XXII.

*À M. **

JE ne m'attendois pas d'être loüé de vous;
Cet honneur me ſurprend, il faut que je l'avoüe:
Mais de tous les plaiſirs le plaiſir le plus doux,
C'eſt de ſe voir loüé de ceux que chacun loüe.

XXIII.

Epitaphe d'un grand Parleur.

SOus ce tombeau pour toûjours dort
Paul qui toûjours contoit merveilles:
Loüange à Dieu, repos au mort,
Et paix en terre à nos oreilles.

XXIV.

CONTRE LE MARIAGE.

Epigramme tirée d'Athénée.

HOmme qui femme prend ſe met en un état
Que de tous à bon droit on peut nommer le pire:
Fol étoit le ſecond qui fit un tel contrat,
A l'égard du premier, je n'ai rien à lui dire.

XXV.

Autre Epigramme tirée d'Athénée.

Ubi lavantùr qui hîc lavantur?

NE cherchons point en ce bain nos amours ;
Nous y voyons fréquenter tous les jours
De gens crasseux une mal-propre bande ;
Sire baigneur, ôtez-moi de souci,
Je voudrois-bien vous faire une demande :
Où lave-t-on ceux que l'on lave ici ?

XXVI.

RONDEAU REDOUBLE'.

QU'un vain scrupule à ma flâme s'oppose,
Je ne le puis souffrir aucunement ;
Bien que chacun en murmure & nous glose,
Et c'est assez pour perdre votre Amant.

Si j'avois bruit de mauvais garnement ;
Vous me pourriez bannir à juste cause ;
Ne l'ayant point, c'est sans nul fondement
Qu'un vain scrupule à ma flâme s'oppose ;

Que vous m'aimiez, c'est pour moi lettre close ;
Voire on diroit que quelque changement

A m'alléguer ces raisons vous dispose;
Je ne le puis souffrir aucunement.

Bien moins pourrois vous cacher mon tourment,
N'ayant pas mis au contrat cette clause;
Toûjours ferai l'amour ouvertement,
Bien que chacun en murmure & nous glose.

Ainsi s'aimer est plus doux qu'eau de rose,
Souffrez-le donc, Philis! car autrement
Loin de vos yeux je vais faire une pose;
Et c'est assez pour perdre votre Amant.

Pourriez-vous voir ce triste éloignement?
De vos faveurs doublez plus-tôt la dose:
Amour ne veut tant de raisonnement;
Ce point d'honneur, ma foi, n'est autre chose
Qu'un vain scrupule.



XXVII.

BALADE A M. FOUQUET,

Pour le Pont de Château-Thierry.

DAns cet Ecrit notre pauvre Cité
Par moi, Seigneur, humblement vous supplie;
Disant, qu'après le pénultiéme Esté,
L'Hiver survint avec grande furie,
Monceaux de neige, & gros randons de pluie;
Dont maint ruisseau croissant subitement,
Traita nos ponts bien peu courtoisement.
Si vous voulez qu'on les puisse refaire;
De bons moyens j'en sais certainement.
L'argent sur-tout est chose nécessaire.
Or d'en avoir c'est la difficulté;
La Ville en est de long-temps dégarnie:
Qu'y feroit-on? vice n'est pauvreté;
Mais cependant, si l'on n'y remédie,
Chaussée & Pont s'en vont à la voirie:
Depuis dix ans nous ne savons comment
La Marne fait des siennes tellement,
Que c'est pitié de la voir en colere.
Pour s'opposer à son débordement,
L'argent sur-tout est chose nécessaire.

Si

Si demandez combien en vérité
L'œuvre en requiert, tant que ſoit accomplie,
Dix mille écus en argent bien compté;
C'eſt juſtement ce de quoi l'on vous prie:
Mais que le Prince en donne une partie;
Le tout, s'il veut, j'ai bon conſentement
De l'agréer, ſans craindre aucunement.
S'il ne le veut, afin d'y ſatisfaire,
Aux Echevins on dira franchement,
L'argent ſur-tout eſt choſe néceſſaire.

ENVOI.

POur ce vous plaiſe ordonner promptement
Nous être fait du fonds ſuffiſamment;
Car vous ſavez, Seigneur, qu'en toute affaire
Procès, négoce, hymen ou bâtiment,
L'argent ſur-tout eſt choſe néceſſaire.



XXVIII.

Elégie pour M. Fouquet.

REmpliſſez l'air de cris en vos grotes profondes,
Pleurez Nymphes de Vaux, faites croître vos ondes;
Et que l'Anqueüil* enflé ravage les tréſors
Dont les regards de Flore ont embelli ſes bors.
On ne blâmera pas vos larmes innocentes:
Vous pouvez donner cours à vos douleurs preſſantes;
Chacun attend de vous ce devoir généreux;
Les Deſtins ſont contens, Oronte eſt malheureux.
Vous l'avez vû n'a guere au bord de vos fontaines,
Qui, ſans craindre du Sort les faveurs incertaines,
Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
Recevoir des honneurs qu'on ne doit qu'aux Autels.
Helas qu'il eſt déchû de ce bonheur ſuprême!
Que vous le trouveriez différent de lui-même!
Pour lui les plus beaux jours ſont de ſecondes nuits:
Les ſoucis dévorans, les regrets, les ennuis,
Hôtes infortunez de ſa triſte demeure,
En des goufres de maux le plongent à toute heure.
Voilà le précipice où l'ont enfin jetté
Les attraits enchanteurs de la proſpérité.
Dans les Palais des Rois cette plainte eſt commune;

* L'Anqueüil, petite riviere qui paſſe à Vaux.

On n'y connoît que trop les jeux de la Fortune,
Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstans :
Mais on ne le connoît que quand il n'est plus temps.
Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
Qu'on croit avoir pour soi les vents & les étoiles,
Il est bien mal-aisé de régler ses desirs ;
Le plus sage s'endort sur la foi des zéphirs.
Jamais un Favori ne borne sa carriere ;
Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arriere ;
Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit,
Ne le sauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
Tant d'exemples fameux que l'Histoire en raconte,
Ne suffisoient-ils pas sans la perte d'Oronte ?
Ha si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs !
Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs !
Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge !
Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
Salüer à longs flots le Soleil de la Cour :
Mais la faveur du Ciel vous donne en récompense
Du repos, du loisir, de l'ombre & du silence,
Un tranquille sommeil, d'innocens entretiens,
Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.
Mais quittons ces pensers, Oronte nous appelle,
Vous, dont il a rendu la demeure si belle,

Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas,
Si le long de vos bords LOUIS porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux:
C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux.
Du magnanime HENRI qu'il contemple la vie;
Dès qu'il pût se venger, il en perdit l'envie.
Inspirez à LOUIS cette même douceur;
La plus belle victoire est de vaincre son cœur.
Oronte est à présent un objet de clémence:
S'il a crû les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux.

XXIX.

Ode au Roi sur le même sujet.

PRince, qui fais nos destinées
Digne Monarque des François
Qui du Rhin jusqu'aux Pirénées,
Portes la crainte de tes loix,
Si le repentir de l'offense
Sert aux coupables de défense
Près d'un courage généreux;
Permets qu'Apollon t'importune,

Non pour les biens de la fortune,
Mais pour les jours d'un malheureux.

Ce triste objet de ta colére
N'a-t-il point encore effacé
Ce qui jadis t'a pû déplaire
Aux emplois où tu l'as placé?
Depuis le moment qu'il soûpire,
Deux fois l'hiver en ton Empire
A ramené les Aquilons;
Et nos climats ont vû l'année
Deux fois de pampre couronnée
Enrichir côteaux & valons.

Oronte seul, ta créature,
Languit dans un profond ennui,
Et les bienfaits de la nature
Ne se répandent plus pour lui.
Tu peux d'un éclat de ta foudre
Achever de le mettre en poudre:
Mais si les Dieux à ton pouvoir
Aucunes bornes n'ont prescrites,
Moins ta grandeur a de limites,
Plus ton courroux en doit avoir.

Réſerve-le pour des rébelles ;
Ou ſi ton peuple t'eſt ſoûmis,
Fais-en voler les étincelles
Chez tes ſuperbes ennemis.
Déja Vienne eſt irritée
De ta gloire aux aſtres montée ;
Ses Monarques en ſont jaloux :
Et Rome t'ouvre une carriere,
Où ton cœur trouvera matiere
D'exercer ce noble courroux.

Va-t'en punir l'orgueil du Tybre ;
Qu'il ſe ſouvienne que ſes Loix
N'ont jadis rien laiſſé de libre
Que le courage des Gaulois :
Mais parmi nous ſois débonnaire :
A cet Empire ſi ſévere
Tu ne te peux accoûtumer,
Et ce ſeroit trop te contraindre :
Les étrangers te doivent craindre,
Tes ſujets te veulent aimer.

L'Amour eſt fils de la Clémence ;
La Clémence eſt fille des Dieux ;
Sans elle toute leur puiſſance
Ne ſeroit qu'un titre odieux.

Parmi les fruits de la victoire,
César environné de gloire,
N'en trouva point dont la douceur
A celui-ci pût être égale ;
Non pas même aux champs où Pharsale
L'honora du nom de Vainqueur.

Je ne veux pas te mettre en compte
Le zéle ardent ni les travaux
En quoi tu te souviens qu'Oronte
Ne cédoit point à ses rivaux.
Sa passion pour ta personne,
Pour ta grandeur, pour ta couronne,
Quand le besoin s'est vû pressant,
A toûjours été remarquable ;
Mais si tu crois qu'il est coupable,
Il ne veut pas être innocent.

Laisse-lui donc pour toute grace
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton cœur lui fit espérer.
Accorde-nous les foibles restes
De ses jours tristes & funestes,
Jours qui se passent en soupirs ;
Ainsi les tiens filez de soie,

Puissent se voir comblez de joie,
Même au-delà de tes desirs.

XXX.

Pour S. A. R. Mademoiselle d'Alençon.

SONNET.

NE serons-nous jamais affranchis des allarmes?
Six estez n'ont pas vû la paix dans ces climats,
Et déja le Démon qui préside aux combats
Recommence à forger l'instrument de nos larmes.

Opposez-vous, Olimpe, à la fureur des armes:
Faites parler l'Amour; & ne permettez pas
Qu'on décide sans lui du sort de tant d'Etats:
Souffrez que votre hymen interpose ses charmes.

C'est le plus digne prix dont on puisse acheter
Ce bien qui ne sauroit aux mortels trop coûter;
Je sais qu'il nous faudra vous perdre en récompense:

Un souverain bonheur pour l'Empire François,
Ce seroit cette paix avec votre présence;
Mais le Ciel ne fait pas tous ses dons à la fois.



XXXI.

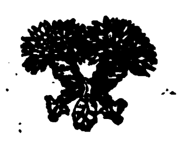
Pour Mademoiselle de Poussay, Sonnet.

J'Avois brisé les fers d'Aminte & de Sylvie;
J'étois libre, & vivois content & sans amour:
L'innocente beauté des jardins & du jour
Alloit faire à jamais le charme de ma vie.

Quand du milieu d'un cloistre Amarante est sortie;
Que de graces, bons Dieux! tout rit dans Luxembourg:
La jeune Olimpe voit maintenant à sa cour
Celle que tout Paphos en ces lieux a suivie.

Sur ce nouvel objet chacun porte les yeux:
Mais en considérant cet ouvrage des Cieux,
Je ne sai quelle crainte en mon cœur se réveille.

Quoi qu'Amour toutefois veüille ordonner de moi,
Il est beau de mourir des coups d'une merveille,
Dont un regard feroit la fortune d'un Roi.



XXXII.

Pour Mignon, chien de Son Alteſſe Roiale Madame la Ducheſſe d'Orléans.

PEtit Chien, que les Deſtinées
T'ont filé d'heureuſes années!
Tu ſors de mains, dont les appas
De tous les Scepetres d'ici-bas
Ont penſé porter le plus riche:
Les mains de la Maiſon d'Autriche
Leur ont ravi ce doux eſpoir:
Nous ne pouvions que bien échoir.
Tu ſors de mains pleines de charmes:
Heureux le Dieu de qui les larmes
Mériteroient par leur amour
De s'en voir eſſüier un jour.
De ces mains hôteſſes des Graces,
Petit Chien, en d'autres tu paſſes,
Qui n'ont pas eû moins de beauté,
Sans mettre en compte leur bonté.
Elles te font mille careſſes:
Tu plais aux Dames, aux Princeſſes;
Et ſi la Reine t'avoit vû,
Mignon à la Reine auroit plû.
Mignon a la taille mignonne:
Toute ſa petite perſonne

Plaît aux Iris des petits chiens,
Ainsi qu'à celles des Chrétiens.
Las, qu'ai-je dit qui te fait plaîndre?
Ce mot d'Iris est-il à craindre?
Petit Chien qu'as-tu? dis-le moi:
N'es-tu pas plus aise qu'un Roi?
Trois ou quatre jeunes fillettes
Dans leurs manchons aux peaux doüillettes
Tout l'hiver te tiennent placé:
Puis de Madame de Crissé
N'as-tu pas maint dévot soûrire?
D'où vient donc que ton cœur soûpire?
Que te faut-il? un peu d'amour.
Dans un côté de Luxembourg,
Je t'aprens qu'Amour craint le Suisse,
Même on lui rend mauvais office
Auprès de la Divinité,
Qui fait ouvrir l'autre côté.
Cela vous est facile à dire,
Vous qui courez par-tout, beau sire;
Mais moi... Parle bas petit Chien,
Si l'Evêque de Bethléem
Nous entendoit, Dieu sait la vie:
Tu verras pourtant ton envie
Satisfaite dans quelque temps:

Je te promets à ce Printemps
Une petite Camusette,
Friponne, druë & joliette,
Avec qui l'on t'enfermera ;
Puis s'en démêle qui pourra.

XXXIII.

A Son Alteße Sérénissime Madame la Princesse de Baviere.

VOtre Altesse Sérénissime
A, dit-on, pour moi quelque estime;
Et veut que je lui mande en vers
Les affaires de l'Univers ;
J'entends les affaires de France :
J'obéis & romps mon silence.
L'intérêt & l'ambition
Travaillent à l'élection
Du Monarque de la Pologne.
On croit ici que la besogne
Est avancée, & les esprits
Font tantôt accorder le prix
Au Lorrain, puis au Moscovite ;
Condé, Nieubourg ; car le mérite
De tous côtez fait embarras.
Condé, je croi, n'en manque pas.

Si votre Epoux vouloit, Madame,
Regner ailleurs que sur votre ame,
On ne peut faire un meilleur choix:
Heureux qui vivroit sous ses loix.
Ceux qui des affaires publiques
Parlent toûjours en politiques,
Réglant ceci, jugeant cela,
(Et je suis de ce nombre-là,)
Les raisonneurs, dis-je, prétendent
Qu'au Lorrain plusieurs Princes tendent:
Quant à Moskou, nous l'excluons;
Voici sur quoi nous nous fondons:
Le Schisme y regne, & puis son Prince
Mettroit la Pologne en Province.
Nieubourg nous accommoderoit:
Au Roi de France il donneroit
Quelque fleuron pour sa Couronne,
Moyennant tant, comme l'on donne,
Et point autrement ici-bas.
Nous serions voisins des Estats,
Ils en ont l'allarme, & font brigue.
Contre LOUIS chacun se ligue.
Cela lui fait beaucoup d'honneur,
Et ne lui donne point de peur.
Que craindroit-il lui dont les armes

Vont aux Turcs causer des allarmes ?
Nous attendons du Grand Seigneur
Un bel & bon Ambassadeur :
Il vient avec grande cohorte :
Le nôtre est flatté par la Porte :
Tout ceci la paix nous promet
Entre saint Marc & Mahomet.
Notre Prince en sera l'Arbitre :
Il le peut être à juste titre,
Et feroit même contre soi
Justice au Turc en bonne foi.
Pendant que je suis sur la guerre,
Que saint Marc souffre dans sa terre ;
Deux de vos freres sur les flots
Vont secourir les Candiots.
O combien de Sultanes prises !
Que de Croissans dans nos Eglises !
Quel nombre de Turbans fendu ?
Tête & Turban, bien entendu.
Puisqu'en parlant de ces matieres ;
Me voici tombé sur vos freres,
Vous saurez que le Chambellan
A couru cent cerfs en un an.
Courir des hommes, je le gage,
Lui plairoit beaucoup davantage ;

Mais de long-temps il n'en courra ;
Son ardeur se contentera,
S'il lui plaît, d'une ombre de guerre.
D'Auvergne s'est dans notre terre
Rompu le bras ; il est guéri.
Ce Prince a dans Château-Thierri
Passé deux mois & davantage.
Rien de meilleur, rien de plus sage,
Et de plus selon mes souhaits,
Parmi les Grands ne fut jamais.
Le Duc d'Albret donne à l'étude
Sa principale inquiétude.
Toûjours il augmente en savoir.
Je suis jeune assez pour le voir
Au-dessus des premieres têtes :
Son bel esprit, ses moeurs honnêtes
L'éleveront à tel degré,
Qu'enfin je m'en contenterai.
Veüille le Ciel à tous ses freres
Rendre toutes choses prosperes,
Et leur donner autant de nom,
Autant d'éclat & de renom,
Autant de lauriers & de gloire,
Que par les mains de la victoire,
L'oncle en reçoit depuis long-temps :

Si leurs désirs n'en sont contens,
Et que plus haut leur ame aspire,
Je serai le premier à dire
Qu'ils auront tort, & que les cœurs
Ne sont jamais saouls de grandeurs ;
Trouveront-ils en des familles,
Par les garçons & par les filles,
Par le pere & par les ayeux,
Un tel nombre de demi-Dieux,
Et de Déesses tout entieres ?
Car demi-Déesses n'est gueres
En usage, à mon sentiment ;
Puis, quand je n'aurois seulement
Qu'à parler de votre mérite,
L'expression seroit petite.
Veüille le Ciel à votre tour
Vous donner un petit Amour,
Qui par la suite des années
D'un grand Mars ait les destinées.
Au moment que j'écris ces vers,
Et m'informe des bruits divers,
Je viens d'apprendre une nouvelle :
C'est que pour éviter querelle,
On s'est en Pologne choisi
Un Roi dont le nom est en ski.

Ces Messieurs du Nort font la nique
A toute notre Politique.
Notre argent, celui des Estats,
Et celui d'autres Potentats
Bien moins en fonds, comme on peut croire,
Force santez aura fait boire,
Et puis c'est tout: je crois qu'en paix
Dans la Pologne désormais
On pourra s'élire des Princes,
Et que l'argent de nos Provinces
Ne sera pas une autre fois
Si friand de faire des Rois.

XXXIV.

Pour S. A. E. M. le Cardinal de Boüillon, aprés son Brevet de Cardinalat.

JE n'ay pas attendu pour vous un moindre prix;
De votre dignité je ne suis point surpris;
S'il m'en souvient, Seigneur, je crois l'avoir prédite,
Vous voilà deux fois Prince, & ce rang glorieux
Est en vous désormais la marque du mérite
Aussi-bien qu'il l'étoit de la faveur des Cieux.



XXXV.

E'LE'GIE PREMIERE.

AMour, que t'ai-je fait? dis-moi quel eſt mon crime:
D'où vient que je te ſers tous les jours de victime?
Qui t'oblige à m'offrir encor de nouveaux fers?
N'es-tu point ſatisfait des maux que j'ay ſoufferts?
Conſidere cruel quel nombre d'inhumaines
Se vante de m'avoir appris toutes tes peines;
Car quant à tes plaiſirs, on ne m'a juſqu'ici
Fait connoître que ceux qui ſont peines auſſi.
J'aimai; je fus heureux; tu me fus favorable
En un âge où j'étois de tes dons incapable.
Cloris vint une nuit; je crus qu'elle avoit peur;
Innocent! ah pourquoi hâtoit-on mon bonheur!
Cloris ſe preſſa trop; au contraire Amarille
Attendit trop long-temps à ſe rendre facile.
Un an s'étoit déja ſans faveurs écoulé,
Quand l'époux de la belle aux champs étant allé,
J'apperçûs dans les yeux d'Amarille gagnée
Que l'heure du Berger n'étoit pas éloignée.
Elle fit un ſoûpir; puis dit en rougiſſant:
Je ne vous aime point; vous êtes trop preſſant:
Venez ſur le minuit, & qu'aucun ne vous voye.
Quel Amant n'auroit crû tenir alors ſa proye?

En fut-il jamais un que l'on vît approcher
Plus près du bon moment sans y pouvoir toucher ?
Amarille m'aimoit, elle s'étoit renduë
Aprés un an de soins, & de peine assiduë :
Les chagrins d'un jaloux irritoient nos désirs :
Nos maux nous promettoient des biens & des plaisirs.
La nuit que j'attendois tendit enfin ses voiles,
Et me déroba même aux yeux de ses étoiles ;
Ni joüeur, ni filou, ni chien ne me troubla.
J'approchai du logis ; on vint, on me parla,
Ma fortune ce coup me sembloit assûrée.
Venez demain, dit-on, la clef s'est égarée,
Le lendemain l'époux se trouva de retour.
Eh bien, me plains-je à tort ? me joües-tu pas, Amour ?
Te souvient-il encor de certaine Bergere ?
On la nomme Philis ; elle est un peu légére :
Son cœur est soupçonné d'avoir plus d'un vainqueur,
Mais son visage fait qu'on pardonne à son cœur.
Nous nous trouvâmes seuls ; la pudeur & la crainte
De roses & de lys à l'envi l'avoient peinte.
Je triomphai des lys & du cœur dès l'abord,
Le reste ne tenoit qu'à quelque rose encor :
Sur le poinct que j'allois surmonter cette honte
On me vint interrompre au plus beau de mon conte :
Iris entre ; & depuis je n'ai pû retrouver

L'occasion d'un bien tout prêt de m'arriver.
Si quelque autre faveur a payé mon martyre,
Je ne suis point ingrat, Amour, je vais la dire.
La sévere Diane en l'espace d'un mois,
Si je sais bien compter, m'a soûri quatre fois,
Chloë pour mon trépas a fait semblant de craindre;
Amarante m'a plaint; Doris m'a laissé plaindre;
Clarice a d'un regard mon tourment couronné;
Je me suis vû languir dans les yeux de Daphné.
Ce sont-là tous les biens donnez à mes souffrances;
Les autres n'ont été que vaines espérances;
Et même en me trompant cet espoir a tant fait
Que le regret que j'ai les rend maux en effet.
Quant aux tourmens soufferts en servant quelque ingrate,
C'est où j'excelle, Amour, tu sais si je me flate.
Te souvient-il d'Aminte? il falut soûpirer;
Gémir, verser des pleurs, souffrir sans murmurer,
Devant que mon tourment occupât sa mémoire;
Y songeoit-elle encore? hélas, l'osai-je croire?
Caliste faisoit pis, & cherchant un détour
Répondoit d'amitié quand je parlois d'amour.
Je lui donne le prix sur toutes mes Cruelles.
Enfin, tu ne m'as fait adorer tant de Belles
Que pour me tourmenter en diverses façons:
Cependant ce n'est pas assez de ces leçons:

Tu me fais voir Climene ; elle a beaucoup de charmes ;
Mais pour une ombre vaine elle répand des larmes ;
Son cœur dans un tombeau fait vœu de s'enfermer,
Et capable d'amour ne me sauroit aimer.
Il ne me restoit plus que ce nouveau martyre :
Veux-tu que je l'éprouve ? Amour tu n'as qu'à dire :
Quand tu ne voudrois pas, Climene aura mon cœur,
Dis-le lui, car je crains d'irriter sa douleur.

XXXVI.

E'LE'GIE DEUXIE'ME.

ME voici rembarqué sur la mer amoureuse,
Moi pour qui tant de fois elle fut malheureuse.
Qui ne suis pas encor du naufrage essuyé,
Quitte à peine d'un vœu nouvellement payé.
Que faire ? mon destin est tel qu'il faut que j'aime.
On m'a pourvû d'un cœur peu content de lui-même,
Inquiet, & fécond en nouvelles amours :
Il aime à s'engager, mais non pas pour toûjours.
Se faut-il une fois brûler d'un feu durable :
Que le succès en soit funeste ou favorable,
Qu'on me donne sujet de craindre ou d'espérer,
Perte ou gain, je me veux encore avanturer.
Si l'on ne suit l'amour, il n'est douceur aucune :
Ce n'est point près des Rois que l'on fait sa fortune :

Quelque ingrate beauté qui nous donne des loix,
Encore en tire-t-on un soûris quelquefois,
Et pour me rendre heureux un soûris peut suffire:
Climene, vous pouvez me donner un Empire,
Sans que vous m'accordiez qu'un regard d'un instant;
Tiendra-t-il à vos yeux que je ne sois content?
Hélas qu'il est aisé de se flater soi-même!
Je me propose un bien dont le prix est extrême,
Et ne sais seulement s'il m'est permis d'aimer;
Pourquoi non, s'il vous est permis de me charmer?
Je verrai les plaisirs suivre en foule vos traces,
Votre bouche sera la demeure des Graces,
Mille dons près de vous me viendront partager,
Et mille feux chez-moi ne viendront pas loger?
Et je ne mourrai pas? non, Climene, vos charmes
Ne paroîtront jamais sans me donner d'alarmes;
Rien ne peut empêcher que je n'aime aussi-tôt:
Je veux brûler, languir, & mourir s'il le faut,
Votre aveu là-dessus ne m'est pas nécessaire.
Si pourtant vous aimer, Climene, étoit vous plaire,
Que je serois heureux! quelle gloire! quel bien!
Hors l'honneur d'être à vous je ne demande rien.
Consentez seulement de vous voir adorée,
Il n'est condition des mortels révérée
Qui ne me soit alors un objet de mépris.

Jupiter, s'il quittoit le céleste pourpris,
Ne m'obligeroit pas à lui céder ma peine.
Je suis plus satisfait de ma nouvelle chaîne
Qu'il ne l'est de sa foudre : il peut regner là haut,
Vous servir ici bas c'est tout ce qu'il me faut.
Pour me récompenser avoüez-moi pour vôtre;
Et si le sort vouloit me donner à quelque autre,
Dites, je le reclame, il vit dessous ma loi;
Je vous en avertis, cet esclave est à moi;
Du pouvoir de mes traits son cœur porte la marque,
N'y touchez point : alors je me croirai Monarque,
J'en sais de bien traitez, d'autres il en est peu,
Je serai plus Roi qu'eux aprés un tel aveu.
Daignez donc approuver les transports de mon zele;
Il vous sera permis aprés d'être cruelle,
De ma part le respect, & les soûmissions,
Les soins toûjours enfans des fortes passions,
Les craintes, les soucis, les fréquentes alarmes,
L'ordinaire tribut des soûpirs & des larmes,
Et si vous le voulez, mes langueurs, mon trépas,
Climene, tous ces biens ne vous manqueront pas.



XXXVII.

E'LE'GIE TROISIE'ME.

AH Climene, jai crû vos yeux trop de léger;
Un ſeul mot les a fait de langage changer;
Mon amour vous déplaiſt, je vous nuis, je vous gêne,
Que ne me laiſſiez vous diſſimuler ma peine?
Ne pouvois-je mourir ſans que l'on ſceût pourquoi?
Vouliez-vous qu'un rival pût triompher de moi?
Tandis qu'en vous voyant il goûte des délices,
Vous le rendez heureux encor par mes ſupplices;
Il en joüit Climène, & vous y conſentez!
Vos regards & mes jours par lui ſeront comptez.
J'oſe à peine vous voir, il vous parle à toute heure:
Honte, Dépit, Amour, quand faut-il que je meure?
Helas! étois-je né pour un ſi triſte ſort?
Sont-ce là les plaiſirs qui m'attendoient encor?
Vous me deviez Climene, une autre deſtinée:
Mais, puis que mon ardeur eſt par vous condamnée,
Le jour m'eſt ennuyeux, le jour ne m'eſt plus rien.
Qui me conſolera? je ſuis tout entretien;
Mon cœur veut s'occuper ſans relâche à ſa flâme:
Voilà comme on vous ſert; on n'a que vous dans l'ame.

Devant que sur vos traits j'eusse porté les yeux,
Je puis dire que tout me rioit sous les Cieux:
Je n'importunois pas au moins par mes services:
Pour moi le monde entier étoit plein de délices:
J'étois touché des fleurs, des doux sons, des beaux jours;
Mes amis me cherchoient, & par fois mes amours:
Que si j'eusse voulu leur donner de la gloire,
Phœbus m'aimoit assez pour avoir lieu de croire,
Qu'il n'eût en ce moment osé se démentir:
Je ne l'invoque plus que pour vous divertir.
Tous ces biens que j'ai dits n'ont plus pour moi de charmes:
Vous ne m'avez laissé que l'usage des larmes;
Encor me prive-t-on du triste réconfort
D'en arroser les mains qui me donnent la mort.
Adieu plaisirs, honneurs, loüange bien aimée;
Que me sert le vain bruit d'un peu de renommée?
J'y renonce à présent; ces biens ne m'étoient doux,
Qu'autant qu'ils me pouvoient rendre digne de vous.
Je respire à regret, l'ame m'est inutile;
J'aimerois autant être une cendre infertile,
Que d'enfermer un cœur par vos traits méprisé:
Climéne, il m'est nouveau de le voir refusé.
Hier encor ne pouvant maîtriser mon courage,
Je dis sans y penser, Tout changement soulage;
Amour, viens me guérir par un autre tourment;

Non, ne viens pas, Amour, dis-je au même moment;
Ma cruelle me plaît, vois ſes yeux & ſa bouche:
O Dieux, qu'elle a d'appas! qu'elle plaît, qu'elle touche!
Dis-moi s'il fut jamais rien d'égal dans ta Cour;
Ma cruelle me plaît, non ne viens pas, Amour.
Ainſi je m'abandonne au charme qui me lie:
Les nœuds n'en finiront qu'avec ceux de ma vie.
Puiſſent tous les malheurs s'aſſembler contre moi
Pluſtôt que je vous manque un ſeul moment de foi.
Comme ai-je pû tomber dans une autre penſée?
Un premier mouvement vous a donc offenſée?
Puniſſez-moi, Climéne, & vengez vos appas;
Avancez, s'il ſe peut, l'heure de mon trépas.
Lorſque je vous rendis ma derniere viſite,
Votre accueil parut froid, vous futes interdite:
Climéne, aſſûrément mon amour vous déplaît,
Pourquoi donc de ma mort retardez-vous l'arreſt?
Faut-il long-temps ſouffrir pour l'honneur de vos charmes?
Et bien, j'en ſuis content; baignez-vous dans mes larmes;
Je ſuis à vous, Climéne; heureux, ſi quelque jour
Je vous plais par ma mort plus que par mon amour.



XXXVIII.

E'LE'GIE QUATRIE'ME.

J'Avois crû jusqu'ici bien connoître l'Amour:
Je me trompois, Climéne; & ce n'est que d'un jour
Que je sais à quel point peuvent monter ses peines:
Non pas qu'ayant brûlé pour beaucoup d'inhumaines,
Un esclavage dur ne m'ait assujéti;
Mais je compte pour rien tout ce que j'ai senti.
Des douleurs qu'on endure en servant une Belle
Je n'avois pas encor souffert la plus cruelle.
La jalousie aux yeux incessamment ouverts,
Monstre toûjours fécond en fantômes divers,
Jusques-là, grace aux Dieux, n'en avoit pû produire,
Que mon cœur eût trouvez capables de lui nuire.
Pour les autres tourmens, ils m'étoient fort communs,
Je nourrissois chez moi les soucis importuns,
La folle inquiétude en ses plaisirs légere,
Des lieux où l'on la porte hôtesse passagere:
J'y nourrissois encor les désirs sans espoir,
Les soins toûjours veillans, le chagrin toûjours noir,
Les peines que nous cause une éternelle absence:
Tous ces poisons mélez composoient ma souffrance:
La jalousie y joint à présent son ennui:
Hélas, je ne connois l'amour que d'aujourd'hui.
Un mal qui m'est nouveau s'est glissé dans mon ame:

Je meurs ; Ah, si c'étoit seulement de ma flâme!
Si je ne périssois que par mon seul tourment!
Mais le vôtre me perd ; Climene, un autre Amant,
Même aprés son trépas vit dans votre mémoire.
Il y vivra long-temps, vos pleurs me le font croire.
Un mort a dans la tombe emporté votre foi.
Peut-être que ce mort sût mieux aimer que moi?
Certes il en donna des marques bien certaines,
Quand pour le soulager de l'excès de ses peines,
Vous lui voulutes bien conseiller par pitié
De réduire l'amour aux termes d'amitié.
Il vous crut ; & pour moi je n'ai d'obéïssance,
Que quand on veut que j'aime avecque violence.
Tant d'ardeur semblera condamnable à vos yeux ;
Mais n'aimez plus ce mort, & vous jugerez mieux.
Comment ne l'aimer plus ? on y songe à toute heure,
On en parle sans cesse, on le plaint, on le pleure ;
Son bonheur avec lui ne sauroit plus vieillir ;
Je puis vous offenser, il ne peut plus faillir.
O trop heureux Amant, ton sort me fait envie.
Vous l'appellez ami : je crois qu'en votre vie
Vous n'en fistes un seul qui le fût à ce point ;
J'en sais qui vous sont chers, vous ne m'en parlez point.
Pour celui-ci, sans cesse il est dans votre bouche.

Climene, je veux bien que sa perte vous touche ;
Pleurez-la, j'y consens, ce regret est permis ;
Mais ne confondez point l'Amant & les amis.
Votre cœur juge mal du motif de sa peine ;
Ces pleurs sont pleurs d'amour, je m'y connois, Climene.
Des amis si bien faits méritent entre nous
Que sous le nom d'Amans ils soient pleurez par vous.
Ne déguisez donc plus la cause de vos larmes :
Avoüez que ce mort eut pour vous quelques charmes.
Il joignoit les beautez de l'esprit & du corps :
Ce n'étoient cependant que ses moindres trésors :
Son ame l'emportoit. Quoiqu'on prise la mienne,
Je la réformerois de bon cœur sur la sienne.
Exceptez en un point qui fait seul tous mes biens ;
Je ne changerois pas mes feux contre les siens.
Puis qu'il n'étoit qu'ami, je le surpasse en zele ;
Et mon amour vaut bien l'amitié la plus belle.
Je n'en puis relâcher ; n'engagez point mon cœur
A tenter les moyens d'en être le vainqueur ;
Je me l'arracherois, & vous en seriez cause :
Moi, cesser d'être Amant ! & puis-je être autre chose ?
Puis-je trouver en vous ce que j'ai tant loüé,
Et vouloir pour ami sans plus être avoüé ?
Non, Climéne, ce bien, encor qu'inestimable

N'a rien de votre part qui me soit agréable ;
D'une autre que de vous je pourrois l'accepter ;
Mais quand vous me l'offrez je dois le rejetter.
Il ne m'importe pas que d'autres en joüissent :
Gardez votre présent à ceux qui me haïssent.
Aussi-bien ne m'est-il réservé qu'à demi :
Dites, me traitez-vous encor comme un ami ?
Tâchez-vous de guérir mon cœur de sa blessûre ?
On diroit que ma mort vous semble trop peu sûre.
Depuis que je vous vois, vous m'offrez tous les jours
Quelque nouveau poison forgé par les Amours.
C'est tantôt un clin d'œil, un mot, un vain soûrire ;
Un rien ; & pour ce rien nuit & jour je soûpire :
L'ai-je à peine obtenu, vous y joignez un mal
Qu'aprés moi l'on peut dire à tous Amans fatal.
Vous me rendez jaloux ; & de qui ? quand j'y songe ;
Il n'est excès d'ennuis où mon cœur ne se plonge.
J'envie un rival mort ; m'ajoûtera-t-on foi,
Quand je dirai qu'un mort est plus heureux que moi ?
Cependant il est vrai : si mes tristes pensées
Vous sont avec quelque art sur le papier tracées ;
Cléandre, dites-vous, avoit cet art aussi.
Si par de petits soins j'exprime mon souci,
Il en faisoit autant, mais avec plus de grace.

Enfin, si l'on vous croit, en rien je ne le passe.
Vous vous représentez tout ce qui vient de lui,
Tandis que dans mes yeux vous lisez mon ennui.
Ce n'est pas tout encor, vous voulez que je voie
Son portrait, où votre ame a renfermé sa joie.
Remarquez, me dit-on, cet air rempli d'attraits:
J'en remarque après vous jusques aux moindres traits.
Je fais plus, je les loüe, & souffre que vos larmes
Arrosent à mes yeux ce portrait plein de charmes.
Quelquefois je vous dis, c'est trop parler d'un mort;
A peine on s'en est tû, qu'on en reparle encor.
Je porte, dites-vous, malheur à ceux que j'aime:
Le Ciel, dont la rigueur me fut toûjours extrême,
Leur fait à tous la guerre; & sa haine pour moi
S'étendra sur quiconque engagera ma foi.
Mon amitié n'est pas un sort digne d'envie;
Cléandre, tu le sais, il t'en coûte la vie.
Helas! il m'a long-temps aimée éperdûment.
En présence des Dieux il en faisoit serment.
Je n'ai réduit son feu qu'avec beaucoup de peine.
Si vous l'avez réduit, avoüez-moi, Climéne,
Que le mien, dont l'ardeur augmente tous les jours,
Mieux que celui d'un mort mérite vos amours.

XXXIX.

A Monseigneur le Prince de Conti.

PRince chéri du Ciel, qui fais voir à la France
Les fruits de l'âge mûr joints aux fleurs de l'enfance,
Conti, dont le mérite avant-courier des ans
A des astres benins épuisé les présens;
A l'abri de ton nom les Manes des Malherbes
Paroîtront désormais plus grands & plus superbes:
Les Racans, les Godeaux, auront d'autres attraits:
La Scéne semblera briller de nouveaux traits.
Par ton nom tu rendras ces ouvrages durables;
Après mille soleils ils seront agréables.
Si le pieux y regne, on n'en a point banni
Du profane innocent le mélange infini.
Pour moi je n'ai de part en ces dons du Parnasse
Qu'à la faveur de ceux que je suis à la trace.
Esope me soûtient par ses inventions:
J'orne de traits légers ses riches fictions.
Ma Muse céde en tout aux Muses favorites
Que l'Olympe doüa de différens mérites.
Cependant à leurs vers je sers d'introducteur.

* En lui dédiant au nom de Messieurs de Port-Royal le *Recueil de Poësies Chrétiennes & diverses*, imprimé en 1671.

Cette

Cette témérité n'est pas sans quelque peur.
De ce nouveau recueil je t'offre l'abondance,
Non point par vanité, mais par obéissance.
Ceux qui par leur travail l'ont mis en cet état,
Te le pouvoient offrir en termes pleins d'éclat:
Mais craignant de sortir de cette paix profonde,
Qu'ils goûtent en secret loin du bruit & du monde,
Ils m'engagent pour eux à le produire au jour,
Et me laissent le soin de t'en faire leur cour.
Leur main l'eût enrichi d'un plus beau frontispice;
La mienne leur a plû simple & sans artifice.
CONTI, de mon respect sois du moins satisfait:
Et regarde le don, non celui qui le fait.

XL.

Epitaphe de Moliére. 1673.

SOus ce tombeau gisent Plaute & Térence,
Et cependant le sieur Moliére y gît.
Leurs trois talens ne formoient qu'un esprit,
Dont le bel art réjoüissoit la France.
Ils sont partis, & j'ai peu d'espérance
De les revoir. Malgré tous nos efforts,
Pour un long-temps, selon toute apparence,
Térence & Plaute & Moliére sont morts.

XLI.

Epître à M. de Turenne. 1674.

EH quoi, Seigneur, toûjours nouveaux combats !
Toûjours dangers ? Vous ne croyez donç pas
Pouvoir mourir ? Tout meurt, tout Héros passe.
Cloton ne peut vous faire d'autre grace
Que de filer vos jours plus lentement :
Mais Cloton va toûjours étourdîment.
Songez-y bien, si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, Seigneur, qui sans douleur extrême,
Ne saurions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous auroit coûté.
C'est un avis qu'en passant je vous donne,
Et je reviens à ce que fait Bellone.
A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
C'est un retour de Victoires nouvelles.
La Renommée a-t-elle encor des aîles,
Depuis le temps qu'elle vient annoncer,
Tout est perdu, l'Hydre va s'avancer ;
Tout est gagné, Turenne l'a vaincuë ;
Et se voyant mainte tête abattuë,
Elle retourne en son antre à grands pas ;

Quelque démon, que l'on ne connoît pas,
Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes,
Qui sous vos coups sont à cheoir toutes prêtes.
Voilà, Seigneur, ce qui nous en paroît.
Car d'aller voir sur les lieux ce que c'est,
Permettez-moi de laisser cette envie
A nos Guerriers, qui n'estiment leur vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laissant pas de le vendre bien cher.
Toute l'Europe admire leur vaillance,
Toute l'Europe en craint l'expérience.
Bon fait de loin regarder tels Acteurs.
Ceux de Strasbourg, devenus spectateurs
Un peu voisins, comme tout se dispose,
Pourroient bientôt devenir autre chose.
Je ne suis pas un Oracle, & ceci
Vient de plus haut; Apollon, Dieu merci,
Me l'a dicté; souvent il ne dédaigne
De m'inspirer. Maint Auteur nous enseigne,
Qu'Apollon sait un peu de l'avenir.
L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand concours des Germains tous en armes.
L'Hélicon même avoit quelques allarmes.
Le Dieu soûrit, & nous tint ce propos:
Je vous enjoins de dormir en repos,
Poëtes Picards, & Poëtes de Champagne.

Ni les Germains, ni les Troupes d'Eſpagne,
Ni le Batave, enfant de l'Océan,
Ne vous viendront éveiller de cet an;
Tout auſſi peu la campagne prochaine.
Je vois LOUIS, qui des bords de la Seine,
La foudre en main, au Printemps partira.
Malheur alors à qui ne ſe rendra.
Je vois CONDE', Prince à haute avanture,
Pluſtôt démon qu'humaine créature.
Il me fait peur de le voir plein de ſang,
Soüillé, poudreux, qui court de rang en rang.
Le plomb volant ſiffle autour ſans l'atteindre:
Le fer, le plomb, rien ne l'oblige à craindre.
Quand de tels gens couvriront vos remparts,
Je vous dirai: Dormez, Poëtes Picards.
Devers la Somme on eſt en aſſûrance,
Devers le Rhin tout va bien pour la France;
Turenne eſt là, l'on n'y doit craindre rien.
Vous dormirez, ſes ſoldats dorment bien;
Non pas toûjours: tel a mis mainte lieuë
Entre eux & lui, qui les voit à ſa queuë.



XLII.

Autre Epître à M. de Turenne. 1674.

VOus avez fait, Seigneur, un Opéra.
Quoi, le vieux [a] Duc suivi de Caprara? [b]
Quoi, la bravoure & la matoiserie?
Grande est la gloire, ainsi que la tuërie.
Vous savez coudre avec encor plus d'art
Peau de lion avec peau de renard.
La joie en est parvenuë à sa cime,
Car on vous aime autant qu'on vous estime.
Qui n'aimeroit un Mars plein de bonté?
Car en tels gens ce n'est pas qualité
Trop ordinaire: ils savent déconfire,
Brûler, raser, exterminer, détruire;
Mais qu'on m'en montre un qui sache Marot.
Vous souvient-il, Seigneur, que mot pour mot,
Mes créanciers, qui de dixains n'ont cure;
Frere Lubin, & mainte autre écriture,
Me fut par vous récitée en chemin?
Vous alliez lors rembarrer le Lorrain.
Reviens au fait, Muse, va plus grande erre.
Laisse Marot, & reparle de guerre.
En surmontant Charles & Caprara,
Vous avez fait, Seigneur, un Opéra.

[a] De Lorraine. [b] Fameux Général de l'Empereur.

Nous en faisons un nouveau ; mais je doute
Qu'il soit si bon, quelqu'effort qu'il m'en coûte.
Le vôtre est plein de grands évenemens.
Gens envoyez peupler les monumens,
Beaucoup d'effets de fureur Martiale,
D'amour trés-peu, trés-peu de Pastorale,
Mars sans armure y fut vû, ce dit-on,
Mêlé trois fois comme un simple piéton.
Bien lui valut la longue expérience,
Et le bon sens, & la rare prudence.
Dans le combat ces trois Divinitez
Alloient toûjours marchant à ses côtez.
Ce Mars, Seigneur, n'est le Mars de la Thrace,
Mais pour cet an, c'est le Mars de l'Alsace ;
Ainsi qu'il fut & sera d'autres fois
Trés-bien nommé le Mars d'autres endroits.
Enfin c'est Vous, afin qu'on ne s'y trompe.
Or en sont faits feux de joye en grand' pompe ;
Bien est-il vrai qu'il nous en coûte un peu ;
Mais gagne-t-on sans rien perdre à ce jeu ?
LOUIS lui-même, Effroi de tant de Princes,
Preneur de Murs, Subjugueur de Provinces,
A-t-il conquis ces Etats & ces Murs
Sans quelque sang, non de Guerriers obscurs,
Mais de Héros qui mettoient tout en poudre ?

Les Bourguignons en éprouvant sa foudre
Ont fait pleurer celui qui la lançoit.
Sous les Remparts que son bras renversoit
Sont enterrez, & quelques Chefs fidelles,
Et les Titans à sa valeur rebelles.

XLIII.

Elégie pour M. L. C. D. C.

VOus demandez, Iris, ce que je fais.
Je pense à vous, je m'épuise en souhaits.
Etre privé de les dire moi-même,
Aimer beaucoup, ne point voir ce que j'aime;
Craindre toûjours quelque nouveau Rival,
Voilà mon sort. Est-il tourment égal?
Un amant libre a le Ciel moins contraire,
Il peut vous rendre un soin qui vous peut plaire;
Ou s'il ne peut vous plaire par des soins,
Il peut mourir à vos pieds tout au moins:
Car je crains tout, un absent doit tout craindre.
Je prens l'alarme aux bruits que j'entens feindre.
On dit tantôt que votre amour languit,
Tantôt qu'un autre a gagné votre esprit;
Tout m'est suspect, & cependant votre ame
Ne peut sitôt brûler d'une autre flâme,

Je la connois, une nouvelle amour
Est chez Iris l'œuvre de plus d'un jour.
Si l'on m'aimoit, je suis sûr que l'on m'aime:
Mais m'aimoit-on? Voilà ma peine extrême,
Dites-le-moi, puis le recommencez;
Combien? cent fois? Non, ce n'est pas assez.
Cent mille fois? hélas! c'est peu de chose.
Je vous dirai chere Iris, si je l'ose,
Qu'on ne le croit qu'au milieu des plaisirs
Que l'Himenée accorde à nos desirs.
Même un tel soin là-dessus nous dévore,
Qu'en le croyant on le demande encore:
Mais c'est assez douter de votre amour.
Doutez-vous point du mien à votre tour?
Je vous dirai que toûjours même zele,
Toûjours ardent, toûjours pur & fidelle
Regne pour vous dans le fond de mon cœur.
Je ne crains point la cruelle longueur
D'une prison où le sort vous oublie,
Ni les vautours de la mélancolie.
Je ne crains point les languissans ennuis,
Les sombres jours, les inquietes nuits,
Les noirs momens, l'oisiveté forcée,
Ni tout le mal qui s'offre à la pensée
Quand on est seul, & qu'on ferme sur vous

Porte sur porte, & verroux sur verroux.
Tout est léger : mais je crains que votre ame
Ne s'atiedisse & s'endorme en sa flâme,
Ou ne préfere après m'avoir aimé,
Quelque Amant libre à l'Amant enfermé.

XLIV.

ECLOGUE.

CLIMENE, ANNETTE.

CLIMENE.

Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment:
Lisis vient de loüer en ma présence Aminte.
J'ai vû triompher mon amant
Du dépit dont j'étois atteinte.
Je ne veux plus aimer, j'en ai fait un serment.
Tu ris....

ANNETTE.

Qui ne riroit de ce sujet de plainte ?
Mais que dis-tu d'Atis, qui seul & sans témoins,
Rêve toûjours sous quelque ombrage ?
Son troupeau ne fait plus le sujet de ses soins,
Les loups ont l'humeur moins sauvage.
Dieux! que son chant me plaît!

CLIMENE.

Dis plustôt son amour,

Il entretient nuit & jour
Les échos de notre bocage.

ANNETTE.

Oserois-je l'aimer? seroit-ce pas un mal?
Hélas! j'entens dire à nos meres
Qu'aucun poison n'est plus fatal.

CLIMENE.

Elles n'ont pas été toûjours aussi sévéres;
Rends-leur ces agrémens qu'ont les jeunes bergeres,
Tu leur entendras dire aussi souvent qu'à moi:
Le doux poison qu'amour! Amour, il n'est que toi
De plaisir sensible en la vie:
On ne blâme que par envie
Les cœurs qui vivent sous ta loi.

ANNETTE.

Mais, Climene, que veux-tu dire?
Toi-même tu voulois tout à l'heure bannir
Les doux transports de ce martire.

CLIMENE.

Ah, je n'y pensois plus, tu m'en fais souvenir.
J'entens le son d'une musette,

Atis & Lisis paroissent.

LISIS *à Climene.*

Je confesse mon crime, & viens plein de regret....

CLIMENE.

Je vous veux apprendre un ſecret.
Ne vantez que l'objet qui fait votre tendreſſe.
Forcez vos amours d'avoüer
Qu'un Amant n'a des yeux que pour voir ſa Maîtreſſe,
De l'eſprit que pour la loüer.

ANNETTE.

Il ſuivra tes conſeils, pardonne-lui, Climene.
Si l'Ami s'excuſe aiſément,
Il me ſemble qu'on doit avec bien moins de peine
Pardonner à l'Amant.

CLIMENE.

Ton ignorance me fait rire.
Pardonner à l'Amant! Annette, y penſes-tu!
Je vois bien qu'en effet l'amour t'eſt inconnu.
Atis, prens ſoin de l'en inſtruire.
Nous nous fâchons du mot d'Amour.
Ce ſont façons qu'il nous faut faire;
Et cependant tout ce miſtere
Dure au plus l'eſpace d'un jour.
Nous ſoûpirons à notre tour,
Un doux inſtinct nous le commande:
L'Amant honteux fait mal ſa cour,
Nous ne donnons qu'à qui demande.

ATIS.

Puis qu'on me le permet, je jure par les yeux
De la Bergere que j'adore,
Qu'il n'est rien si beau sous les Cieux,
Ni la fraîche & riante Aurore,
Ni la jeune & charmante Flore.
Elle n'a qu'un défaut, c'est d'être sans amour.
Ah, si je lui pouvois montrer ce qu'elle ignore,
Nul Berger plus heureux n'auroit pû voir le jour.

LISIS.

Annette est belle, qui le nie?
Mais Climene emporte le prix,
Et moi j'emporte sur Atis
Celui d'une ardeur infinie.
Je sais languir, je sais brûler.

CLIMENE.

Savez-vous le dissimuler?

LISIS.

Si je le sais, cruelle?

CLIMENE.

Il est vrai, votre peine
Dura deux jours sans éclater:
Je n'osai d'abord m'en flater,
N'étois-je pas bien inhumaine?

LISIS.

Deux jours? vous comptez mal, tout est siécle aux Amans.
Récompense, ces longs tourmens.

ATIS *à Annette.*

Payez les transports de mon zele.

CLIMENE.

Annette, qu'en dis-tu?

ANNETTE.

Mais toi? je suis nouvelle
En tout ce qui regarde un commerce si doux.
Sachons auparavant ce qu'ils veulent de nous.

LISIS & ATIS.

L'aveu d'une ardeur mutuelle,
Tout le reste dépend de vous.

CLIMENE & ANNETTE.

Et bien on vous l'accorde.

LISIS & ATIS.

O charmantes Bergeres,
Allons sur les vertes Fougeres,
Au plus creux des Forests, au fond des Antres sourds
Célébrer nos tendres amours.

TOUS ENSEMBLE.

Allons sur les bords des Fontaines,
Le long des Prez, parmi les Plaines,

Mêler aux aimables Zéphirs

Nos malheureux soûpirs.

XLV.

MADRIGAL.

SOulagez mon tourment, disois-je à ma cruelle,

Ma mort vous feroit perdre un amant si fidelle,

Qu'il n'en est point de tel dans l'Empire amoureux.

Il le faut donc garder, me répondit la belle,

Je vous perdois plustôt en vous rendant heureux.

XLVI.

LE FLORENTIN.

LE Florentin

Montre à la fin

Ce qu'il sait faire,

Il ressemble à ces loups qu'on nourrit, & fait bien:

Car un loup doit toûjours garder son caractere

Comme un mouton garde le sien.

J'en étois averti, l'on me dit prenez garde,

Quiconque s'associe avec lui, se hazarde;

Vous ne connoissez pas encor le Florentin,

C'est un paillard, c'est un mâtin

Qui tout dévore,

Happe tout, ſerre tout, il a triple goſier,
Donnez-lui, fourrez-lui, le Glou demande encore,
Le Roi même auroit peine à le raſſaſier.
Malgré tous ces avis, il me fit travailler.
Le paillard s'en vint réveiller
Un enfant des neuf Sœurs, enfant à barbe griſe,
Qui ne devoit en nulle guiſe
Etre duppe; il le fut, & le ſera toûjours,
Je me ſens né pour être en butte aux méchans tours,
Vienne encor un trompeur, je ne tarderai guere;
Celui-ci me dit, veux-tu faire
Preſtò, preſtò, quelque Opéra,
Mais bon? ta Muſe répondra
Du ſuccès pardevant Notaire;
Voici comment il nous faudra
Partager le gain de l'affaire.
Nous en ferons deux lots, l'argent & les chanſons:
L'argent pour moi, pour toi les ſons:
Tu t'entendras chanter, je prendrai les teſtons,
Volontiers je paye en gambades,
J'ai huit ou dix Trivelinades
Que je ſai ſur mon doigt; cela joint à l'honneur
De travailler pour moi, te voilà grand Seigneur:
Peut-être n'eſt-ce pas tout-à-fait ſa harangue;

Mais s'il n'eut ces mots sur sa langue;
Il les eut dans le cœur ; il me persuada
A tort, à droit me demanda
Du doux, du tendre, & semblables sornettes,
Petits mots, jargons d'amourettes
Confits au miel ; bref il m'enquinauda.
Je n'épargnai ni soins, ni peines
Pour venir à son but & pour le contenter,
Mes amis devoient m'assister:
J'eusse en cas de besoin disposé de leurs veines.
Des amis, disoit le Glouton,
En a-t-on ?
Ces gens te tromperont, ôteront tout le bon,
Mettront du mauvais en la place.
Tel est l'esprit du Florentin,
Soupçonneux, tremblant, incertain,
Jamais assez sûr de son gain,
Quoi que l'on dise ou que l'on fasse.
Je lui rendis en vain sa parole cent fois,
Le B... avoit juré de m'amuser six mois,
Il s'est trompé de deux, mes amis de leur grace
Me les ont épargnez, l'envoyant où je croi
Qu'il va bien sans eux & sans moi.
Voilà l'histoire en gros, le détail a des suites

Qui

Qui valent bien d'être déduites :

Mais j'en aurois pour tout un an,

Et je ressemblerois à l'homme de Florence,

Homme long à conter, s'il en est un en France.

Chacun voudroit qu'il fût dans le sein d'Abraham.

Son Architecte & son Libraire,

Et son Voisin & son Compere,

Et son Beau-pere,

Sa femme, & ses enfans, & tout le genre humain,

Petits & grands daus leurs priéres

Disent le soir & le matin,

Seigneur, par vos bontez pour nous si singulieres,

Délivrez-nous du Florentin.



XLVII.

A MADAME DE THIANGE.

Epître au sujet de la Piece précédente.

VOUS trouvez que ma Satyre
Eût pû ne se point écrire,
Et que tout ressentiment,
Quel que soit son fondement,
La pluspart du temps peut nuire,
Et ne sert que rarement.
J'eusse ainsi raisonné, si le Ciel m'eût fait Ange,
Ou Thiange:
Mais il m'a fait Auteur, je m'excuse par là:
Auteur, qui pour tout fruit moissonne,
Un peu de gloire. On le lui ravira,
Et vous croyez, qu'il s'en taira?
Il n'est donc plus Auteur: la conséquence est bonne.
S'il s'en rencontre un qui pardonne,
Je suis cet indulgent. S'il ne s'en trouve point,
Blâmez la qualité, mais non pas la personne.
Je pourrois alléguer encore un autre point:
Les conseils. Et de qui? Du Public; c'est la Ville,
C'est la Cour, & ce sont toute sorte de gens,
Les Amis, les indifférens,
Qui m'ont fait employer le peu que j'ai de bile.

Ils ne pouvoient souffrir cette atteinte à mon nom.
La méritois-je? On dit, que non.
Mon Opéra, tout simple, & n'étant, sans Spectacle,
Qu'un Ours qui vient de naître, & non encor lêché,
Plaît déja. Que m'a donc S. Germain reproché?
Un peu de Pastorale? enfin ce fut l'obstacle.
J'introduisois d'abord des Bergers; & le Roi
Ne se plaît à donner qu'aux Héros de l'emploi.
Je l'en louë. Il faloit qu'on lui vantât la suite:
Faute de quoi, ma Muse aux plaintes est réduite.
Que si le Nourisson de Florence [a] eût voulu,
Chacun eût fait ce qu'il eût pû.
Celui qui nous a peint un des travaux d'Alcide,
(Je ne veux dire Euripide,)
Mais [b] Quinault; Quinault donc pour sa part auroit eû
Saint Germain, où sa Muse au grand jour eût parû;
Et la mienne moins parfaite
Eût eû du moins Paris, partage de Cadette:
Cadette, que peut-être on eût cru quelque jour
Digne de partager en Aînée à son tour.
Quelque jour j'eusse pû divertir le Monarque.
Heureux sont les Auteurs connus à cette marque!
Les neuf Sœurs proprement n'ont qu'eux pour favoris.
Qu'est-ce qu'un Auteur de Paris?
Paris a bien des voix; mais souvent faute d'une,

[a] Jean-Baptiste Lully. [b] Dans son Opéra d'Alceste.

Tout le bruit qu'il fait, est fort vain.
Chacun attend sa gloire, ainsi que sa fortune,
Du suffrage de Saint Germain.
Le Maître y peut beaucoup, il sert de regle aux autres;
Comme Maître premiérement,
Puis comme ayant un sens meilleur que tous les nôtres.
Qui voudra l'éprouver, obtienne seulement
Que le Roi lui parle un moment.
Ah! si c'étoit ici le lieu de ses loüanges!
Que ne puis-je en ces vers avec grace parler
Des qualitez qui font voler
Son nom jusqu'aux Peuples étranges!
On verroit qu'entre tous les Rois
Le nôtre est digne qu'on l'estime;
Mais il faut pour une autre fois
Réserver le feu qui m'anime.
Je ne puis seulement qu'étaler aujourd'hui
Son esprit, & son goût à juger d'un Ouvrage;
L'honneur & le plaisir de travailler pour lui.
Ceux dont je me suis plaint, m'ôtent cet avantage
Puis-je jamais vouloir du bien
A leur caballe trop heureuse?
D'en dire aussi du mal, la chose est dangereuse.
Je crois que je n'en dirai rien.
Si pourtant notre homme se pique

D'un ſentiment d'honneur, & me fait à ſon tour
Pour le Roi travailler un jour,
Je lui garde un Panégyrique.
Il eſt homme de Cour : je ſuis homme de vers :
Joüons-nous tous deux des paroles ;
Ayons deux langages divers,
Et laiſſons les hontes frivoles.
Retourner à Daphné, vaut mieux que ſe vanger.
Je vous laiſſe d'ailleurs ma gloire à ménager.
Deux mots de votre bouche & belle & bien-diſante,
Feront des merveilles pour moi.
Vous êtes bonne & bien-faiſante,
Servez ma Muſe auprès du Roi.

XLVIII.

A Monſieur Galien en lui rendant ſes Poëſies enveloppées d'une Armoirie d'enterrement.

J'Ay lû tes vers, dont je n'eûs cure
Dès que j'en vis la couverture :
C'étoit un drap de ſépulture
Qui me ſembloit de triſte augure.
Auſſitôt je fis conjecture
Que ces vers ſeroient la pâture
De ceux qui ſous la tombe dure
N'épargnent nulle créature,

Mais quand j'en eûs fait la lecture,
Il me fut force d'en conclure,
Que cette plaisante écriture
Fait rire les gens sans mesure.
Que si ta belle humeur te dure,
Tu feras descendre Voiture
Du Pégase à la corne dure,
Et ne saurois à la Cousture *
Trouver de plus fine monture.
Mais prend garde, je te conjure,
Qu'il ne t'affole la fressure,
Ou fasse au chef une blessure
Qui soit de difficile cure :
Car il est gay de sa nature,
Fringant, délicat d'embouchûre;
Et ce n'est pas chose trop sûre,
Que d'y monter à l'avanture,
Si tu le domptes, je t'assûre
Qu'un jour chez la race future
Tu seras en bonne posture;
Mais diable, c'est là l'encloüeûre

* Célébre Foire de Rheims.

XLIX.

Sur un portrait du Roi.

A L'air de ce Héros, Vainqueur de tant d'Etats,
On croit du monde entier considérer le Maître;
Mais s'il fut assez grand pour mériter de l'être,
Il le fut encor plus de ne le vouloir pas.

L.

*POUR MADAME *****
Sur l'air des Folies d'Espagne.

ON languit, on meurt prés de Sylvie:
C'est un sort dont les Rois sont jaloux,
Si les Dieux pouvoient perdre la vie,
Dans vos fers ils mourroient comme nous.

Soûpirant pour un si doux martyre,
A Vénus ils ne font plus la cour:
Et Sylvie accroîtra son Empire
Des Autels de la Mere d'Amour.

Le Printemps paroît moins jeune qu'elle:
D'un beau jour sa naissance rit moins;
Tous les yeux disent qu'elle est plus belle,
Tous les cœurs en servent de témoins.

Ses refus sont si remplis de charmes,
Que l'on croit recevoir des faveurs :
La douceur est celle de ses armes,
Qui se rend la plus fatale aux cœurs.

Tous les jours entrent à son service
Mille Amours suivis d'autant d'Amans.
Chacun d'eux content de son supplice,
Avec soin lui cache ses tourmens.

Sa présence embellit nos boçages;
Leurs ruisseaux sont enflez par mes pleurs,
Trop heureux d'arroser des ombrages
Où ses pas ont fait naître des fleurs.

L'autre jour assis sur l'herbe tendre,
Je chantois son beau nom dans ces lieux,
Les Zéphirs accourant pour l'entendre,
Le portoient aux oreilles des Dieux.

Je l'écris sur l'écorce des arbres :
Je voudrois en remplir l'Univers,
Nos Bergers l'ont gravé sur des marbres
Dans un Temple au-dessus de mes vers.

C'est ainsi qu'en un bois solitaire
Lycidas exprimoit son amour.
Les Echos qui ne sauroient se taire,
L'ont redit aux Bergers d'alentour.

L I.
A MADAME DE FONTANGES.
1680.

CHarmant objet, digne présent des Cieux,
Et ce n'est point langage de Parnasse;
Votre beauté vient de la main des Dieux,
Vous l'allez voir au récit que je trace.
Puissent mes vers mériter tant de grace
Que d'être offerts au Dompteur des humains
Accompagnez d'un mot de votre bouche,
Et présentez par vos divines mains,
De qui l'ivoire embellit ce qu'il touche.

❦

Je me trouvai chez les Dieux l'autre jour.
Par quel moïen, j'en perdis la mémoire;
Il me suffit que de l'humain séjour
Je fus porté dans ce lieu plein de gloire.
Un Dieu s'en vint, & m'ayant abordé:
Mortel, dit-il, Jupin m'a commandé

De te montrer par grace singuliere
L'Olimpe entier, & tout le Firmament.
Ce Dieu, c'étoit Mercure assûrément;
Il en avoit tout l'air & la maniere.

Aprés l'abord il me montra du doigt
Force clartez qui partoient d'un endroit.
Vois-tu, dit-il, cet enclos de lumiere?
C'est le Palais du Monarque des Dieux.
Et moi d'ouvrir incontinent les yeux.

Ce que je vis étoit d'une matiere
Qui ne sauroit dignement s'exprimer.
Figurez-vous tout ce qui peut charmer,
Tout ce qui peut éblouïr tout ensemble,
Astres brillans, & soleils radieux.
N'y comprenez toutefois vos beaux yeux,
Car leur éclat n'a rien qui lui ressemble.

Avec Mercure en ce Palais entré,
Selon leur rang je vis sur maint degré
Les Dieux assis, Jupiter à leur tête;
Tous paroissoient en des atours de fête.
Le Sort ouvrit un livre à cent fermoirs;

Puis fit crier dans les facrez Manoirs
Par trois Hérauts à trois fois différentes
Le contenu des paroles fuivantes.

De par Jupin foient les Dieux avertis,
Conformément à nos divins ufages,
Que l'on va faire au Ciel deux mariages
Avant qu'ils foient fur la terre accomplis.

Au mot d'Hymen je vis chacun fe taire,
Et les oüis par trois fois publier :
L'un pour CONTI, l'autre pour l'héritier
Du Jupiter de ce bas hémifphére.
On applaudit : puis filence étant fait,
Le Dieu des vers lût deux Epithalames.
En voici l'un. Couple heureux & parfait,
Couple charmant, faites durer vos flâmes
Affez long-temps pour nous rendre jaloux.
Soïez amans auffi long-temps qu'époux.
Douce journée, & nuit plus douce encore !
Heures, tardez, laiffez au lit l'Aurore.
Le temps s'envole ; il eft cher aux amans.
Profitez donc de fes moindres momens,
Jeune Princeffe, aimable autant que belle,

Jeune Héros, non moins aimable qu'elle,
Le temps s'envole, il faut le ménager;
Plus il est doux, & plus il est léger.
Phœbus se tût: & bien que dans leur ame
Les Immortels enviassent CONTI,
Du couple heureux & si bien assorti,
L'on dit au Sort qu'il prolongeât la trame,
S'il se pouvoit. Puis le Pere des vers
Changeant de ton pour l'autre Epithalame,
Lût ce qui suit. Chantez, Peuples divers,
Que tout fleurisse aux Terrestres demeures.
Ne tardez plus, avancez, lentes heures,
Allez porter aux humains un Printemps,
Tel que celui qui commença les temps.
Heures, volez, hâtez l'heur & la joie
Du Fils des Dieux, à qui l'Olimpe envoie
Une Princesse au regard enchanteur:
Mille beaux dons éclattent dans son cœur.
En son esprit, en son corps mille charmes;
Amour la suit, Amour a pris des armes
Qui soûtiendront l'honneur de son carquois.
Prince, il faudra se rendre cette fois:
Ces chants finis, je ne saurois vous dire
Comment enfin chacun se sépara.
Mercure seul avec moi demeura;

J'obtins de lui que de ce vaste Empire
L'on m'ouvriroit les Temples, & je vis
Deux noms fameux, deux noms rivaux prétendre
Le premier rang aux célestes lambris.
L'un c'est LOUIS, l'autre c'est ALEXANDRE.
De ces deux Rois je comparai les faits;
Non la personne, elle est trop différente:
Et Statira, qui se méprit aux traits
Du Conquérant dont la Gréce se vante,
Au Roi des Francs n'auroit jamais erré.
Toûjours ce Prince aux regards se présente,
Mieux fait qu'aucun dont il soit entourré.
Je vis encore une jeune merveille;
Si ce n'est vous, c'en est une pareille:
Mais c'est vous-même, & Mercure me dit
Comment le Ciel un tel œuvre entreprit.
Mortel, dit-il, il est bon de t'apprendre
Par quel motif ce chef-d'œuvre fut fait.
Un jour Jupin se trouvant satisfait
Des vœux qu'en terre on venoit de lui rendre,
Nous dit à tous: Je veux récompenser
De quelque don la terrestre demeure.
Le don fut beau, comme tu peux penser:
Minerve en fit un patron tout-à-l'heure.
L'éclat fut pris des feux du firmament;
Chaque Déesse & chaque objet charmant,

Qui brille au Ciel avec plus d'avantage ;
Contribua du sien à cet ouvrage ;
Pallas y mit son esprit si vanté,
Junon son port, & Vénus sa beauté,
Flore son teint, & les Graces leurs graces.
Heureux mortel, en un point tu surpasses
Tous tes pareils : car lequel d'entre vous,
Favorisé jusqu'à ce point par nous,
A jamais vû l'Olimpe & sa structure ?
Retourne-t-en, conte ton avanture,
Chante aux humains ces miracles divers.
Il n'eut pas dit, que sans autre machine
Je me revis dans le bas Univers.
Divin objet, voilà votre origine,
Agréez-en le récit dans ces Vers.



LII.

AU ROY.

Pour Lully, qui dédie à Sa Majesté l'Opéra d'Amadis.

Du premier Amadis, je vous offre l'image.
Il fut doux, gracieux, vaillant, de haut corsage.
J'y trouverois votre air à tout considérer,
Si quelque chose à vous se pouvoit comparer.

La Victoire pour lui sçût étendre ses aîles.
Mars le fit triompher de tous ses concurrens.
Passa-t'il à l'Amour? il eut le cœur des Belles;
Vous vous reconnoissez à ces traits différens.

Nul n'a porté si haut cette double conquête.
Les deux moitiez du monde ont sçû vous couronner.
Et les Myrtes qu'Amour vous a fait moissonner
Sont tels que Jupiter en auroit ceint sa tête.

En vous tout est enchantement.
Plus d'un illustre évenement
Rendra chez nos Neveux votre Histoire incroyable,
Vos beaux faits ont par tout tellement éclaté,
Que vous nous réduisez à chercher dans la Fable
L'exemple de la vérité.

Voilà, SIRE, sur vous quelles sont mes pensées.

Pour vous plaire Uranie en vers les a tracées.
Quant à moi dont les Chants vous attiroient jadis,
Je dois à votre choix ce sujet d'Amadis,
Je vous dois son succès, car j'aurois peine à dire
Entre vous & Phœbus lequel des deux m'inspire.
Je ne puis pour m'en ressentir
Qu'employer à vous divertir
Mes soins, mon art, & mon Génie,
Et tous les momens de ma vie.
Veüillent dans ce projet m'assister les neuf Sœurs !
Je le trouve assez beau pour donner de l'envie
Aux Chantres dont l'Olimpe admire les douceurs.

LIII.

AU ROY.

Pour Lully, qui dédie à Sa Majesté l'Opéra de Rolland.

AGréez de mon Art les présens ordinaires;
Ne les recevez point en hommages vulgaires;
Dans la foule de ceux qu'attire ce séjour;
Votre mérite est tel que tout lui fait la cour.
La Déesse aux aîles légeres
Lui fait par tout des tributaires,
Il en vient des portes du jour.

C'est

C'est de là que partit la Belle
Qui préféra Médor au Héros de ces vers.
Son Hymen attira cent Monarques divers :
L'Amante de Pâris avoit jadis comme elle
Intéressé dans sa querelle
Tous les Maîtres de l'Univers.

Le bruit que ces Beautez au Dieu Mars ont fait faire
N'est rien près des combats qu'il entreprend pour vous:
Vos exploits ont rempli l'un & l'autre Hémisphere
D'admirateurs & de jaloux:
Au milieu des plaisirs d'un triomphe si doux
Plaignez le Paladin que mon Art vous présente;
Son malheur fut d'aimer ; quelle ame en est exempte?
Il suivit à la fin de plus sages conseils;
Au lieu de ses amours il servit sa patrie;
Son Prince disposa du reste de sa vie;
Vous savez mieux qu'aucun employer ses pareils.

Charlemagne vous cede, il vainquit, mais la suite
Détruisit aprés lui ces grands évenemens.
Maintenant notre Empire a par votre conduite
D'inébranlables fondemens.

Ici les Muses sans alarmes
Se promenent parmi les bois,
Leurs Chants en sont plus beaux, aussi bien que leurs voix

Si j'en crois Apollon les miens ont quelques charmes.

Puissent-ils relâcher tous vos soins désormais !

Vous imposez silence à la fureur des armes ;

Goûtez dans nos Chansons les douceurs de la Paix.

LIV.

Le Comte de Fiesque au Roy.

VOus savez conquérir les Etats & les hommes ;

Jupiter prend de vous des leçons de grandeur,

Et nul des Rois passez ni du siecle où nous sommes

N'a sçû si bien gagner l'esprit avec le cœur.

Dans les emplois de Mars vos soins, votre conduite,

Votre exemple & vos yeux animent nos Guerriers ;

Vous étendez par tout l'ombre de vos lauriers ;

La terre enfin se voit réduite

A vous venir offrir cent hommages divers ;

Vous avez enfin sçû contraindre

Tous les cantons de l'univers,

A vous obéïr, ou vous craindre.

J'étois près de céder aux destins ennemis,

Quand j'ai vû les Génois soûmis,

Malgré les faveurs de Neptune,

Malgré des murs où l'Art humain

Croyoit enchaîner la Fortune,

Que vous tenez en votre main.

Cette main me releve ayant abaissé Géne ;
Je ne l'espérois plus, je n'en suis plus en peine ;
Vos moindres volontez sont autant de Decrets ;
Vos regards sont autant d'Oracles ;
Je ne consulte qu'eux ; & malgré les obstacles
Je laisse agir pour moi vos sentimens sécrets.

Vous témoignez en tout une bonté profonde ;
Et joignez aux bienfaits un air si gracieux,
Qu'on ne vit jamais dans le monde
De Roi qui donnât plus, ni qui sçût donner mieux.

L V.

Balade pour Monseigneur le Duc de Bourgogne.

OR est venu dedans notre Univers
Cet Héritier d'un assez bel Empire,
Cet Enfant cher à cent Peuples divers,
Cher au Héros par lequel il respire,
Cher à Loüis, & cela c'est tout dire :
C'en est assez pour obliger les Dieux
A conserver des jours si précieux,
Jours où leur main tous ses Trésors enserre :
Depuis qu'on voit la lumiere des Cieux,
Plus beau présent ne s'est fait à la terre.

Notre Apollon, dans ses divins concerts,
Chante déja cet Enfant sur la lire ;

Je vois pour lui méditer tant de vers,
Qu'impossible est aux neuf Sœurs d'y suffire.
Bien que ma Muse aux grands efforts n'aspire,
Je m'écrîrai d'un ton audacieux :
Par cet Enfant de gloire ambitieux,
Aux bords lointains puisse passer la guerre !
Puisse la paix s'affermir en ces lieux !
Plus riches dons ne se font sur la terre.

Il nous promet des Printemps sans hyvers,
Point d'Aquilons, un éternel zéphire ;
Bien peu de Cœurs éviteront ses fers,
C'est ce qu'un Sage aux Astres m'a fait lire ;
Amour l'appelle avec un doux soûrire.
Bellone aussi le rendra glorieux.
Loüis sera d'un soin laborieux
Son Maître en l'Art de lancer le tonnerre,
Il en tiendra cet air imperieux ;
Plus beau talent ne regne sur la terre.

ENVOY.

A MADAME LA DAUPHINE.

PRincesse aimable, & d'esprit gracieux,
Regardez bien ce qui s'est fait de mieux
Depuis qu'Hymen des nœuds d'amour nous serre :
Sur cet enfant ayez toujours les yeux.
Plus digne soin n'est pour vous sur la terre.

L V I.

VERS MIS AU BAS DE CHAQUE SAISON, *à un Almanach donné pour étrenne par le Roy à Mad^e de* FONTANGE, *en* 1681.

JANVIER, FÉVRIER & MARS.

TOut est fait pour LOUIS, & dans leur Consistoire
Les Dieux ont résolu de suivre ses désirs.
Mars a passé le Rhin jusqu'ici pour sa gloire,
L'Amour * le va bientôt passer pour ses plaisirs.

AVRIL, MAY & JUIN.

Le retour des Zéphirs nous annonçoit la guerre,
Les cœurs sont à présent pleins d'un autre souci;
Et jamais le Printemps n'amena sur la Terre
Tant d'amoureux désirs que fera celui-ci.

JUILLET, AOÛT & SEPTEMBRE.

Flore a fait son devoir; Cérés, Bacchus, Pomone
Feront aussi le leur, si je lis dans les Cieux.
Un Printemps éternel, une éternelle Automne
En faveur de Loüis vont régner dans ces lieux.

* Madame la Dauphine.

OCTOBRE, NOVEMBRE & DÉCEMBRE.

Des fruits d'un doux Hymen je voi l'heureux préſage,
Avant que de cet An l'on ait atteint le bout.
Il doit naître un Enfant, qui ſurmonteroit tout,
Si ſon Ayeul n'avoit achevé cet Ouvrage.

LVII.

Au Roy. Balade 1684.

ROY vraiment Roi (cela dit toutes choſes)
Forcez encore quelques ramparts Flamans,
Et puis la Paix jointe au retour des roſes
Repeuplera l'Univers d'agrémens.
Vous domptez tout; même les élémens;
Tant vous ſavez à propos entreprendre.
Mars chaque hyver s'en revenoit attendre
A ſon foïer les Zéphirs pareſſeux.
D'autres leçons vous lui faites apprendre;
L'évenement n'en peut être qu'heureux.

Entre vos mains tout devient imprenable:
Attaquez vous, tout cede en peu de temps.
Il faut dix ans aux Héros de la Fable,
A vous dix jours, quelquefois des inſtans.
Le bruit que font vos exploits éclatans
Perce les Cieux: l'Olimpe les admire.

Ses habitans protegent votre Empire,
Le Ciel n'y met de bornes que vos vœux.
Qu'y manque-t-il? car vous n'avez qu'à dire;
L'évenement n'en peut être qu'heureux.

Tel que l'on voit Jupiter dans Homere
Emporter seul tout le reste des Dieux;
Tel balançant l'Europe toute entiere
Vous lutez seûl contre cent envieux.
Je les compare à ces ambitieux
Qui monts sur monts déclarerent la guerre
Aux Immortels. Jupin croulant la terre
Les abîma sous des rochers affreux.
Ainsi que lui prenez votre tonnerre,
L'évenement n'en peut être qu'heureux.

Vous n'êtes pas seulement estimable
Par ce grand Art qui fait les Conquérans;
Terrible aux uns, aux autres tout aimable,
Des Scipions vous remplissez les rangs.
Auguste & Jule en vertus différens
Vous feront place entr'eux deux dans l'Histoire.
Vos premiers pas courans à la victoire
Ont tout soûmis; & ce cœur généreux
Dans les derniers affecte une autre gloire;
L'évenement n'en peut être qu'heureux.

ENVOY.

CE doux penser, depuis un mois ou deux,
Console un peu mes Muses inquiétes.
Quelques esprits ont blâmé certains jeux,
Certains récits qui ne sont que sornettes.
Si je défere aux leçons qu'ils m'ont faites,
Que veut-on plus ? Soyez moins rigoureux,
Plus indulgent, plus favorable qu'eux.
Prince en un mot, soyez ce que vous êtes,
L'évenement ne peut m'être qu'heureux.

LVIII.

A Son Altesse Sérénissime Monseigneur le Prince DE CONTI. 1685.

PLeurez-vous aux lieux où vous êtes ?
La douleur vous suit-elle au fond de leurs retraites ?
Ne pouvez-vous lui résister ?
Dois-je enfin, rompant le silence,
Ou la combattre, ou la flatter
Pour adoucir sa violence ?
Le Dieu de l'Oise est sur ces bords,
Qui prend part à votre souffrance.
Il voudroit les orner par de nouveaux trésors,
Pour honorer votre présence.
Si j'avois assez d'éloquence,

Je dirois qu'aujourd'hui tout y doit rire aux yeux.
Je ne le dirois pas ; rien ne rit sous les Cieux
Depuis le moment odieux
Qui vous ravit un frere aimé d'amour extrême :
Ce moment, pour en parler mieux,
Vous ravit dés-lors à vous-même.

❧

CONTI dés l'abord nous fit voir
Une ame aussi grande que belle.
Le Ciel y mit tout son savoir ;
Puis vous forma sur ce modéle.
Digne du même encens que les Dieux ont là-haut,
Vous attiriez des cœurs l'universel hommage.
L'un & l'autre servoit d'exemplaire & d'image :
Vous aviez tous deux ce qu'il faut
Pour être un parfait assemblage.
Je n'y trouvois qu'un seul défaut,
C'étoit d'avoir trop de courage.

❧

Par cet excés on peut pécher :
CONTI méprisa trop la vie.
A travers les périls pourquoi toûjours chercher
Les noms dont aprés lui sa mémoire est suivie ?
Ces noms qu'alors aucun n'envie,

N'ont rien là-bas de consolant:
Achille en est un témoignage:
Il eût un désir violent
De faire honneur à son lignage,
Il souhaita d'avoir un Temple & des Autels
Homere en ses Vers immortels
Le lui bâtit; sa propre gloire
Y dure aussi dans la mémoire
Des habitans de l'Univers.
Cependant Achille aux Enfers
Prise moins l'honneur de ce Temple,
Que la Cabane d'un Berger.
Profitez-en? c'est un exemple
Qui mérite bien d'y songer.

Songez-y donc, Seigneur, examinez la chose,
D'autant plus qu'on ne peut y faillir qu'une fois.
L'Achéron ne rend rien; si nos pleurs étoient cause
Qu'il révoquât ces tristes loix,
Nous reverrions CONTI: mais ni le sang des Rois,
Ni la grandeur, ni la vaillance
Ne font changer du Sort la fatale ordonnance,
Qui rend sourd à nos cris le noir Tiran des Morts.
Ne vous fiez point aux accords
D'un autre Orphée: a-t-il lui-même

Rien gagné sur la Parque blême?
Il obtint en vain ses amours.
Tous deux avoient du Stix repassé les contours.
Il vit redescendre Euridice.
Il protesta de l'injustice.
Il implora l'Olimpe: & neuf jours & neuf nuits
Importuna de ses ennuis
Les Echos des Rivages sombres.
Quand j'irois comme lui redemander aux Ombres
Les CONTIS, Princes belliqueux,
On me diroit que le Cocyte
Ne considere aucun mérite;
Je ne reviendrois non plus qu'eux.
Je ne vous dis ici que ce qu'a dit Voiture.
L'ami de Mécénas; Horace, dans ses sons
L'avoit dit devant lui; devant eux la Nature
L'avoit fait dire en cent façons.
Les neuf Sœurs & leurs Nourissons
Depuis long-temps en leurs Chansons,
Répetent que l'on voit recommencer l'Année,
Et que jamais la Destinée
Ne permit aux humains le retour en ces lieux.
Conservez donc, Seigneur, des jours si précieux;
Que le temps seche au moins vos larmes;
Celui que vous pleurez, loin d'y trouver des charmes,
En goûte un bonheur moins parfait.

Je crains que les raisons ne soient de peu d'effet

Dans la douleur qui vous possede ;

Mais le temps n'aura-t-il pour vous seul nul remede?

LIX.

CHANSON.

TOut se suit ici-bas, le plaisir & la peine ;

Le Printemps, les Hivers, tout garde cette loy.

Amour en exempta Climene,

L'ingrate n'a jamais que des rigueurs pour moi.

LX.

AUTRE.

SI nos langueurs & notre plainte

Faisoient perdre à la jeune Aminte

Ou quelque charme, ou quelque Amant ;

On pourroit fléchir la cruelle ;

Mais lors que je la vois rire de mon tourment,

Je ne l'en trouve que plus belle.



LXI.

Epigramme contre Furetiere, 1686.

TOi qui crois tout ſavoir, merveilleux Furetiere,
Qui décides toûjours & ſur toute matiere,
Quand de tes chicanes outré,
Guilleragues t'eût rencontré,
Et frappant ſur ton dos comme ſur une enclume
Eût à coups de bâton ſecoüé ton manteau,
Le bâton, dis-le nous, étoit-ce bois de grume
Ou bien du bois de Marmanteau?

LXII.

A Leurs Alteſſes Séréniſſimes Mademoiſelle de BOURBON, *& Monſeigneur le Prince de* CONTI. 1688.

HYmenée & l'Amour vont conclure un Traité,
Qui les doit rendre amis pendant longues années.
BOURBON, jeune Divinité,
CONTI, jeune Héros, joignent leurs deſtinées.
CONDE' l'avoit, dit-on, en mourant ſouhaité;
Ce Guerrier qui tranſmet à ſon Fils en partage
Son eſprit, ſon grand cœur, avec un héritage
Dont la grandeur non plus n'eſt pas à mépriſer,
Contemple avec plaiſir de la Voute Ethérée,
Que ce nœud s'accomplit, que le Prince l'agrée,

Que LOUIS aux CONDE' ne peut rien refuser.
Hymenée est vêtu de ses plus beaux atours.
Tout rit autour de lui, tout éclate de joïe.
Il descend de l'Olimpe environné d'Amours,
Dont CONTI doit être la proïe.
Vénus à BOURBON les envoïe.
Ils avoient l'air moins attraïant
Le jour qu'elle sortit de l'onde,
Et rendit surpris notre monde,
De voir un peuple si brillant.

Le Chœur des Muses se prépare,
On attend de leurs Nourrissons
Ce qu'un talent exquis & rare
Fait estimer dans nos chansons.
Apollon y joindra ses sons,
Lui-même il apporte sa Lyre.
Déja l'Amante de Zéphire,
Et la Déesse du Matin,
Des dons que le Printemps étale
Commencent à parer la sale
Où se doit faire le festin.

O vous! pour qui les Dieux ont des soins si pressans,
BOURBON aux charmes tout-puissans,
Ainsi qu'à l'ame toute belle,
CONTI, par qui sont effacez

Les Héros des siécles passez,
Conservez l'un pour l'autre une ardeur mutuelle.
Vous possédez tous deux ce qui plaît plus d'un jour,
Les graces & l'esprit, seuls soûtiens de l'Amour,
Dans la carriere aux époux assignée,
Prince & Princesse, on trouve deux chemins;
L'un de tiédeur, commun chez les humains,
La passion à l'autre fut donnée.

N'en sortez point, c'est un état bien doux,
Mais peu durable en notre ame inquiéte.
L'amour s'éteint par le bien qu'il souhaite,
L'amant alors se comporte en époux.
Ne sauroit-on établir le contraire,
Et renverser cette maudite loi?
Prince & Princesse, entreprenez l'affaire,
Nul n'osera prendre exemple sur moi.
De ce conseil faites expérience,
Soyez amans fideles & constans.
S'il faut changer, donnez-vous patience,
Et ne soyez époux qu'à soixante ans.
Vous ne changerez point, écoutez Calliope;
Elle a pour votre hymen dressé cet horoscope.

Pratiquer tous les agrémens
Qui des époux font des amans,
Employer sa grace ordinaire,

C'est ce que CONTI saura faire.

Rendre CONTI le plus heureux
Qui soit dans l'Empire Amoureux,
Trouver cent moïens de lui plaire,
C'est ce que BOURBON saura faire.

Apollon m'apprit l'autre jour,
Qu'il naîtroit d'eux un jeune Amour.
Plus beau que l'Enfant de Cythére,
En un mot semblable à son Pere.
Former cet Enfant sur les traits
Des modéles les plus parfaits,
C'est ce que BOURBON saura faire;
Mais de nous priver d'un tel bien,
C'est à quoi BOURBON n'entend rien.



LXIII.

LXIII.

Vers à la maniére de Neuf Germain, sur la prise de Philisbourg. 1688

VA chez le Turc & le Sophi,
Muse, & dis de Tyr à Cadis,
Que malgré la Ligue d'Ausbourg,
MONSEIGNEUR a pris Philisbourg.

Tu pourras jurer par ma fy,
C'est le digne héritier des Lis.
Comment diable, il prend comme un Bourg
L'inexpugnable Philisbourg!

Seize jours au siege ont suffi,
D'autres Guerriers y sont vieillis.
Ce premier labeur ou labour,
Donne à la France Philisbourg.

Le Dieu du Rhin en a dit, Fy,
Je sens les corps ensévelis,
Et non le bois de Calambourg,
Le long des murs de Philisbourg.

Staremberg d'orgueil tout bouffi,
Nous donnoit trois mois accomplis,
Avant qu'oüir ſur le tambour
La chamade dans Philisbourg.

Il s'eſt trompé dans ſon défi,
Nos quartiers vont être établis
Sur mainte ville & maint fauxbourg,
Par la priſe de Philisbourg.

Ma foi, l'Empire eſt déconfi,
Si bientôt ne ſont démolis
Par la paix les murs de Fribourg,
Et l'imprenable Philisbourg.



LXIV.

BALADE,

Sur le nom de LOUIS LE HARDI, que les Soldats ont donné à MONSEIGNEUR pendant le siége de Philisbourg.

UN de nos Fantassins, trés-bon Nomenclateur,
Du titre de HARDI baptisant MONSEIGNEUR,
Le fera sous ce nom distinguer dans l'Histoire.
Ce soldat par chacun fut d'abord applaudi,
Le Prince & son Parrain feront dire à leur gloire:
LOUIS le bien nommé, c'est LOUIS LE HARDI.

❧

D'un pareil nom de guerre on traitoit les neuf Preux.
Notre jeune Héros le mérite mieux qu'eux.
J'aime les sobriquets qu'un corps-de-garde impose;
Ils conviennent toûjours : & quant à moi je di,
Pour ajoûter encor quelque lustre à la chose,
LOUIS le bien nommé, c'est LOUIS LE HARDI.

❧

Adam qui sur les Fonts tint les êtres divers
Dont il plut au Seigneur de peupler l'Univers,
Adam, Parrain bannal de toutes les familles,
Adam, dis-je, par qui chaque nom fut ourdi,

N'y rencontroit pas mieux que nos braves soudrilles.

LOUIS le bien nommé, c'est LOUIS LE HARDI.

ENVOY.

L'Homme n'engendre guere à soixante & dix ans.

Si le cas m'arrivoit, comme à certaines gens;

J'irois à ce soldat, & sans tant de mystere,

Tout autre choix à part, je dirois, Kadedi,

Viens tenir mon enfant, tu seras mon compere,

LOUIS le bien nommé, c'est LOUIS LE HARDI.

LXV.

LE SONGE,

Pour Madame la Princesse de CONTI.

LA Déesse CONTI m'est en songe apparuë:

Je la crus de l'Olimpe ici-bas descenduë;

Elle étaloit aux yeux tout un monde d'attraits,

Et menaçoit les cœurs du moindre de ses traits.

Fille de Jupiter, m'écriai-je à sa vûë,

On reconnoît bientôt de quel sang vous sortez:

L'air, la taille, le port, un amas de beautez,

Tout excelle en CONTI, chacun lui rend les armes.

Sa présence en tous lieux fera dire toûjours:

Voilà la fille des Amours,

Elle en a la grace & les charmes.

On ne dira pas moins, en admirant son air,
C'est la fille de Jupiter.

Quand Morphée à mes sens présenta son image,
Elle alloit en un Bal s'attirer maint hommage.
Je la suivis des yeux ; ses regards & son port
Remplissoient en chemin les cœurs d'un doux transport.
Le Songe me l'offrit par les Graces parée.
Telle aux nôces des Dieux ne va point Cithérée.
Telle même on ne vit cette fille des Flots,
Du prix de la beauté triompher dans Paphos.
CONTI me parut lors mille fois plus légére,
Que ne dansent au bois la Nimphe & la Bergére.
L'herbe l'auroit portée ; une fleur n'auroit pas
Reçû l'empreinte de ses pas.
Elle sembloit raser les airs à la maniére
Que les Dieux marchent dans Homére.
Ceci n'est-il point trop savant?
Des éruditions la Cour est ennemie,
Même on les voit assez souvent
Rebuter par l'Académie.
Helas ! en cet endroit mon songe fut trop court,
Je sentis effacer de si douces images,
Et la nuit ramenant les entretiens du jour,
Je me représentai des perfides courages.

Je ramassai les bruits que de divers endroits,
Vient répandre chez nous la Déesse aux cent voix,
Qui du Songe inventeur imite les ouvrages.
Morphée accompagné de ses plus noirs Démons,
Me peignit cent Etats broüillez en cent façons.
A CONTI succéda ce que fait l'Angleterre.
Je ne vis qu'un cahos plein d'appareils de guerre.
Que les enfans de Mars ont un différent air
De la Fille de Jupiter!
Songe, par qui me fut son image tracée?
Ne reviendrez-vous plus l'offrir à ma pensée?
En finissant trop tôt vous causez trop d'ennuis,
Faites de vos faveurs un plus juste partage,
Et revenez toutes les nuits,
Ou durez un peu davantage.



LXVI.

Pour le Portrait de M. Bertin.

CEs Desseins à BERTIN, des beaux arts Protecteur,
Sont dédiez avec justice :
Le portrait & le nom de leur adorateur,
Conviennent à leur frontispice

LXVII.

Pour M. Vandebruge.

CE juste admirateur des desseins de la Fage,
D'un Auteur si parfait multipliant l'ouvrage,
En va rendre le fruit désormais plus commun.
Il veut que son Héros devienne aussi le nôtre,
Et que le monde entier puisse apprendre de l'un,
Par les soins que s'est donnez l'autre.





LXVIII.

A Madame de la Fayette, en lui envoyant un petit Billard.

CE Billard est petit, ne l'en prisez pas moins
Je prouverai par bons témoins,
Qu'autrefois Vénus en fit faire
Un tout semblable pour son Fils.
Ce plaisir occupoit les Amours & les Ris,
Tout le peuple enfin de Cithere.
Au joli jeu d'aimer je pourrois aisément
Comparer aprés tout ce divertissement,
Et donner au Billard un sens allégorique,
Le But est un cœur fier; la Bille un pauvre Amant.
La Passe & les Billards, c'est ce que l'on pratique
Pour toucher au plutôt l'objet de son amour.
Les Belouses, ce sont maint périlleux détour,
Force pas dangereux où souvent de soi-même
On s'en va se précipiter,
Où souvent un Rival s'en vient nous y jetter
Par adresse & par stratagême.
Toute comparaison cloche, à ce que l'on dit,
Celle-ci n'est qu'un jeu d'esprit
Au-dessous de votre génie.

Que vous dirai-je donc pour vous plaire, Uranie?
Le Faſte & l'Amitié ſont deux Divinitez
Enclines, comme on ſçait, aux libéralitez.
Diſcerner leurs préſens n'eſt pas petite affaire,
L'Amitié donne peu, le Faſte beaucoup plus,
Beaucoup plus aux yeux du vulgaire.
Vous jugez autrement de ces dons ſuperflus,
Mon Billard eſt ſuccint, mon billet ne l'eſt guere.
Je n'ajoûterai donc à tout ce long diſcours,
Que ceci ſeulement, qui part d'un cœur ſincere,
Je vous aime, aimez-moi toûjours.

LXIX.

Diſcours à Madame de la Sabliere.

DEſormais que ma Muſe, auſſi bien que mes jours,
Touche de ſon déclin l'inévitable cours,
Et que de ma raiſon le flambeau va s'éteindre,
Irai-je en conſumer les reſtes à me plaindre?
Et prodigue d'un temps, par la Parque attendu,
Le perdre à regreter celui que j'ai perdu?
Si le Ciel me réſerve encor quelque étincelle
Du feu dont je brillois en ma ſaiſon nouvelle,
Je la dois employer, ſuffiſamment inſtruit
Que le plus beau couchant eſt voiſin de la nuit.
Le Temps marche toûjours; ni force, ni priere,

Sacrifices ni vœux n'allongent la carriere;
Il faudroit ménager ce qu'on va nous ravir;
Mais qui vois-je que vous ſagement s'en ſervir?
Si quelques-uns l'ont fait, je ne ſuis pas du nombre;
Des ſolides plaiſirs je n'ay ſuivi que l'ombre.
J'ay toûjours abuſé du plus cher de nos biens;
Les penſers amuſans, les vagues entretiens,
Vains enfans du loiſir, délices chimériques,
Les Romans & le jeu, peſte des Républiques,
Par qui ſont dévoyez les eſprits les plus droits,
Ridicule fureur qui ſe moque des loix,
Cent autres paſſions des Sages condamnées,
Ont pris comme à l'envi la fleur de mes années.
L'uſage des vrais biens répareroit ces maux;
Je le ſais, & je cours encore à des biens faux;
Je voy chacun me ſuivre; on ſe fait une idole
De tréſors, ou de gloire, ou d'un plaiſir frivole:
Tantales obſtinez nous ne portons les yeux
Que ſur ce qui nous eſt interdit par les Cieux.
Si faut-il qu'à la fin de tels penſers nous quittent;
Je ne voy plus d'inſtans qui ne m'en ſollicitent.
Je recule, & peut-être attendray-je trop tard;
Car qui ſçait les momens preſcrits à ſon départ?
Quels qu'ils ſoient, ils ſont courts; à quoi les emploirai-je?
Si j'étois ſage, Iris (mais c'eſt un privilege

Que la Nature accorde à bien peu d'entre nous)
Si j'avois un esprit aussi réglé que vous,
Je suivrois vos leçons, au moins en quelque chose:
Les suivre en tout c'est trop; il faut qu'on se propose
Un plan moins difficile à bien exécuter,
Un chemin dont sans crime on se puisse écarter.
Ne point errer est chose au-dessus de mes forces;
Mais aussi de se prendre à toutes les amorces,
Pour tous les faux brillans courir & s'empresser,
J'entends que l'on me dit; quand donc veux-tu cesser?
Douze lustres & plus ont roulé sur ta vie;
De soixante soleils la course entresuivie
Ne t'a pas vû goûter un moment de repos;
Quelque part que tu sois, on void à tous propos
L'inconstance d'une ame en ses plaisirs légere,
Inquiéte, & par tout hôtesse passagere;
Ta conduite & tes vers, chez toi tout s'en ressent,
On te veut là-dessus dire un mot en passant.
Tu changes tous les jours de maniere & de stile;
Tu cours en un moment de Térence à Virgile;
Ainsi rien de parfait n'est sorti de tes mains;
Hé bien, pren si tu veux encor d'autres chemins;
Invoque des neuf Sœurs la troupe toute entiere;
Tente tout, au hazard de gâter la matiere;
Ou le souffre, excepté tes contes d'autrefois.

J'ay presque envie, Iris, de suivre cette voix;
J'en trouve l'éloquence aussi sage que forte.
Vous ne parleriez pas ni mieux ni d'autre sorte;
Seroit-ce point de vous qu'elle viendroit aussi?
Je m'avouë, il est vray, s'il faut parler ainsi,
Papillon du Parnasse, & semblable aux abeilles
A qui le bon Platon compare nos merveilles.
Je suis chose légere, & vole à tout sujet:
Je vais de fleur en fleur, & d'objet en objet;
A beaucoup de plaisirs je mêle un peu de gloire.
J'irois plus haut peut-être au temple de Mémoire,
Si dans un genre seul j'avois usé mes jours,
Mais quoy? je suis volage en vers comme en amours,
En faisant mon portrait, moi-même je m'accuse,
Et ne veux point donner mes défauts pour excuse:
Je ne prétends ici que dire ingénûment
L'effet bon ou mauvais de mon tempérament.
A peine la raison vint éclairer mon ame,
Que je sentis l'ardeur de ma premiere flame.
Plus d'une passion a depuis dans mon cœur
Exercé tous les droits d'un superbe vainqueur.
Tel que fut mon printemps, je crains que l'on ne voye
Les plus chers de mes jours aux vains désirs en proye.
Que me servent ces vers avec soin composez?
N'en attens-je autre fruit que de les voir prisez?

C'est peu que leurs conseils, si je ne sai les suivre,
Et qu'au moins vers ma fin je ne commence à vivre :
Car je n'ay pas vêcu ; j'ay servi deux tyrans ;
Un vain bruit & l'amour ont partagé mes ans.
Qu'est-ce que vivre, Iris ? vous pouvez nous l'apprendre.
Vôtre réponse est prête ; il me semble l'entendre.
C'est joüir des vrais biens avec tranquillité ;
Faire usage du tems & de l'oisiveté ;
S'acquiter des honneurs dûs à l'Estre suprême,
Renoncer aux Philis en faveur de soi-même ;
Bannir le fol amour, & les vœux impuissans,
Comme hydres dans nos cœurs sans cesse renaissans.

LXX.

A M. L'EVESQUE D'AVRANCHES,

En lui donnant un Quintilien de la traduction d'Horatio Toscanella.

JE vous fais un présent capable de me nuire,
Chez vous Quintilien s'en va tous nous détruire ;
Car enfin qui le suit ? qui de nous aujourd'hui
S'égale aux Anciens tant estimez chez lui ?
Tel est mon sentiment, tel doit estre le vôtre ;
Mais si votre suffrage en entraîne quelqu'autre,
Il ne fait pas la foule, & je vois des Auteurs
Qui plus savans que moi, sont moins admirateurs.

Si vous les en croyez, on ne peut sans foiblesse,
Rendre hommage aux Esprits de Rome & de la Grece.
Craindre ces Ecrivains! on écrit tant chez nous,
La France excelle aux Arts, ils y fleurissent tous,
Nôtre Prince avec art nous conduit aux alarmes,
Et sans art nous loûrions le succez de ses armes.
Dieu n'aimeroit-il plus à former des talens?
Les Romains & les Grecs sont-ils seuls excellens?
Leurs discours sont fort beaux; mais fort souvent frivoles.
Je ne vois point l'effet répondre à ces paroles,
Et faute d'admirer les Grecs & les Romains,
On s'égare en voulant tenir d'autres chemins.
Quelques imitateurs, sot bestail, je l'avouë,
Suivent en vrais moutons le Pasteur de Mantouë:
J'en use d'autre sorte, & me laissant guider,
Souvent à marcher seul j'ose me hazarder.
On me verra toûjours pratiquer cet usage,
Mon imitation n'est point un esclavage;
Je ne prends que l'idée, & les tours & les loix,
Que nos Maîtres suivoient eux-mêmes autrefois.
Si d'ailleurs quelque endroit plein chez eux d'excellence,
Peut entrer dans mes vers sans nulle violence,
Je l'y transporte & veux qu'il n'ait rien d'affecté,
Tâchant de rendre mien cet air d'antiquité.
Je vois avec douleur ces routes méprisées.

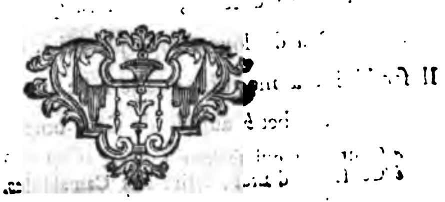
Art, & guides, tout est dans les Champs Elisées.
J'ay beau les évoquer, j'ay beau vanter leurs traits,
On me laisse tout seul admirer leurs attraits.
Térence est dans mes mains, je m'instruis dans Horace,
Homere & son Rival sont mes Dieux du Parnasse;
Je le dis aux Rochers: on veut d'autres discours.
Ne pas loüer son siecle, est parler à des sourds.
Je le loüe, & je sai qu'il n'est pas sans mérite:
Mais prés de ces grands noms notre gloire est petite:
Tel de nous, dépourvû de leur solidité,
N'a qu'un peu d'agrément sans nul fond de beauté.
Je ne nomme personne, on peut tous nous connoître.
Je pris certain *a* Auteur autrefois pour mon Maître:
Il pensa me gâter; à la fin, grace aux Dieux,
Horace par bonheur me désilla les yeux.
L'Auteur avoit du bon, du meilleur, & la France
Estimoit dans ses vers le tour & la cadence.
Qui ne les eût prisez? j'en demeurai ravi:
Mais ces traits ont perdu quiconque l'a suivi.
Son trop d'esprit s'épand en trop de belles choses.
b Tous métaux y sont or, toutes fleurs y sont roses:
On me dit là-dessus: dequoi vous plaignez-vous?
Dequoi? Voilà mes gens aussi-tôt en courroux,

a Quelques Auteurs de ce temps-là affectoient les Antitheses, & ces sortes de pensées qu'on appelle *Concetti*, cela a suivi immédiatement Malherbe.
b Vers de Malherbe.

Ils se moquent de moi, qui plein de ma lecture,
Vais par tout prêchant l'art de la simple nature.
Ennemi de ma gloire & de mon propre bien,
Malheureux, je m'attache à ce goût ancien.
Qu'a-t'il sur nous, dit-on, soit en vers soit en prose?
L'antiquité des noms ne fait rien à la chose;
L'autorité non plus, ni tout Quintilien.
Confus à ces propos j'écoute, & ne dis rien.
J'avoûrai cependant qu'entre ceux qui les tiennent,
J'en vois dont les écrits sont beaux & se soûtiennent,
Je les prise, & prétends qu'ils me laissent aussi
Révérer les Héros du Livre que voici.
Recevez leur tribut des mains de Toscanelle,
Ne vous étonnez pas qu'il donne pour modele
A des Ultramontains un Auteur sans brillans.
Tout peuple peut avoir du goût & du bon sens.
Ils sont tous d'un païs du fond de l'Amérique,
Qu'on y mene un Rhéteur habile & bon critique,
Il fera des savans. Hélas! qui sait encor,
Si la science à l'homme est un si grand trésor?
Je chéris l'Arioste, & j'estime le Tasse,
Plein de Machiavel, entêté de Bocace,
J'en parle si souvent qu'on en est étourdi,
J'en lis qui sont du Nort, & qui sont du Midy.
Non qu'il ne faille un choix dans leurs plus beaux ouvrages.

Quand notre siecle auroit ses savans & ses sages;
En trouveray-je un seul approchant de Platon.
La Grece en fourmilloit dans son moindre canton.
La France a la satyre & le double theâtre,
* Des Bergeres d'Urfé chacun est idolâtre.
On nous promet l'Histoire, & c'est un haut projet,
J'attends beaucoup de l'art, beaucoup plus du sujet.
Il est riche, il est vaste, il est plein de noblesse,
Il me feroit trembler pour Rome & pour la Grece.
Quant aux autres talens, l'Ode qui baisse un peu
Veut de la patience, & nos gens ont du feu.
Malherbe avec Racan parmi les Chœurs des Anges,
Là-haut de l'Eternel célébrant les loüanges,
Ont emporté leur Lyre, & j'espere qu'un jour
J'entendray leur concert au céleste séjour.
Digne & savant Prélat, vos soins & vos lumieres
Me feront renoncer à mes erreurs premieres,
Comme vous je dirai l'Auteur de l'Univers.
Cependant agréez mon Rhêteur & mes vers.

* Honoré d'Urfé, Auteur de l'Astrée.



LXXI.

A MONSIEUR DE VENDOME.

Epître. 1690.

PRince, qui faites les délices,
Et de l'Armée & de la Cour,
Du vieux Soldat & des Milices,
Et de toute la Gent qu'assemble le tambour;
Le bruit de votre maladie
A fait trembler pour votre vie.
Il n'est pélerinage où nous n'ayons songé.
Que si personne n'a bougé,
C'est que le Monarque lui-même
Rassûra d'abord les esprits;
Et ce qu'il dit vint à Paris
Avec une vîtesse extrême.
Sans cela tout étoit perdu.
Le Poëte avoit l'air d'un Rendu.
Comment, d'un Rendu? D'un Hermite,
D'un Santoron, d'un Santena, *a*
D'un déterré, bref d'un qui n'a
Vû de long-temps plat ni marmite.
Il sembloit, à me voir, que je fusse aux abois.
Fieubet *b* auprés de Gros-bois

a Courtisans qui se sont retirez.
b Conseiller d'Etat, retiré aux Camaldules.

Tient contenance moins contrite;
Non qu'il se soit du tout privé
Des commoditez de la vie:
Même on dit qu'il s'est réservé
Sa cuisine & son écurie,
Des gens pour le servir, le nécessaire enfin;
Un peu d'agréable; & lui fin:
Cet exemple est fort bon à suivre.
J'en sais un meilleur; c'est de vivre:
Car est-ce vivre, à votre avis,
Que de fuir toutes compagnies,
Plaisans repas, menus devis,
Bon vin, chansonnettes jolies,
En un mot, n'avoir goût à rien?
Dites que non; vous direz bien.
Je veux de plus qu'on se comporte
Sans faire mal à son prochain;
Qu'on quitte aussi tout mauvais train;
Je ne l'entends que de la sorte.
Tant que Votre Altesse, Seigneur,
Et celle encore du Grand Prieur,
Aurez une santé parfaite;
Je renonce à toute retraite,
Mais dés qu'il vous arrivera
Le moindre mal, on me verra

Vîte à Saint Germain de la Truite, a
Frere servant d'un autre Hermite,
Qui sera l'Abbé de Chaulieu b:
Sur ce je vous commande à Dieu.

LXXII.

A MONSIEUR DE VENDOME.

Epître. 1691.

QUand on croyoit la campagne achevée,
Et toute chose au printemps réservée,
Arrive un fait sous les ordres d'un Roi
Né pour donner au monde entier la loi;
Sage & puissant, grand sur mer & sur terre,
Voulant la paix, quoiqu'il fasse la guerre
Avec succés depuis plus de trente ans;
Tres-bien servi par tous ses combattans,
Craint au-dehors, au-dedans chacun l'aime,
Tout se soûmet à son pouvoir suprême.
Or je croyois devoir m'étendre sur ceci,
Car vous l'aimez, comme il vous aime aussi.
Il vous l'écrit (c'est beaucoup que d'écrire,
Pour un Roi, tel qu'est le Roi notre Sire)
Avec des mots d'estime & d'amitié,
Et je n'en dis encor que la moitié.

a Prieuré de l'Abbé de Chaulieu.

b Favori & Intendant de M. de Vendôme.

Venons au fait. En Piémont notre armée,
Sous Catinat à vaincre accoûtumée,
Complettement a battu l'ennemi,
Et la Victoire a pris notre parti.
De Catinat je dirai quelque chose.
Sur lui le Prince a bon droit se repose;
Ce Général n'a guere son pareil:
Bon pour la main, & bon pour le conseil.
De vous, Seigneur, on en peut autant dire,
Et quelque jour je veux encor l'écrire;
C'est mon dessein. Sur ce je finirai,
Vous assûrant que je suis & serai
De Votre Altesse humble Servant & Poëte,
Qui tous honneurs & tous biens vous souhaite.
Ce mot de biens, ce n'est pas un trésor,
Car chacun sait que vous méprisez l'or.
J'en fais grand cas; aussi fait sire Pierre,
Et sire Paul, enfin toute la terre:
Toute la terre a peut-être raison.
Si je savois quelque bonne oraison
Pour en avoir, tant que la Paix se fasse,
Je la dirois de la meilleure grace
Que j'en dis onc: grande stérilité
Sur le Parnasse en a toûjours été.

Qu'y feroit-on, Seigneur? Je me console,
Si vers Noël l'Abbé * me tient parole,
Je serai Roi : le Sage l'est-il pas?
Souhaiter l'or, est-ce l'être? Ce cas
Mérite bien qu'à vous je m'en rapporte.
Je tiens la chose à résoudre un peu forte.

LXXIII.
DAPHNIS ET ALCIMADURE.
Imitation de Théocrite.
A MADAME DE LA MÉSANGERE.

AImable fille d'une mere
A qui seule aujourd'hui mille cœurs font la cour,
Sans ceux que l'amitié rend soigneux de vous plaire,
Et quelques-uns encor que vous garde l'amour,
Je ne puis qu'en cette Préface
Je ne partage entre elle & vous
Un peu de cet encens qu'on recueille au Parnasse,
Et que j'ai le secret de rendre exquis & doux.
Je vous dirai donc.... Mais tout dire,
Ce seroit trop, il faut choisir,
Ménageant ma voix & ma lyre,
Qui bientôt vont manquer de force & de loisir.
Je loûrai seulement un cœur plein de tendresse,

* L'Abbé de Chaulieu, chargé de faire toucher à M. de la Fontaine ce qu'avoit ordonné M. de Vendôme.

Ces nobles ſentimens, ces graces, cet eſprit;
Vous n'auriez en cela ni maître ni maîtreſſe,
Sans celle dont ſur vous l'éloge rejaillit.
Gardez d'environner ces roſes
De trop d'épines, ſi jamais
L'Amour vous dit les mêmes choſes,
Il les dit mieux que je ne fais.
Auſſi ſait-il punir ceux qui ferment l'oreille
A ſes conſeils : Vous l'allez voir.

Jadis une jeune merveille
Mépriſoit de ce Dieu le ſouverain pouvoir;
On l'appelloit Alcimadure,
Fier & farouche objet, toûjours courant aux bois,
Toûjours ſautant aux prez, danſant ſur la verdure,
Et ne connoiſſant autres loix
Que ſon caprice; au reſte égalant les plus belles,
Et ſurpaſſant les plus cruelles;
N'ayant trait qui ne plût, pas même en ſes rigueurs;
Quelle l'eût-on trouvée au fort de ſes faveurs?
Le jeune & beau Daphnis, berger de noble race,
L'aima pour ſon malheur: jamais la moindre grace,
Ni le moindre regard, le moindre mot enfin,
Ne lui fut accordé par ce cœur inhumain.
Las de continuer une pourſuite vaine,
Il ne ſongea plus qu'à mourir;

Le désespoir le fit courir
A la porte de l'inhumaine.
Hélas ! ce fut aux vents qu'il raconta sa peine ;
On ne daigna lui faire ouvrir
Cette maison fatale, où parmi ses compagnes
L'ingrate, pour le jour de sa nativité,
Joignoit aux fleurs de sa beauté
Les trésors des jardins & des vertes campagnes :
J'espérois, cria-t-il expirer à vos yeux,
Mais je vous suis trop odieux,
Et ne m'étonne pas qu'ainsi que tout le reste
Vous me refusiez même un plaisir si funeste.
Mon pere aprés ma mort, & je l'en ai chargé,
Doit mettre à vos pieds l'héritage
Que votre cœur a négligé.
Je veux que l'on y joigne aussi le pâturage ;
Tous mes troupeaux avec mon chien,
Et que du reste de mon bien
Mes compagnons fondent un Temple ;
Où votre image se contemple,
Renouvellans de fleurs l'Autel à tout moment ;
J'aurai près de ce Temple un simple monument ;
On gravera sur la bordure :
Daphnis mourut d'amour : passant arrête-toi :
Pleure, & di ; Celui-ci succomba sous la loi

De la cruelle Alcimadure.

A ces mots par la Parque il se sentit atteint;
Il auroit poursuivi, la douleur le prévint:
Son ingrate sortit triomphante & parée.
On voulut, mais en vain, l'arrêter un moment,
Pour donner quelques pleurs au sort de son amant.
Elle insulta toûjours au Fils de Cythérée,
Menant dés ce soir même au mépris de ses loix,
Ses compagnes danser autour de sa statuë;
Le Dieu tomba sur elle, & l'accabla du poids;
Une voix sortit de la nuë;
Echo redit ces mots dans les airs épandus;
Que tout aime à présent, l'insensible n'est plus.
Cependant de Daphnis l'ombre au Styx descenduë
Frémit, & s'étonna la voyant accourir.
Tout l'Erebe entendit cette Belle homicide
S'excuser au Berger, qui ne daigna l'oüir,
Non plus qu'Ajax Ulysse, & Didon son perfide.



LXXIV.

Paraphrase du Pseaume XVII. Diligam te Domine.

OU font ces troupes animées ?
Où sont-ils ces fiers ennemis ?
Je les ai vaincus & soûmis :
Gloire en soit au Dieu des armées.
Par lui je me vois triomphant,
Il me protege, il me défend ;
Je n'ai qu'à l'invoquer, comme il n'a qu'à m'entendre.
Que de l'aimer toûjours loüable est le dessein !
Quelle place en mon cœur ne doit-il point prétendre,
Aprés m'avoir offert un azyle en son sein ?

De leur triste & sombre demeure,
Les démons, esprits malheureux,
Venoient d'un poison dangereux
Menacer mes jours à toute heure.
Ils entroient jusqu'en mes sujets,
Jusqu'en mon fils, dont les projets
Me font encor frémir de leur cruelle envie ;
Jusqu'en moi-même enfin par un secret effort ;
Et mon esprit troublé des horreurs de ma vie,
M'a plus causé de maux, que l'enfer ni la mort.

Les méchans enflez de leurs ligues,
Contre moi couroient irritez,
Comme torrens précipitez,
Dont les eaux emportent les digues;
Lorſque Dieu touché de mes pleurs,
De mes ſoûpirs, de mes douleurs,
Arrêta cette troupe à me perdre obſtinée.
Ma priere parvint aux temples étoilez,
Parut devant ſa face, & fut entérinée
D'un mot qui fit trembler les citoyens aîlez.

Tout frémit; ſa voix qui balance
Les rochers ſur leurs fondemens,
Alla troubler des monumens
Le profond & morne ſilence.
Que d'éclairs ſortans de ſes yeux,
Et ſur la terre & dans les cieux,
Firent étinceler le feu de ſa colere!
Que ſon front en brilloit! qu'il en fut allumé!
Et qu'avecque raiſon l'un & l'autre hémiſphére
Craignit devant les temps d'en être conſumé!

N'approche pas; car notre vûë
Ne peut ſouffrir tant de rayons:
Sans te voir, Seigneur, nous croyons
Que ta préſence en eſt pourvûë.

Quoi tu viens pour tes alliez !
Les Cieux s'abaissent sous tes pieds :
Les vents, les Chérubins, te portent sur leurs aîles ;
Et ce nuage épais qui couvre ta grandeur,
Veut rendre supportable à nos foibles prunelles,
De ton Trône enflammé l'éclatante splendeur.

Tel tu trompas la gent noircie,
Dont le Nil arrose les champs,
Quand la foule de ces méchans
Fut par les vagues éclaircie :
Tel ton courroux suivi d'éclairs,
Fondit sur eux du haut des airs,
Envoya dans leur camp la terreur & la foudre,
Frappa leur appareil d'orages redoublez,
Le brisa comme verre, & fit mordre la poudre
Aux Tyrans d'Israël sous leurs chars accablez.

Que les tiens ont de priviléges !
La mer fit rempart aux Hébreux ;
Noyant les peuples ténébreux,
De l'Ost aux têtes sacriléges.
On vit, & furent découverts
Les fondemens de l'Univers,
Du liquide élément les canaux & les sources ;

Le centre de la terre : & l'enfer obligé
D'abandonner ces chars à leurs aveugles courses,
Dans ses murs de métail craignit d'être assiégé.

Ainsi les torrens de l'envie
Croyoient m'arrêter en chemin,
Quand tu m'as conduit par la main,
En des lieux plus sûrs pour ma vie.
Ainsi montroient leurs cœurs felons
Les Saüls & les Absalons,
Quand tu les a soûmis à celui qui t'adore;
Qui péche quelquefois, mais se repent toûjours;
Et qui pour te loüer n'attend pas que l'aurore
Se leve par ton ordre & commence les jours.

Oui, Seigneur, ta bonté divine
Est toûjours présente à mes yeux;
Soit que la nuit couvre les cieux,
Soit que le jour nous illumine.
Je ne sens d'amour que pour toi,
Je crains ton nom, je suis ta loi,
Ta loi pure & contraire aux loix des Infidéles:
Je fuis des voluptez le charme décevant,
M'éloigne des méchans, prends les bons pour modéles,
Sachant qu'on devient tel que ceux qu'on voit souvent.

Non que je veüille en tirer gloire :
Par toi l'humble acquiert du renom ;
Et peut des temps & de ton nom
Pénétrer l'ombre la plus noire.
A leurs erreurs pat toi rendus,
Sages & forts sont confondus,
S'ils n'ont mis à tes pieds leur force & leur sagesse.
Ce que j'en puis avoir, je le sais rapporter
Au don que m'en a fait ton immense largesse,
Par qui je vois le mal & peux lui resister.

Par toi je vaincrai des obstacles ;
Dont d'autres Rois sont arrêtez ;
Plus tard offerts que surmontez,
Ils me seront jeux & spectacles.
Par toi j'ai déja des mutins,
Dont les cœurs étoient si hautains,
Evité comme un cerf les dents pleines d'envie ;
Puis retournant sur eux frappé d'un bras d'airain
Ceux qui d'un œil cruel envisageant ma vie,
Voyoient d'un œil jaloux mon pouvoir souverain.

Qu'ils soient jaloux, il ne m'importe ;
D'entre leurs pieges échapé,
J'ai des rebelles dissipé

L'union peu juſte & peu forte.

Par mon bras vaincus & réduits,

Un Dieu vengeur les a conduits

Aux châtimens gardez pour les têtes impies:

Leurs deſſeins tôt conçûs, ſe ſont tôt avortez:

Et n'ont beaucoup duré leurs ſacriléges vies

Aprés les vains projets qu'ils avoient concertez.

Cette hydre aux têtes renaiſſantes,

Prête à mourir de ſon poiſon,

A vers le Ciel hors de ſaiſon

Pouſſé des clameurs impuiſſantes,

Ni Bélial ni ſes ſuppôts,

N'ont ſçû l'aſſûrer du repos:

Auſſi n'eſt-il de Dieu que le Dieu que j'adore,

Que le Dieu qui commande à l'une & l'autre gent,

Depuis les peuples noirs, juſqu'à ceux que l'aurore

Eveille les derniers par ſon cours diligent.

C'eſt lui qui par des ſoins propices

Au combat enſeigne mes mains,

Qui pour mes pieds fait des chemins

Sur les panchant des précipices:

C'eſt lui qui comble avec honneur

Mes jours de gloire & de bonheur,

Mon ame de vertus, mon esprit de lumieres;
Il me dicte ses loix, me les fait observer;
Jusqu'aux derniers secrets de leurs beautez premieres
Ses Oracles divins ont daigné m'élever.

Dés qu'il m'aura prêté sa foudre,
Les méchans pour lui sans respect,
S'écarteront à mon aspect,
Comme au vent s'écarte la poudre.
Pour fuir, ils n'auront qu'à me voir
Déja mon nom & mon pouvoir
Sont connus des voisins du Gange & de l'Euphrate;
Israël redouté de cent peuples divers,
Me craint & m'obéit; & sans que l'on me flate,
On me peut appeller le Chef de l'Univers.

Rendons-en des graces publiques
Au Dieu jaloux de son renom:
Faisons-en l'honneur de son nom
Retentir l'air par nos cantiques.
Que ses bienfaits soient étalez;
Peuples voisins & reculez,
Jusqu'aux voutes du ciel portez-en les nouvelles;
Dites qu'il est un Dieu qui répond à mes vœux,
Et que m'ayant comblé de graces immortelles,
Il en réserve encor pour nos derniers neveux.

LXXV.

LXXV.

Traduction paraphrasée de la Prose, Dies iræ.

DIeu détruira le siécle au jour de sa fureur.
Un vaste embrasement sera l'avant-coureur,
Des suites du péché long & juste salaire.
Le feu ravagera l'Univers à son tour.
Terre & cieux passeront, & ce temps de colere
Pour la derniere fois fera naître le jour.

❧

Cette derniere aurore éveillera les morts.
L'Ange rassemblera les débris de nos corps:
Il les ira citer au fond de leur asile.
Au bruit de la trompette en tous lieux dispersé
Toute gent accourra. David & la Sibille
Ont prévû ce grand jour, & nous l'ont annoncé.

❧

De quel frémissement nous nous verrons saisis!
Qui se croira pour lors du nombre des choisis?
Le registre des cœurs, une exacte balance
Paroîtront aux côtez d'un Juge rigoureux.
Les tombeaux s'ouvriront, & leur triste silence
Aura bientôt fait place aux cris des malheureux.

❧

La nature & la mort pleines d'étonnement,
Verront avec effroi sortir du monument
Ceux que dés son berceau le monde aura vû vivre.
Les morts de tous les temps demeureront surpris
En lisant leurs sécrets aux annales d'un livre,
Où même leurs pensers se trouveront écrits.

Tout sera révélé par ce livre fatal:
Rien d'impuni. Le Juge assis au tribunal
Marquera sur son front sa volonté suprême.
Qui prierai-je en ce jour d'être mon défenseur?
Sera-ce quelque juste? Il craindra pour lui-même,
Et cherchera l'appui de quelque intercesseur.

Roi qui fais tout trembler devant ta Majesté,
Qui sauves les Elûs par ta seule bonté,
Source d'actes benins & remplis de clémence,
Souviens-toi que pour moi tu descendis des cieux;
Pour moi te dépoüillant de ton pouvoir immense,
Comme un simple mortel tu parus à nos yeux.

J'eus part à ton passage, en perdras-tu le fruit?
Veux-tu me condamner à l'éternelle nuit,
Moi pour qui ta bonté fit cet effort insigne?

Tu ne t'es reposé que las de me chercher:
Tu n'as souffert la Croix que pour me rendre digne
D'un bonheur qui me puisse à toi-même attacher.

Tu pourrois aisément me perdre & te venger.
Ne le fais point, Seigneur, viens plustôt soulager
Le faix sous qui je sens que mon ame succombe.
Assûre mon salut dés ce monde incertain.
Empêche malgré moi que mon cœur ne retombe;
Et ne te force enfin de retirer ta main.

Avant le jour du compte efface entier le mien.
L'illustre pécheresse en présentant le sien,
Se fit remettre tout par son amour extrême.
Le Larron te priant fut écouté de toi;
La priere & l'amour ont un charme suprême.
Tu m'as fait espérer même grace pour moi.

Je rougis, il est vrai, de cet espoir flatteur:
La honte de me voir infidele & menteur,
Ainsi que mon péché se lit sur mon visage.
J'insiste toutefois, & n'aurai point cessé,
Que ta bonté mettant toute chose en usage,
N'éclate en ma faveur, & ne m'ait exaucé.

Fais qu'on me place à droite, au nombre des brebis;
Sépare-moi des boucs réprouvez & maudits.
Tu vois mon cœur contrit, & mon humble priere.
Fais-moi persévérer dans ce juste remords:
Je te laisse le soin de mon heure derniere;
Ne m'abandonne pas quand j'irai chez les morts.

LXXVI.

Epitaphe de M. DE LA FONTAINE, *faite par lui-même.*

JEan s'en alla comme il étoit venu,
Mangea le fonds avec le revenu,
Tint les trésors chose peu nécessaire.
Quant à son temps, bien le sçût dispenser.
Deux parts en fit, dont il souloit passer
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.



POËMES

DE

M. DE LA FONTAINE.

I.

ADONIS, POËME.

AVERTISSEMENT.

Il y a long-temps que cet Ouvrage est composé; & peut être n'en est-il pas moins digne de voir la lumiere. Quand j'en conçûs le dessein, j'avois plus d'imagination que je n'en ai aujourd'hui. Je m'étois toute ma vie exercé en ce genre de Poësie que nous nommons Héroïque: c'est assûrément le plus beau de tous, le plus fleuri, le plus susceptible d'ornemens, & de ces figures nobles & hardies qui font une langue à part, une langue assez charmante pour mériter qu'on l'appelle la langue des Dieux. Le fonds que j'en avois fait, soit par la lecture des Anciens, soit par celle de quelques uns de nos Modernes, s'est presque entierement consumé dans l'embellissement de ce Poëme, bien que l'Ouvrage soit court, & qu'à proprement parler, il ne mérite que le nom d'Idile. Je l'avois fait marcher à la suite de Psiché, croyant qu'il étoit à propos de joindre aux Amours du Fils celles de la Mere. Beaucoup de personnes m'ont dit que je faisois tort à l'Adonis. Les raisons qu'ils en apportent sont bonnes; mais je m'imagine que le Public se soucie trés-peu d'en être informé: ainsi je les laisse à part. On est tellement rebuté des Poëmes à présent, que j'ai toûjours craint que celui-ci ne reçût un mauvais accueil, & ne fût enveloppé dans la

commune disgrace. Il est vrai que la matiere n'y est pas sujette : si d'un côté le goût du temps m'est contraire, de l'autre il m'est favorable. Combien y a-t-il de gens aujourd'hui qui ferment l'entrée de leur cabinet aux Divinitez que j'ai coûtume de célébrer? Il n'est pas besoin que je les nomme, on sait assez que c'est l'Amour & Vénus; ces puissances ont moins d'ennemis qu'elles n'en ont jamais eu. Nous sommes en un siecle où l'on écoute assez favorablement tout ce qui regarde cette famille : pour moi qui lui dois les plus doux momens que j'aye passez jusqu'ici, j'ai crû ne pouvoir moins faire que de raconter ses avantures de la façon la plus agréable qu'il m'est possible.



ADONIS.

JE n'ai pas entrepris de chanter dans ces vers
Rome, ni ſes enfans vainqueurs de l'Univers,
Ni les fameuſes tours qu'Hector ne put défendre,
Ni les combats des Dieux aux rives du Scamandre;
Ces ſujets ſont trop hauts, & je manque de voix;
Je n'ai jamais chanté que l'ombrage des bois,
Flore, Echo, les Zéphirs, & leurs molles haleines,
Le verd tapis des prez, & l'argent des fontaines.
C'eſt parmi les forêts qu'a vécu mon Héros;
C'eſt dans les bois qu'Amour a troublé ſon repos.
Ma Muſe en ſa faveur de myrte s'eſt parée;
J'ai voulu célébrer l'Amant de Cythérée,
Adonis, dont la vie eut des termes ſi courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours.
Amynte, c'eſt à vous que j'offre cet ouvrage;
Mes chanſons & mes vœux, tout vous doit rendre hõmage;
Trop heureux, ſi j'oſois conter à l'Univers
Les tourmens infinis que pour vous j'ai ſoufferts.
Quand vous me permettrez de chanter votre gloire,
Quand vos yeux renommez par plus d'une victoire
Me laiſſeront vanter le pouvoir de leurs traits,
Et l'empire d'Amour accrû par vos attraits,
Je vous peindrai ſi belle & ſi pleine de charmes,

Que chacun benira le sujet de mes larmes.
Voilà l'unique but où tendent mes souhaits ;
Cependant recevez le don que je vous fais,
Ne le dédaignez pas, lisez cette avanture,
Dont pour vous divertir, j'ai tracé la peinture.

Aux monts Idaliens un bois délicieux
De ses arbres chenus semble toucher les cieux.
Sous ses ombrages verds loge la Solitude.
Là le jeune Adonis exempt d'inquiétude,
Loin du bruit des citez s'exerçoit à chasser,
Ne croyant pas qu'Amour pût jamais l'y blesser.
A peine son menton d'un mol duvet s'ombrage,
Qu'aux plus fiers animaux il montre son courage.
Ce n'est pas le seul don qu'il ait reçû des Cieux ;
Il semble être formé pour le plaisir des yeux.
Qu'on ne nous vante point le ravisseur d'Hélene,
Ni celui qui jadis aimoit une ombre vaine,
Ni tant d'autres Héros fameux par leurs appas ;
Tous ont cedé le prix au fils de Cyniras.
Déjà la Renommée en naissant inconnuë,
Nymphe qui cache enfin sa tête dans la nuë,
Par un charmant récit amusant l'Univers,
Va parler d'Adonis à cent peuples divers ;
A ceux qui sont sous l'Ourse, aux voisins de l'Aurore ;

Aux filles du Sarmate, aux pucelles du More:
Paphos sur ses Autels le voit presque élever,
Et le cœur de Vénus ne sait où se sauver.
L'image du Héros qu'elle a toûjours présente,
Verse au fond de son ame une ardeur violente:
Elle invoque son fils, elle implore ses traits,
Et tâche d'assembler tout ce qu'elle a d'attraits.
Jamais on ne lui vit un tel dessein de plaire;
Rien ne lui semble bien, les Graces ont beau faire.
Enfin s'accompagnant des plus discrets Amours,
Aux monts Idaliens elle dresse son cours.
Son char qui trace en l'air de longs traits de lumiere
A bientôt achevé l'amoureuse carriere.
Elle trouve Adonis prés des bords d'un ruisseau.
Couché sur des gazons, il rêve au bruit de l'eau;
Il ne voit presque pas l'onde qu'il considere;
Mais l'éclat des beaux yeux qu'on adore en Cythére
L'a bientôt retiré d'un penser si profond:
Cet objet le surprend, l'étonne & le confond.
Il admire les traits de la Fille de l'Onde.
Un long tissu de fleurs ornant sa tresse blonde
Avoit abandonné ses cheveux aux Zéphirs:
Son écharpe qui vole au gré de leurs soûpirs,
Laisse voir les trésors de sa gorge d'albâtre.
Jadis en cet état Mars en fut idolâtre,

Quand aux champs de l'Olimpe on célébra des jeux
Pour les Titans défaits par son bras valeureux.
Rien ne manque à Vénus, ni les lys, ni les roses,
Ni le mélange exquis des plus aimables choses,
Ni ce charme sécret dont l'œil est enchanté,
Ni la grace plus belle encor que la beauté.
Telle on vous voit, Amynte, une glace fidelle
Vous peut de tous ces traits présenter un modelle;
Et s'il falloit juger de l'objet le plus doux,
Le sort seroit douteux entre Vénus & vous.
Tandis que le Héros admire Cythérée,
Elle rend par ces mots son ame rassûrée:
Trop aimable mortel, ne crains point mon aspect;
Que de la part d'Amour rien ne te soit suspect;
En ces lieux écartez c'est lui seul qui m'amene.
Le Ciel est ma patrie, & Paphos mon domaine:
Je les quitte pour toi, vois si tu veux m'aimer.
Le transport d'Adonis ne se peut exprimer.
O Dieux! s'écria-t-il, n'est-ce point quelque songe?
Puis-je embrasser l'erreur où ce discours me plonge?
Charmante Déité, vous dois-je ajoûter foi?
Quoi vous quittez les Cieux, & les quittez pour moi?
Il me seroit permis d'aimer une Immortelle!
Amour rend ses sujets tous égaux, lui dit-elle,
La beauté dont les traits même aux Dieux sont si doux,

Eſt quelque choſe encor de plus divin que nous.
Nous aimons, nous aimons, ainſi que toute choſe:
Le pouvoir de mon fils de moi-même diſpoſe:
Tout eſt né pour aimer. Ainſi parle Vénus,
Et ſes yeux éloquens en diſent beaucoup plus.
Ils perſuadent mieux que ce qu'a dit ſa bouche.
Ses regards, truchemens de l'ardeur qui la touche,
Sa beauté ſouveraine, & les traits de ſon fils
Ont contraint Mars d'aimer; que peut faire Adonis?
Il aime, il ſent couler un braſier dans ſes veines;
Les plaiſirs qu'il attend ſont accrûs par ſes peines.
Il déſire, il eſpere, il craint, il ſent un mal
A qui les plus grands biens n'ont rien qui ſoit égal.
Vénus s'en apperçoit, & feint qu'elle l'ignore:
Tous deux de leurs amours ſemblent douter encore,
Et pour s'en aſſûrer, chacun de ces Amans
Mille fois en un jour fait les mêmes ſermens.
Quelles ſont les douceurs qu'en ces bois ils goûterent!
O vous de qui les voix juſqu'aux aſtres monterent,
Lorſque par vos chanſons tout l'Univers charmé
Vous oüit célébrer ce couple bien-aimé;
Grands & nobles eſprits, chantres incomparables,
Mêlez parmi ces ſons vos accords admirables:
Echo qui ne taît rien, vous conta ces amours;
Vous les vîtes gravez au fond des antres ſourds;

Faites que j'en retrouve au temple de Mémoire
Les monumens sacrez, sources de votre gloire,
Et que m'étant formé sur vos savantes mains,
Ces vers puissent passer au dernier des humains.
Tout ce qui naît de doux en l'amoureux empire,
Quand d'une égale ardeur l'un pour l'autre on soûpire;
Et que de la contrainte ayant banni les loix,
On se peut assûrer au silence des bois;
Jours devenus momens, momens filez de soye,
Agréables soûpirs, pleurs enfans de la joye,
Vœux, sermens, & regards, transports, ravissemens,
Mélange dont se fait le bonheur des amans,
Tout par ce couple heureux fut lors mis en usage.
Tantôt ils choisissoient l'épaisseur d'un ombrage;
Là sous des chênes vieux, où leurs chiffres gravez
Se sont avec les troncs accrûs & conservez,
Mollement étendus ils consumoient les heures,
Sans avoir pour témoins en ces sombres demeures
Que les chantres des bois, pour confidens qu'Amour,
Qui seul guidoit leurs pas en cet heureux séjour.
Tantôt sur des tapis d'herbe tendre & sacrée
Adonis s'endormoit auprés de Cythérée,
Dont les yeux enyvrez par des charmes puissans,
Attachoient au Héros leurs regards languissans.
Bien souvent ils chantoient les douceurs de leurs peines;

Et quelquefois assis sur les bords des fontaines,
Tandis que cent cailloux luitans à chaque bond
Suivoient les longs replis du cristal vagabond.
Voyez, disoit Vénus, ces ruisseaux & leur course;
Ainsi jamais le temps ne remonte à sa source:
Vainement pour les Dieux il fuit d'un pas léger;
Mais vous autres mortels le devez ménager,
Consacrant à l'Amour la saison la plus belle.
Souvent pour divertir leur ardeur mutuelle
Ils dansoient aux chansons de Nymphes entourez:
Combien de fois la Lune a leurs pas éclairez!
Et couvrant de ses rais l'émail d'une prairie,
Les a vûs à l'envi fouler l'herbe fleurie!
Combien de fois le jour a vû les antres creux
Complices des larcins de ce couple amoureux!
Mais n'entreprenons pas d'ôter le voile sombre
De ces plaisirs amis du silence & de l'ombre.
Il est temps de passer au funeste moment
Où la triste Vénus doit quitter son amant.
Du bruit de ses amours Paphos est allarmée.
On dit qu'au fond d'un bois la Déesse charmée,
Inutile aux mortels, & sans soin de leurs vœux,
Renonce au culte vain de ses temples fameux.
Pour dissiper ce bruit, la Reine de Cythére,
Veut quitter pour un temps ce séjour solitaire.

Que ce cruel deſſein lui donne de douleurs !
Un jour que ſon Amant la voyoit toute en pleurs,
Déeſſe, lui dit-il, qui cauſez mes allarmes,
Quel ennui ſi profond vous oblige à ces larmes ?
Vous aurois-je offenſée, ou ne m'aimez-vous plus ?
Ah ! dit-elle, quittez ces ſoupçons ſuperflus.
Adonis tâcheroit en vain de me déplaire ;
Ces pleurs naiſſent d'amour, & non pas de colere.
D'un déplaiſir ſécret mon cœur ſe ſent atteint ;
Il faut que je vous quitte & le ſort m'y contraint.
Il le faut ; vous pleurez ; du moins en mon abſence
Conſervez-moi toûjours un cœur plein de conſtance :
Ne penſez qu'à moi ſeule, & qu'un indigne choix
Ne vous attache point aux Nymphes de ces bois :
Leurs fers aprés les miens ont pour vous de la honte.
Sur-tout, de votre ſang il me faut rendre compte.
Ne chaſſez point aux ours, aux ſangliers, aux lions ;
Gardez-vous d'irriter tous ces monſtres félons.
Laiſſez les animaux, qui fiers & pleins de rage,
Ne cherchent leur ſalut qu'en montrant leur courage ;
Les daims & les chevreüils, en fuyant devant vous,
Donneront à vos ſens des plaiſirs bien plus doux.
Je vous aime, & ma crainte a d'aſſez juſtes cauſes ;
Il ſied bien en amour de craindre toutes choſes :
Que deviendrois-je, hélas ! ſi le ſort rigoureux

Me

Me privoit pour jamais de l'objet de mes vœux?
Là se fondant en pleurs on voit croître ses charmes.
Adonis lui répond seulement par des larmes.
Elle ne peut partir de ces aimables lieux;
Cent humides baisers achevent ses adieux.

O vous tristes plaisirs où leur ame se noye,
Vains & derniers efforts d'une imparfaite joye,
Momens pour qui le sort rend leurs vœux superflus,
Délicieux momens, vous ne reviendrez plus.
Adonis voit un char descendre de la nuë:
Cythérée y montant disparoît à sa vûë:
C'est en vain que des yeux il la suit dans les airs;
Rien ne s'offre à ses yeux que l'horreur des déserts.
Les vents sourds à ses cris renforcent leur haleine.
Tout ce qu'il vient de voir lui semble une ombre vaine.
Il appelle Vénus, fait retentir les bois,
Et n'entend qu'un Echo qui répond à sa voix.
C'est lors que repassant dans sa triste mémoire
Ce que n'a guere il eut de plaisir & de gloire,
Il tâche à rappeller ce bonheur sans pareil,
Semblable à ces amans trompez par le sommeil,
Qui rappellent en vain pendant la nuit obscure
Le souvenir confus d'une douce imposture.
Tel Adonis repense à l'heur qu'il a perdu:
Il le conte aux forêts, & n'est point entendu:

Tout ce qui l'environne est privé de tendresse ;
Et soit que des douleurs la nuit enchanteresse
Plonge les malheureux au suc de ses pavots,
Soit que l'astre du jour ramene leurs travaux,
Adonis sans relâche aux plaintes s'abandonne ;
De sanglots redoublez sa demeure résonne ;
Cet amant toûjours pleure, & toûjours les Zéphirs
En volant vers Paphos sont chargez de soûpirs.
La molle oisiveté, la triste solitude,
Poisons dont il nourrit sa noire inquiétude,
Le livrent tout entier au vain ressouvenir
Qui le vient malgré lui sans cesse entretenir.
Enfin pour divertir l'ennui qui le possede,
On lui dit que la chasse est un puissant remede.
Dans ces lieux pleins de paix seul avecque l'Amour
Ce plaisir occupoit les Héros d'alentour.
Adonis les assemble, & se plaint de l'outrage
Que ces champs ont reçû d'un sanglier plein de rage.
Ce tyran des forêts porte par-tout l'effroi:
Il ne peut rien souffrir de sûr autour de soi ;
L'avare laboureur se plaint à sa famille
Que sa dent a détruit l'espoir de la faucille :
L'un craint pour ses vergers, l'autre pour ses guérets;
Il foule aux pieds les dons de Flore & de Céres.
Monstre énorme & cruel qui soüille les fontaines,

Qui fait bruire les monts, qui désole les plaines,
Et sans craindre l'effort des voisins allarmez,
S'apprête à recueillir les grains qu'ils ont semez.
Tâcher de le surprendre est tenter l'impossible:
Il habite en un fort épais, inaccessible.
Tel on voit qu'un brigand fameux & redouté
Se cache aprés ses vols en un antre écarté,
Fait des champs d'alentour de vastes cimetieres,
Ravage impunément les Provinces entieres,
Laisse gronder les loix, se rit de leur courroux,
Et ne craint point la mort qu'il porte au sein de tous:
L'épaisseur des forêts le dérobe aux supplices.
C'est ainsi que ce monstre a ces bois pour complices:
Mais le moment fatal est enfin arrivé,
Où malgré sa fureur en son sang abreuvé,
Des dégâts qu'il a faits, il va payer l'usure:
Hélas! qu'il vendra cher sa mortelle blessure!
Un matin que l'Aurore au teint frais & riant
A peine avoit ouvert les portes d'Orient,
La jeunesse voisine autour du bois s'assemble.
Jamais tant de Héros ne s'étoient vûs ensemble.
Anténor le premier sort des bras du sommeil,
Et vient au rendez-vous attendre le soleil.
La Déesse des bois n'est pas si matinale;
Cent fois il a surpris l'amante de Céphale;

Et sa plaintive épouse a maudit mille fois
Les véneurs & les chiens, le gibier & les bois.
Il est bientôt suivi du satrape Alcamene,
Dont le long attirail couvre toute la plaine.
C'est en vain que ses gens se sont chargez de rets,
Leur nombre est assez grand pour ceindre les forêts.
On y voit arriver Bronte au cœur indomptable,
Et le vieillard Capis, chasseur infatigable,
Qui depuis son jeune âge ayant aimé les bois,
Rend & chiens & véneurs attentifs à sa voix.
Si le jeune Adonis l'eût aussi voulu croire,
Il n'auroit pas si-tôt traversé l'onde noire:
Comment l'auroit-il crû, puisqu'en vain ses amours
L'avoient sollicité d'avoir soin de ses jours?
Par le beau Callion la troupe est augmentée.
Gilippe vient aprés fils du riche Acantée.
Le premier pour tous biens n'a que les dons du corps:
L'autre pour tous appas possede des trésors;
Tous deux aiment Cloris, & Cloris n'aime qu'elle;
Ils sont pourtant parez des faveurs de la Belle.
Phlégre accourt, & Mimas, Palmire aux blonds cheveux,
Le robuste Cantor aux bras durs & nerveux,
Le Licien Télame, Agénor de Carie,
Le vaillant Triptoléme, honneur de la Syrie,
Paphe expert à luiter, Mopse à lancer le dard,

Lycaste, Palémon, Glauque, Hilus, Amilcar,
Cent autres que je tais, troupe épaisse & confuse;
Mais peut-on oublier la charmante Arétuse,
Arétuse au teint vif, aux yeux doux & perçans,
Qui pour le blond Palmire a des feux innocens?
On ne l'instruisit point à manier la laine;
Courir dans les forests, suivre un cerf dans la plaine,
Ce sont tous ses plaisirs; heureuse si son cœur
Eût pû se garentir d'amour comme de peur!
On la voit arriver sur un cheval superbe
Dont à peine les pas sont imprimez sur l'herbe.
D'une charge si belle il semble glorieux;
Et comme elle Adonis attire tous les yeux.
D'une fatale ardeur déja son front s'allume;
Il marche avec un air plus fier que de coûtume.
Tel Apollon marchoit, quand l'énorme Piton
L'obligea de quitter l'ombre de l'Hélicon.
Par l'ordre de Capis la troupe se partage.
De tant de gens épars le nombreux équipage,
Leurs cris, l'aboy des chiens, les cors mêlez de voix
Annocent l'épouvante aux hôtes de ces bois.
Le Ciel en retentit, les Echos se confondent,
De leurs Palais voutez tous ensemble ils répondent.
Les Cerfs au moindre bruit à se sauver si prompts,
Les timides troupeaux des Daims aux larges fronts,

Sont contraints de quitter leurs demeures ſecretes ;
Le bois n'a plus pour eux d'aſſez ſombres retraites.
On court dans les ſentiers, on traverſe les forts,
Chacun pour les perçer redouble ſes efforts.
Au fond du bois croupit une eau dormante & ſale ;
Là le monſtre ſe plaît aux vapeurs qu'elle exhale ;
Il s'y veautre ſans ceſſe, & chérit un ſéjour
Juſqu'alors ignoré des mortels & du jour.
On ne l'en peut chaſſer ; du ſouci de ſa vie
Bien plus à ſa valeur qu'à ſa fuite il ſe fie ;
Les cors ont beau ſonner, l'air a beau retentir,
Rien ne ſauroit encor l'obliger à partir.
Cependant les deſtins hâtent ſa derniere heure :
Driope la premiere évente ſa demeure :
Les autres chiens par elle auſſi-tôt avertis
Répondent à ſa voix, frapent l'air de leurs cris,
Entraînent les chaſſeurs, abandonnent leur quête ;
Toute la meute accourt, & vient lançer la bête,
S'anime en la voyant, redouble ſon ardeur ;
Mais le fier animal n'a point encor de peur.
Le courſier d'Adonis né ſur les bords du Xante
Ne peut plus retenir ſon ardeur violente.
Une jument d'Ida l'engendra d'un des vents ;
Les forêts l'ont nourri pendant ſes premiers ans.
Il ne craint point des monts les puiſſantes barrieres,

Ni l'aspect étonnant des profondes rivieres,
Ni le panchant affreux des rocs & des vallons;
D'haleine en le suivant manquent les Aquilons.
Adonis le retient pour mieux suivre la chasse.
Enfin le monstre est joint par deux chiens dont la race
Vient du vîte Lelaps qui fut l'unique prix
Des larmes dont Céphale appaisa sa Procris.
Ces deux chiens sont Mélampe & l'ardente Sylvage;
Leur sort fut différent, mais non pas leur courage;
Par l'homicide dent Mélampe est mis à mort;
Sylvage au poil de tigre attendoit même sort,
Lors que l'un des chasseurs se présente à la bête;
Sur lui tourne aussi-tôt l'effort de la tempête;
Il connoît, mais trop tard, qu'il s'est trop avancé;
Son visage pâlit, son sang devient glacé,
L'image du trépas en ses yeux est empreinte;
Sur le teint des mourans la mort n'est pas mieux peinte.
Sa peur est pourtant vaine, & sans être blessé
Du Monstre qui le heurte il se sent terrassé.
Nisus ayant cherché son salut sur un arbre,
Rit de voir ce chasseur plus froid que n'est un marbre;
Mais lui-même a sujet de trembler à son tour;
Le Sanglier coupe l'arbre, & les lieux d'alentour
Résonnent du fracas dont sa chûte est suivie;
Nisus encor en l'air fait des vœux pour sa vie.

Conterai-je en détail tant de puissans efforts ?
Des chiens & des chasseurs les différentes morts ?
Leurs exploits avec eux cachez sous l'ombre noire?
Seules vous les savez, ô filles de Mémoire;
Venez donc m'inspirer, & conduisant ma voix
Faites-moy dignement célébrer ces exploits.
Deux lices d'Anténor, Lycoris, & Niphale
Veulent qu'aux yeux de tous leur ardeur se signale:
Le vieux Capis lui-même eut soin de les dresser;
Au sanglier l'une & l'autre est prête à se lancer;
Un mâtin les devance, & se jette en leur place;
C'est Phlégon, qui souvent aux loups donne la chasse:
Armé d'un fort collier qu'on a semé de clous,
A l'oreille du Monstre il s'attache en courroux;
Mais il sent aussi-tôt le redoutable yvoire;
Ses flancs sont décousus, & pour comble de gloire
Il combat en mourant, & ne veut point lâcher
L'endroit où sur le Monstre il vient de s'attacher.
Cependant le Sanglier passe à d'autres trophées:
Combien void-on sous lui de trames étouffées!
Combien en coupe-t-il! que d'hommes terrassez!
Que de chiens abattus, mourans, morts, & blessez!
Chevaux, arbres, chasseurs, tout éprouve sa rage,
Tel passe un tourbillon messager de l'orage;
Telle descend la foudre, & d'un soudain fracas

Briſe, brûle, détruit, met les rochers à bas.
Crantor d'un bras nerveux lance un dard à la bête:
Elle en frémit de rage, écume, & tourne tête,
Et ſon poil heriſſé ſemble de toutes parts
Préſenter au chaſſeur une forêt de dards.
Il n'en a point pourtant le cœur touché de crainte:
Par deux fois du Sanglier il évite l'atteinte;
Deux fois le Monſtre paſſe, & ne briſe en paſſant
Que l'épieu dont Crantor ſe couvre en cet inſtant.
Il revient au chaſſeur: la fuite eſt inutile;
Crantor aux environs n'apperçoit point d'aſile;
En vain du coup fatal il veut ſe détourner;
Ne pouvant que mourir il meurt ſans s'étonner.
Pour punir ſon vainqueur toute la troupe approche.
L'un lui préſente un dard, l'autre un trait lui décoche:
Le fer, ou ſe rebouche, ou ne fait qu'entamer
Sa peau que d'un poil dur le Ciel voulut armer.
Il ſe lance aux épieux, il prévient leur atteinte;
Plus le péril eſt grand, moins il montre de crainte;
C'eſt ainſi qu'un guerrier preſſé de toutes parts
Ne ſonge qu'à périr au milieu des hazards.
De ſoldats entaſſez ſon bras jonche la terre;
Il ſemble qu'en luy ſeul ſe termine la guerre;
Certain de ſuccomber il fait pourtant effort,
Non pour ne point mourir, mais pour vanger ſa mort.

Tel & plus valeureux le Monſtre ſe préſente:
Plus le nombre s'accroît, plus ſa fureur s'augmente:
L'un a les flancs ouverts, l'autre les reins rompus:
Il mâche & foule aux pieds ceux qui ſont abattus.
La troupe des chaſſeurs en devient moins hardie.
L'ardeur qu'ils témoignoient eſt bien-tôt refroidie.
Palmire toutefois s'avance malgré tous:
Ce n'eſt pas du Sanglier que ſon cœur craint les coups;
Arétuſe lui fut jadis plus redoutable;
Jadis ſourde à ſes vœux, mais alors favorable
Elle void ſon Amant pouſſé d'un beau deſir,
Et le void avec crainte autant qu'avec plaiſir.
Quoi mes bras, lui dit-il, ſont conduits par les vôtres,
Et vous me verriez fuïr auſſi bien que les autres!
Non, non, pour redouter le Monſtre & ſon effort,
Vos yeux m'ont trop appris à mépriſer la mort.
Il dit, & ce fut tout: l'effet ſuit la parole;
Il ne va pas au Monſtre, il y court, il y vole,
Tourne de tous côtez, eſquive en l'approchant,
Hauſſe le bras vengeur, & d'un glaive tranchant
S'efforce de punir le Monſtre de ſes crimes:
Sa dent alloit d'un coup s'immoler deux victimes:
L'une eût ſenti le mal que l'autre en eût receu,
Si ſon cruel eſpoir n'eût point été déceu.
Entre Palmire & lui l'Amazone ſe lance:

Palmire craint pour elle, & court à sa deffense:
Le sanglier ne sait plus sur qui d'eux se vanger;
Toutefois à Palmire il porte un coup léger,
Léger pour le Héros, profond pour son amante.
On l'emporte; elle suit inquiete & tremblante.
Le coup est sans danger; cependant les esprits
En foule avec le sang de leurs prisons sortis
Laissent faire à Palmire un effort inutile;
Il devient aussi-tôt pasle, froid, immobile,
Sa raison n'agit plus, son œil se sent voiler,
Heureux s'il pouvoit voir les pleurs qu'il fait couler!
La moitié des chasseurs à le plaindre employée
Suit la triste Arétuse en ses larmes noyée.
Non loin de cet endroit un ruisseau fait son cours.
Adonis s'y repose aprés mille détours.
Les Nymphes de qui l'œil voit les choses futures,
L'avoient fait égarer en des routes obscures.
Le son des cors se perd par un charme inconnu,
C'est en vain que leur bruit à ses sens est venu.
Ne sachant où porter sa course vagabonde,
Il s'arrête en passant au cristal de cette onde.
Mais les Nymphes ont beau s'opposer aux destins:
Contre un ordre fatal tous leurs charmes son vains.
Adonis en ce lieu voit apporter Palmire:
Ce spectacle l'émeut, & redouble son ire.

A tarder plus long-tems on ne peut l'obliger :
Il regarde la gloire & non pas le danger.
Il part, ſe fait guider, rencontre le carnage.
Cependant le Sanglier s'étoit fait un paſſage ;
Et courant vers ſon fort il ſe lançoit par fois
Aux chiens qui dans le Ciel pouſſoient de vains abois.
On ne l'oſe approcher ; tous les traits qu'on lui lance,
Etant pouſſez de loin perdent leur violence.
Le Héros ſeul s'avance, & craint peu ſon courroux :
Mais Capis l'arrêtant, s'écrie, Où courez-vous ?
Quelle boüillante ardeur au péril vous engage ?
Il eſt beſoin de ruſe, & non pas de courage ;
N'avancez pas, fuyez, il vient à vous, ô Dieux !
Adonis ſans répondre au Ciel leve les yeux.
Déeſſe, ce dit-il, qu'adore ma penſée,
Si je cours au péril n'en ſois point offenſée ;
Guide plûtôt mon bras, redouble ſon effort,
Fais que ce trait lancé donne au Monſtre la mort.
A ces mots dans les airs le trait ſe fait entendre.
A l'endroit où le Monſtre a la peau la plus tendre,
Il en reçoit le coup, ſe ſent ouvrir les flancs,
De rage & de douleur, frémit, grince les dents,
Rappelle ſa fureur, & court à la vengeance.
Plein d'ardeur & léger Adonis le devance.
On craint pour le Héros, mais il ſait éviter

Les coups qu'à cet abord la dent lui veut porter.
Tout ce que peut l'adresse étant jointe au courage
Ce que pour se venger tente l'aveugle rage
Se fit lors remarquer par les chasseurs épars.
Tous ensemble au Sanglier voudroient lancer leurs dards;
Mais peut-être Adonis en recevroit l'atteinte.
Du cruel animal ayant chassé la crainte,
En foule ils courent tous droit aux fiers assaillans.
Courez, courez Chasseurs un peu trop tard vaillans;
Détournez de vos noms un éternel reproche;
Vos efforts sont trop lents, déja le coup approche.
Que n'en ay-je oublié les funestes momens!
Pourquoi n'ont pas péri ces tristes monumens!
Faut-il qu'à nos neveux j'en raconte l'histoire!
Enfin de ces forêts l'ornement & la gloire,
Le plus beau des mortels, l'amour de tous les yeux
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ses armes,
Et d'un coup aussi-tôt il détruit mille charmes.
Ses derniers attentats ne sont pas impunis;
Il sent son cœur percé de l'épieu d'Adonis,
Et lui poussant au flanc sa défense cruelle
Meurt & porte en mourant une atteinte mortelle:
D'un sang impur & noir il purge l'Univers;
Ses yeux d'un somme dur sont pressez & couverts;

Il demeure plongé dans la nuit la plus noire;
Et le vainqueur à peine a connu sa victoire,
Joüi de la vengeance, & goûté ses transports,
Qu'il sent un froid démon s'emparer de son corps.
De ses yeux si brillans la lumiere est éteinte;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche étoit peinte;
On n'en voit que les traits, & l'aveugle trêpas
Parcourt tous les endroits où regnoient tant d'appas.
Ainsi l'honneur des prez, les fleurs, présent de Flore,
Filles du blond Soleil & des pleurs de l'Aurore,
Si la faux les atteint, perdent en un moment
De leurs vives couleurs le plus rare ornement.
La troupe des Chasseurs au Héros accouruë
Par des cris redoublez lui fait ouvrir la veuë:
Il cherche encore un coup la lumiere des Cieux,
Il pousse un long soûpir, il referme les yeux,
Et le dernier moment qui retient sa belle ame
S'employe au souvenir de l'objet qui l'enflâme.
On fait pour l'arrêter des efforts superflus;
Elle s'envole aux airs, le corps ne la sent plus.
Prêtez-moi des soûpirs, ô vents qui sur vos aîles
Portates à Vénus de si tristes nouvelles.
Elle accourt aussi-tôt, & voyant son Amant
Remplit les environs d'un vain gémissement.
Telle sur un ormeau se plaint la tourterelle,

Quand l'adroit giboyeur a d'une main cruelle
Fait mourir à ses yeux l'objet de ses amours ;
Elle passe à gemir & les nuits & les jours,
De moment en moment renouvellant sa plainte :
Sans que d'aucun remords la Parque soit atteinte ;
Tout ce bruit quoi que juste au vent est répandu ;
L'enfer ne lui rend point le bien qu'elle a perdu.
On ne le peut fléchir, les cris dont il est cause
Ne font point qu'à nos vœux il rende quelque chose.
Vénus l'implore en vain par de tristes accens ;
Son désespoir éclate en regrets impuissans ;
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyez de larmes :
Sous d'humides torrens ils resserrent leurs charmes,
Comme on voit au Printemps les beautez du Soleil
Cacher sous des vapeurs leur éclat sans pareil.
Aprés mille sanglots enfin elle s'écrie :
Mon amour n'a donc pû te faire aimer la vie !
Tu me quittes cruel ! au moins ouvre les yeux,
Montre-toy plus sensible à mes tristes adieux ;
Voy de quelles douleurs ton amante est atteinte :
Hélas j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte ;
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter ;
Mes pleurs ni mes soûpirs ne peuvent l'arrêter.
Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres !
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !

Destins, si vous vouliez le voir si-tôt périr,
Faloit-il m'obliger à ne jamais mourir?
Malheureuse Vénus! que te servent ces larmes?
Vante toi maintenant du pouvoir de tes charmes:
Ils n'ont pû du trèpas exempter tes amours;
Tu vois qu'ils n'ont pû même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle
Prît à filer leur trame une peine éternelle;
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, & ne puis l'obtenir.
Noires divinitez du ténébreux Empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire,
Rois des peuples légers, souffrez que mon Amant
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point, le trésor que je pleure
Ornera tôt ou trad votre sombre demeure.
Quoi vous me refusez un présent si léger?
Cruels, souvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous Antres cachez, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs si secretes,
Grottes qui tant de fois avez vû mon Amant
Me raconter des yeux son fidele tourment,
Lieux amis du repos, demeures solitaires,
Qui d'un trésor si rare étiez dépositaires.
Déserts rendez-le moi; deviez-vous avec lui

Nourrir

Nourrir chez vous le Monstre auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point. Adieu donc, ô belle ame,
Emporte chez les morts ce baiser tout de flâme ;
Je ne te verrai plus, adieu cher Adonis.
Ainsi Vénus cessa : les rochers à ses cris
Quittant leur dureté répandirent des larmes ;
Zéphire en soûpira ; le jour voila ses charmes ;
D'un pas précipité sous les eaux il s'enfuit,
Et laissa dans ces lieux une profonde nuit.



II.

POËME DE LA CAPTIVITÉ DE SAINT MALC

A son Altesse Monseigneur le Cardinal de BOUILLON, *Grand Aumônier de France.*

MONSEIGNEUR,

Votre Altesse Eminentissime ne refusera pas sa protection au Poëme que je lui dédie ; tout ce qui porte le caractere de pieté est auprés de Vous d'une recommandation trop puissante. C'est pour moi un juste sujet d'espérer dans l'occasion qui s'offre aujourd'hui : mais si j'ose dire la vérité, mes souhaits ne se bornent point à cet avantage. Je voudrois que cet Idylle outre la sainteté du sujet ne vous parût pas entierement dénué des beautez de la Poësie. Vous ne les dédaignez pas ces beautez divines, & les graces de cette Langue que parloit le Peuple Prophete. La lecture des Livres Saints vous en a appris les principaux traits. C'est là que la sagesse divine rend ses oracles avec plus d'élévation, plus de majesté & plus de force que n'en ont les Virgiles & les Homeres. Je ne veux pas dire que ces derniers vous soient inconnus ; ignorez-vous rien de ce qui merite

d'être sçû par une personne de votre rang. Le Parnasse n'a point d'endroits où vous soyez capable de vous égarer. Certes, MONSEIGNEUR, il est glorieux pour vous de pouvoir ainsi démêler les diverses routes d'une contrée où vous vous êtes arrêté si peu. Que si votre goût peut donner le prix aux beautez de la Poësie, il le peut bien mieux donner à celles de l'Eloquence. Je vous ai entendu juger de nos Orateurs avec un discernement qu'on ne peut assez admirer; tout cela sans autre secours que celui d'une bien-heureuse naissance, & par des talens que vous ne tenez ni des Précepteurs ni des Livres. C'est aux lumieres nées avec vous, que vous êtes redevable de ces progrès dont tout le monde s'est étonné. Ce qui consume la vie de plusieurs Vieillards enchaisnez aux Livres dés leur enfance, la jeunesse d'un Prince l'a fait: & nous l'avons vû, & la Renommée l'a publié. Elle a joint au bruit de votre savoir celui de ces mœurs si pures, & d'une sagesse qui est la fille du tems chez les autres, & qui le devance chez vous. Un mérite si singulier a été universellement reconnu. Celui qui dispense les trésors du Ciel, & le Monarque qui par ses armes victorieuses s'est rendu l'Arbitre de l'Europe, ont concouru de faveurs & d'estime pour vous élever. Aprés des témoignages d'un si grand poids, mes loüanges seroient inutiles à votre gloire. Je ne dois ajoûter ici qu'une protestation respectueuse d'être toute ma vie, &c.



DE LA CAPTIVITE' DE S. MALC.

REINE des esprits purs, Protectrice puissante,
Qui des dons de ton Fils rends l'ame joüissante,
Et de qui la faveur se fait à tous sentir,
Procurant l'innocence ou bien le repentir;
Mere des Bien-heureux; Vierge enfin, je t'implore:
Fais que dans mes Chansons aujourd'hui je t'honore:
Bannis-en ces vains traits, criminelles douceurs
Que j'allois mendier jadis chez les neuf Sœurs.
Dans ce nouveau travail mon but est de te plaire.
Je chante d'un Héros la vertu solitaire,
Ces déserts, ces forêts, ces antres écartez,
Des favoris du Ciel autrefois habitez.
Les Lions & les Saints ont eu même demeure.
Là, Malc, prioit, jeûnoit, soûpiroit à toute heure,
Pleuroit; non ses péchez, mais ceux qu'en notre cœur
A versez le serpent dont Christ est le vainqueur.
Malc avoit dans ces lieux confiné sa jeunesse,
Vivoit sous les conseils d'un Saint plein de sagesse,
Conservoit avec soin le trésor précieux
Que nous tenons d'une eau dont la source est aux Cieux.
Les auteurs de ses jours descendus sous la tombe,
Aux trésors temporels le jeune Saint succombe;
Croit qu'on en peut joüir sans être criminel,
Que souvent on tient d'eux l'héritage éternel;

Qu'on n'a qu'à faire entrer par un pieux usage
Les membres du Seigneur, & leur chef en partage.
Funeste appas de l'or, moteur de nos desseins,
Que ne peux-tu sur nous, si tu plais même aux Saints!
Malc annonce au vieillard censeur de sa jeunesse,
Qu'il va de ses ayeux recüeillir la richesse;
Qu'il tâche d'empêcher que des biens assez grands
Ne soient mal dispensez par d'avares parens;
Qu'il veut fonder un cloître & destine le reste
A vivre sans éclat, toûjours simple & modeste,
Donnant un saint exemple, & par ses soins pieux
Peut-etre plus utile au siécle qu'en ces lieux.
Mon fils, dit le vieillard, il faut qu'avec franchise
Je vous ouvre mon cœur touchant votre entreprise.
Où vous exposez-vous, & qu'allez-vous tenter?
En de nouveaux périls pourquoi vous rejetter?
De triompher toûjours seriez-vous bien capable?
Ah! si vous le croyez, l'orgüeil vous rend coupable;
Sinon, votre imprudence a déjà mérité
Les reproches d'un Dieu justement irrité.
Fuyez, fuyez, mon Fils, le monde & ses amorces:
Il est plein de dangers qui surpassent vos forces.
Fuyez l'or: mais fuyez encor d'autres appas:
On ne sort qu'en fuyant vainqueur de ces combats.
La paix que nous goûtons a-t'elle moins de charmes?

Quoi! vous hazarderiez le fruit de tant de larmes,
Et celui de ce ſang qu'un Dieu verſa pour vous!
A ces mots le vieillard ſe jette à ſes genoux.
Malc le quitte en pleurant; triſte & funeſte abſence.
Il abandonne au ſort ſa fragile innocence;
S'engage en des chemins pleins de périls & longs.
D'Edeſſe à Béroé ſont de vaſtes ſablons:
L'Aſtre dont les clartez ſont eſclaves du monde,
Parcourt avec ennui cette plaine inféconde.
S'il y voit quelque objet, c'eſt un objet d'horreur.
Maint Arabe voiſin y portoit la terreur.
Du Paſſant égorgé le corps ſans ſépulture
D'un ventre carnaſſier devenoit la pâture.
On voyoit ſuccéder en ces cruels ſéjours
Aux brigands les Lions, aux Lions les Vautours.
Marcher ſeul en ces lieux eût eu de l'imprudence:
La Fortune joint Malc à des gens ſans défenſe.
Peu de jeuneſſe entre eux, force vieillards craintifs,
Femmes, famille, enfans aux cœurs déjà captifs.
Ils traverſoient la plaine aux Zéphirs inconnuë,
Un gros de Sarrazins vient s'offrir à leur vûë,
Milice du Démon, gens hideux & hagards,
Engeance qui portoit la mort dans ſes regards.
La cohorte du Saint d'abord eſt diſperſée.
Equipage, tréſors, jeune épouſe eſt laiſſée.

Telle fuit la Colombe, oubliant ſes amours
A l'aſpect du Milan qui menace ſes jours.
Telle l'ombre d'un Loup dans les verds pâturages,
Ecarte les troupeaux attentifs aux herbages.
Les Compagnons de Malc épandus par ces champs,
Tomboient ſans réſiſter ſous le fer des brigands.
De toutes parts l'horreur regnoit en ce ſpectacle.
La proye apportoit ſeule au meurtre de l'obſtacle.
Ceux que l'amour du gain tira de leur foyer,
Perdoient d'un an de peine en un jour le loyer.
Les Peres chargez d'ans l'aiſſans leurs tendres gages,
Fuyoient leur propre mort en ces funeſtes plages,
Et pour deux jours de vie abandonnoient un bien
Prés de qui vivre un ſiécle aux vrais Peres n'eſt rien.
L'Amant & la Compagne à ſes vœux deſtinée,
Quittoient le doux eſpoir d'un prochain hymenée;
Malheureux! l'un fuyoit; on eût veu ſes amours
Lui tendre en vain les bras implorans ſon ſecours.
Une Dame encor jeune & ſage en ſa conduite,
Aux yeux de ſon Epoux dans les fers fut réduite.
Le Mari ſe ſauva regrettant ſa moitié.
La femme alla ſervir un Maître ſans pitié.
Au Chef de ces brigands elle échût en partage.
Cet homme poſſédoit un fertile héritage,
Et de pluſieurs troupeaux d'ans l'ardente ſaiſon

Vendoit à ses voisins le croît & la toison.
Notre Héros suivit la Dame en servitude.
Ce fut lors ; mais trop tard, que pour sa solitude,
Pour son cher Directeur, & ses sages avis
Il reprit des transports de pleurs en vain suivis.
Forêts, s'écrioit-il, retraites du silence,
Lieux, dont j'ai combattu la douce violence,
Angéliques Citez d'où je me suis banni,
Je vous ai méprisez, déserts, j'en suis puni.
Ne vous verrai-je plus? Quoi, songe, tu t'envoles!
O Malc, tu vois le fruit de tes desseins frivoles:
Verse des pleurs amers, puisque tu t'es privé
De ces pleurs bienheureux où ton cœur s'est lavé.
Ainsi Malc regrettoit sa fortune passée.
Cependant des brigands la proye est entassée.
On l'emporte à grand bruit: ils s'en vont triomphans.
Leur Chef voulut que Malc adorât ses enfans,
Honneur dont on ne doit s'attribuer les marques,
Qu'en voyant sous ses pieds les têtes des Monarques.
Un Arabe éxigea ce superbe tribut.
Si Malc s'en défendit, s'il l'osa, s'il le pût,
S'il en subit la loi sans peine & sans scrupule,
C'est ce qu'en ce récit l'Histoire dissimule.
Bien qu'à peine la Dame achevât son printemps,
Que son teint eût des jours aussi frais qu'éclatans,

L'Arabe n'en fit voir qu'une estime légere.
Il lui donna l'emploi d'une simple Bergere,
Avec Malc l'envoya pour garder ses troupeaux.
Bien-tôt entre leurs mains ils devinrent plus beaux.
Le saint couple cherchoit les lieux les plus sauvages,
S'approchoit des rochers, s'éloignoit des rivages ;
Lui-même il se fuyoit ; & jamais dans ces bois
Les Echos n'ont formé de concerts de leur voix.
Aux jours où l'on faisoit des vœux pour l'abondance,
Ils ne paroissoient point aux jeux ni dans la danse :
On ne les voyoit point à l'entour des hameaux
Mollement étendus dormir sous les ormeaux.
Les entretiens oisifs & féconds en malices,
Du mercenaire esclave ordinaires délices,
Etoient fuis avec soin de nos nouveaux Bergers ;
Ils n'envioient point l'heur des troupeaux étrangers.
Jamais l'ombre chez eux ne mit fin aux prieres,
Ni la main du sommeil n'abbaissa leurs paupieres.
La nuit se passoit toute en vœux, en oraison.
Dés que l'Aube empourproit les bords de l'horison,
Ils menoient leurs troupeaux loin de toutes approches.
Malc aimoit un ruisseau coulant entre des roches.
Des cédres le couvroient d'ombrages toûjours verds :
Ils défendoient ce lieu du chaud & des hyvers.
De degrez en degrez l'eau tombant sur des marbres,

Mêloit son bruit aux vents engoufrez dans les arbres.
Jamais désert ne fut moins connu des Humains.
A peine le Soleil en savoit les chemins.
La Bergere cherchoit les plus vastes campagnes.
Là ses seules Brebis lui servoient de compagnes.
Les vents en sa faveur leur offroient un air doux.
Le Ciel les préservoit de la fureur des Loups ;
Et gardant leurs toisons exemptes de rapines,
Ne leur laissoit payer nul tribut aux épines.
Dans les Dédales verds que formoient les hailliers,
L'herbe tendre, le thim, les humbles violiers,
Présentoient aux troupeaux une pâture exquise.
En des lieux découverts notre Bergere assise,
Aux injures du hâle exposoit ses attraits,
Et des pensers d'autrui se vengeoit sur ses traits.
Sa beauté lui donnoit d'éternelles alarmes.
Ses mains avec plaisir auroient détruit ses charmes :
Mais, n'osant attenter contre l'œuvre des Cieux,
Le Soleil se chargeoit de ce crime pieux.
O vous, dont la blancheur est souvent empruntée,
Que d'un soin différent votre ame est agitée !
Si vous ne vous voulez priver d'un bien si doux,
De ses dons naturels au moins contentez-vous.
Tandis que la Bergere en extase ravie
Prioit le Saint des Saints de veiller sur sa vie,

Les Ministres divins veilloient sur son troupeau.
Quelquefois la quenoüille & l'artiste fuseau
Lui délassoient l'esprit, & pour reprendre haleine
De ses propres moutons elle filoit la laine.
Pendant qu'elle goûtoit ce plaisir innocent,
Tournant par fois les yeux sur son troupeau paissant,
Que vous êtes heureux, peuple doux! disoit-elle;
Vous passez sans péché cette course mortelle.
On louë en vous voyant celui qui vous a faits:
Et nous, de qui les cœurs sont enclins aux fortaits,
Laissons languir sa gloire, & d'un foible suffrage
Ne daignons relever son nom ni son ouvrage.
Cheres Brebis, paissez; cüeillez l'herbe & les fleurs.
Pour vous l'Aube nourrit la terre de ses pleurs.
Vivez de leurs présens; inspirez-nous l'envie
D'éviter les repas qui vous coûtent la vie;
Misérables Humains, semence de Tyrans,
En quoi différez-vous des monstres dévorans?
Tels étoient les pensers de la sainte Héroïne.
Pour Malc, il méditoit sur la triple origine
De l'homme florissant, déchû, puis rétabli.
Du premier des Mortels la faute est en oubli:
Le Ciel pour Lucifer garde toûjours sa haine.
Dieu tout bon, disoit Malc, si ton Fils par sa peine
M'a fauvé de l'Enfer, m'a remis dans mes droits,

Garde-moi de les perdre une seconde fois.
Fais qu'un jour mes travaux par leur fin se couronnent.
Je suis dans les périls, mille maux m'environnent,
L'esclavage, la crainte, un Maître menaçant ;
Et ce n'est pas encor le mal le plus pressant.
Tu mas donné pour aide au fort de la tourmente
Une Compagne sainte, il est vray ; mais charmante.
Son exemple est puissant, ses yeux le sont aussi ;
De conduire les miens, Seigneur, prends le souci.
Le Ciel combloit de dons cette humble modestie.
L'ame de nos Bergers du péché garentie
Ne se contentoit pas de l'avoir évité.
Qu'avons-nous, disoient-ils, jusques-là mérité ?
Nous te sommes, Seigneur, serviteurs inutiles.
Aide-nous, rends nos cœurs en vertu plus fertiles.
Fais-nous suivre la main qui nous a secourus.
Tu combattis pour nous, tu souffris, tu mourus ;
Nous vivons, nous passons nos jours dans l'espérance :
Nos délices seront le prix de ta souffrance.
Ne nous feras-tu point imiter ces travaux ?
Quand auras-tu, Seigneur, tes enfans pour rivaux ?
Si cette ambition te semble condamnable,
C'est l'amour qui la cause ; il rend tout pardonnable.
Oüi, Seigneur, nous t'aimons, nous l'osons protester :
Mais si l'effet ne suit, que sert de s'en vanter ?

Il faut porter ta Croix, goûter de ton Calice,
Couvrir son front de cendre, & son corps d'un cilice.
Tandis qu'ils se matoient par ces saintes rigueurs,
Leurs troupeaux prospéroient aussi-bien que leurs cœurs.
L'Arabe en profitoit sans en savoir la cause.
Ce brigand pour le gain employant toute chose,
Voulut les engager par de plus forts liens.
Il crut que de s'enfuir ayans mille moyens,
Il se pourroit enfin soustraire à l'esclavage;
Qu'il faloit joindre aux fers les nœuds du mariage.
Leur amour lui seroit un gage suffisant.
Les doux fruits dont l'hymen leur feroit un présent
Augmenteroient ses biens, l'auroient encor pour Maître.
Humains, cruels Humains, faut-il procurer l'être
Afin que ce bien-fait enchaîne un innocent?
Et ne se sauroit-il affranchir en naissant?
L'Arabe ayant ainsi double profit en vûë,
Donne aux chastes Bergers une alarme imprévûë;
Leur propose à tous deux un lien plein d'horreur.
Ne nous fais point, dit Malc, tomber dans cette erreur.
Celle que tu me veux joindre par l'hymenée
D'un l'égitime Epoux suivoit la destinée.
Tu la lui vins ravir; tu le pus par ta Loi.
Nous ne nous plaignons point de nos fers ni de toi.
Redouble la rigueur d'un joug involontaire:

Mais puiſque notre Dieu nous défend l'adultere,
Laiſſe-nous réſiſter à ton vouloir impur.
Notre innocence t'eſt un gage bien plus ſûr.
Quel ſervice attends-tu de nous, quand notre zèle
N'aura pour fondement qu'une ardeur criminelle?
Si tu crains qu'étant bons nous ne quittions tes chams,
Te fieras-tu ſur nous, quand nous ſerons méchans?
L'Arabe à ce diſcours ſe ſent tranſporter d'ire:
Vil eſclave, dit-il, tu m'oſes contredire!
Meurs ou céde; obéïs; & garde déſormais
De m'alléguer ton Dieu que je ne crus jamais.
Auſſi-tôt de ſon glaive il dépoüille la lame:
Et Malc épouvanté s'approche de la Dame.
Le ſoir on les enferme en un lieu ſans clartez.
Leur mariage n'eut que ces formalitez.
On n'y vit point d'Hymen ni de Junon paroître.
Frivoles Déïtez qui nous devez votre être,
Vous n'accourutes pas, comment l'auriez-vous pu?
Vous n'êtes que des noms dont le charme eſt rompu.
Notre couple étant ſeul eut recours aux prieres.
Tous deux avoient beſoin de graces ſingulieres.
Ils ne s'étoient point vûs encor dans ces dangers;
Non que portant leurs pas loin des autres Bergers,
L'Enfer n'eût quelque fois leur perte conſpirée;
Mais des yeux du Seigneur leur conduite éclairée,

Ne s'écartoit jamais de la divine Loy.
Le Berger cette nuit se défia de soy.
Sa crainte incontinent de désespoir suivie,
Pour sauver sa pudeur mit en danger sa vie:
Et le même coûteau qui dans mille besoins
L'aidoit à s'acquitter de ses champêtres soins;
Ce coûteau, dis-je, alloit du Saint couper la trame:
L'imprudent Malc voulant mettre à couvert son ame,
S'en alloit de sa main la livrer au Démon;
Fureur qui n'étoit pas indigne de pardon.
La lueur de l'acier avertit la Bergere.
Que vois-je, cria-t-elle! O Ciel? qu'allez-vous faire?
Je vais, répondit Malc, prévenir les combats
D'un œil toûjours présent, & toûjours plein d'appas.
Nous ne nous fuirons plus: notre ame est condamnée
Aux dangers qu'à sa suite entraîne l'hymenée.
Malgré nous désormais nous vivrons en commun:
Deux parcs nous hébergeoient, nous n'en aurons plus qu'un.
Helas! qui l'auroit cru que cette inquiétude
Nous chercheroit au fonds d'un âpre solitude?
J'appréhende à la fin que le Ciel irrité
N'abandonne nos cœurs à leur fragilité.
Cette faute entre Epoux nous semblera légere.
Il faut espérer mieux dit la chaste Bergere.
Dieu ne quittera pas ses enfans au besoin.

Si mon sexe est fragile il en prendra le soin.
Vous ai-je donné lieu d'en être en défiance?
Qu'ai-je fait pour causer cette injuste croyance?
Votre soupçon m'outrage; & vous avez dû voir
Que je sais sur mes sens garder quelque pouvoir.
Quand mon cœur auroit peine à s'en rendre le maître,
Estes-vous mon Epoux, & le pouvez-vous être?
Nous a-t-on pu lier sans savoir si la mort
M'a ravi ce mari qui m'attache à son sort?
Vous vous alarmez trop pour un vain hymenée.
Je vous rends cette main que vous m'avez donnée.
Dissimulez pourtant, feignez, comportez-vous
Comme frere en secret, en public comme époux.
Ainsi vécut toûjours mon mari véritable;
Et si la qualité de Vierge est souhaitable,
Je la suis: j'en fis vœu toute petite encor.
Malgré les loix d'Hymen j'ai gardé ce trésor.
Aprés l'avoir sauvé d'un amour légitime,
Voudrois-je maintenant le perdre par un crime?
Non, Malc, je ne crois pas que le Ciel le souffrît.
Il m'en empêcheroit, quelque appas qui s'offrît.
Ne craignez plus, vivez; l'Eternel vous l'ordonne.
Estimez-vous si peu cet être qu'il vous donne?
Votre corps est à lui; ses mains l'ont façonné:
Le droit d'en disposer ne vous est point donné.

Quelle

Quelle imprudence à vous de finir votre course
Par le seul des péchez qui n'a point de ressource !
Toute faute s'expie ; on peut pleurer encor :
Mais on ne peut plus rien s'étant donné la mort.
Vivez donc ; & tâchons de tromper ces barbares.
Le Saint ne put trouver de termes assez rares
Pour rendre grace au Ciel, & loüer cette Sœur
Dont la sagesse étoit égale à la douceur.
Cette nuit s'acheva comme les précédentes,
Dieu leur fit employer en prieres ardentes
Des momens que l'on croit innocemment perdus,
Quand le somme a sur nous ses charmes répandus.
Le lendemain l'Arabe en ses champs les renvoye.
Là montrant aux Bergers une apparente joye,
Les larmes, les soûpirs, & les austéritez,
Quand ils se trouvoient seuls, faisoient leurs voluptez.
En eux-mêmes souvent-ils cherchoient des retraites.
On ne s'apperçût point de ces peines sécretes.
Chacun crut qu'ils s'aimoient d'un amour conjugal.
Aucun plaisir au leur ne sembloit être égal.
On se le proposoit tous les jours pour exemple ;
Et lorsque deux Epoux étoient conduits au Temple,
Que le Ciel, disoit-on, afin de vous combler,
Fasse à l'hymen de Malc le vôtre ressembler.
Le saint couple à la fin se lasse du mensonge.

En de nouveaux ennuis l'un & l'autre se plonge.
Toute feinte est sujet de scrupule à des Saints :
Et quelque soit le but où tendent leurs desseins,
Si la candeur n'y regne ainsi que l'innocence,
Ce qu'ils font pour un bien leur semble être une offense.
Malc à ces sentimens donnoit un jour des pleurs.
Les larmes qu'il versoit, faisoient courber les fleurs.
Il vit auprés d'un tronc des légions nombreuses
De fourmis qui sortoient de leurs cavernes creuses.
L'une poussoit un faix ; l'autre prêtoit son dos,
L'amour du bien public empêchoit le repos.
Les chefs encourageoient chacun par leur exemple.
Un du peuple étant mort, notre Saint le contemple
En forme de convoi soigneusement porté.
Hors les toits fourmillans de l'avare Cité.
Vous m'enseignez, dit-il, le chemin qu'il faut suivre.
Ce n'est pas pour soi seul qu'ici bas on doit vivre.
Vos greniers sont témoins que chacune de vous
Tâche à contribuer au commun bien de tous.
Dans mon premier désert j'en pouvois autant faire;
Et sans contrevenir aux vœux d'un Solitaire,
L'exemple, le conseil, & le travail des mains
Me pouvoient rendre utile à des troupes de Saints.
Aujourd'hui je languis dans un lâche esclavage.
Je sers pour conserver des jours de peu d'usage.

Le monde a bien besoin que Malc respire encor !
Vil esclave, tu ments pour éviter la mort !
Que ne résistois-tu, quand on força ton ame
A se voir exposée aux beautez d'une femme ?
Lorsqu'il ne fut plus temps tu courus au trépas.
Quitte, quitte des lieux où Christ n'habite pas.
Avec ses ennemis veux-tu passer ta vie ?
Il déclare à la Sainte aussi-tôt son envie,
Va s'asseoir auprés d'elle, & lui parle en ces mots.
Ma Sœur, je me souviens que vos sages propos
Déjà plus d'une fois m'ont retiré de peine.
N'aguere, en conduisant mon troupeau dans la plaine,
Je songeois à l'état où le sort nous réduit.
Quel est de nos travaux l'espérance & le fruit ?
Rien que de prolonger le cours de nos miseres,
Et vieillir, s'il se peut sous des ordres séveres.
Voilà dedans ces lieux le but de notre emploi.
Nous y vivons pour vivre ; est-ce assez ? Dites-moi.
Faut-il pas consacrer à l'auteur de son être
Tous ses soins, tout son temps, enfin tout ce qu'un Maître
Et qu'un Pere à la fois uniquement chéri
Exige de devoirs d'un couple favori ?
Dieu nous comble tous deux de ses faveurs célestes.
Il nous a dégagez de cent piéges funestes.
Sa grace est notre guide ainsi que notre appui.

Nous ne persévérons dans le bien que par lui.
Allons nous acquitter de ce bien-fait immense.
Ici le jour finit, & puis il recommence,
Sans que nous bénissions le saint Nom qu'à demi,
Ne vivant pas pour Dieu, mais pour son ennemi.
Ma Sœur, si nous cherchions de plus douces demeures?
Je vous ai fait récit quelquefois de ces heures,
Qu'en des lieux séparez de tout profane abord
Je passois à loüer l'arbitre de mon sort.
Alors j'avois pitié des heureux de ce monde.
Maintenant j'ai perdu cette paix si profonde.
Mon cœur est agité malgré tous vos avis.
Je ne me repens pas de les avoir suivis.
Mais enfin jettez l'œil sur l'état où nous sommes.
Vous êtes exposée aux malices des hommes.
Je n'ai plus de mes bois les saintes voluptez.
Ne reviendront-ils point ces biens que j'ai quittez?
Ah, si vous joüissiez de leur douceur exquise!
La fuite, direz-vous, ne nous est pas permise.
De notre liberté l'Arabe est possesseur.
Et quel droit a sur nous un cruel ravisseur?
Brisons ses fers; fuyons sans avoir de scrupule.
Le mal est bien plus grand, lorsque l'on dissimule.
Quelque prétexte qu'ait un mensonge pieux,
Il est toûjours mensonge, & toûjours odieux.

Allons vivre sans feinte en ces forêts obscures,
Où j'ai trouvé jadis des retraites si sûres.
Ne tentons plus le Ciel : ayons une humble peur.
Je vous promets des jours tout remplis de douceur.
Il se teut, aussi-tôt la prudente Bergere
Approuve les conseils que le Saint lui suggere.
Il fait choix de deux boucs les plus grands du troupeau,
Les tuë, ôte les chairs, change en outre leur peau.
Notre couple s'en sert à traverser des ondes
Dont il falloit franchir les barrieres profondes.
Le courant les poussa bien loin sur l'autre bord.
Tous deux marchent en haste où les guide leur sort.
Ils avoient achevé quatre stades à peine,
Quand trahis par leurs pas imprimez sur l'arene
Ils entendent de loin des chameaux & du bruit ;
Tournent tête ; & voyant que leur Maître les suit
Se pressent, mais en vain ; tout ce qu'ils pûrent faire
Fut de gagner un antre affreux & solitaire ;
Triste séjour de l'ombre : en ses détours obscurs
Regnoit une Lionne hôtesse de ses murs.
Elle y conçût un Fan unique & tendre gage
Des brûlantes ardeurs du Roy de cette plage.
Mere nouvellement on l'eût vûë allaiter
Celui qu'elle venoit en ces lieux d'enfanter.
Mais comment l'eût-on vûë ? A peine la lumiere

Osoit franchir du seüil la démarche premiere.
Par cent cruels repas cet antre diffamé
Se trouvoit en tout temps de carnage semé.
Le saint couple frémit, & s'arrête à l'entrée.
Ils n'osent pénétrer cette horrible contrée.
Ils cherchent quelque coin en tâtant & craintifs.
L'Arabe croit déja tenir ses fugitifs.
Il n'avoit avec lui pour escorte & pour guide
Qu'un Esclave fidéle, adroit, & peu timide.
Va me querir, dit-il, ce couple qui s'enfuit.
Le cimeterre au poing l'Esclave entre avec bruit.
La Lionne l'entend, rugit, & pleine d'ire
Accourt, se lance à lui, l'abbat, & le déchire.
De son séjour si long le Maître est étonné;
Et d'un courroux aveugle aussi-tôt entraîné,
Est-ce crainte ou pitié, dit-il, qui te retarde?
Quoi je n'ai pas encor cette troupe fuyarde?
Enfans de l'infortune, esprits nez pour les fers,
Je vous irai chercher tous trois jusqu'aux enfers.
Dans le goufre à ces mots l'ardeur le précipite.
Sa colere a bien-tôt le sort qu'elle mérite.
A peine il est entré que les cruelles dents
Et les ongles félons s'impriment dans ses flancs.
Les Saints, loin d'en avoir une sécrete joye,
Du parti le plus fort craignent d'être la proye,

Font des vœux pour l'Arabe, & tous deux soûpirans
Souhaitent un remords du moins à leurs tyrans :
Mais des supôts de Bel l'ame aux feux consacrée,
Victime nécessaire à l'Enfer est livrée.
Le Maistre & son Esclave attendans le trépas.
Gisent ensanglantez, la mort leur tend les bras.
La cruelle moitié du monstre de Lybie
Traîne en ses magazins leurs deux corps où la vie
Cherche encore un réfuge, & quitte en gémissant
Les hôtes que du Ciel elle obtint en naissant.
Le lionceau se baigne en leur sang avec joye.
Il ne sait pas rugir, & s'instruit à la proye.
Digne de ces leçons il commence à goûter
Les meurtres qu'il ne peut encore exécuter.
Aprés qu'il a joüi du crime de sa mere,
Et qu'ils ont assouvi leur faim & leur colere,
La lionne repense à ces actes sanglans,
Emporte en d'autres lieux son fan avec les dents,
Quitte lobscur séjour, & se sentant coupable,
Encor que faite au meurtre & de crainte incapable
Elle fuit, & confie aux plus aspres rochers
Du cruel nourrisson les jours qui lui sont chers.
Malc cherche aussi-bien qu'elle un plus certain azile.
L'abord de ce séjour lui semble trop facile.
L'odeur des animaux, la piste de leurs pas,

La vengeance & le bruit de ces cruels trépas,
Tout lui fait redouter qu'une troupe infidelle
N'évente les sécrets que cet antre recéle,
Ne trouve l'innocent, en cherchant les auteurs
De l'attentat commis sur ses persécuteurs.
La faim même qui rend les Saints ses tributaires,
Fait sortir nos Héros de ces lieux solitaires.
Loin du peuple profane ils vont finir leurs jours.
Un bourg de peu de nom fait enfin leurs amours.
Là le couple pieux aussi-tôt se sépare.
De leur mensonge saint l'offense se répare.
Cet hymen se dissoud; la Dame entre en un lieu,
Où cent Vierges ont pris pour Epoux le vrai Dieu.
Dans un Cloître éloigné Malc s'occupe au silence;
Et s'il n'alloit par fois régler la violence
Dont la chaste recluse embrasse l'oraison,
Sa retraite pourroit s'appeller sa prison.
Il y vit dans les pleurs, nectar de pénitence:
C'est le seul dont ses vœux demandent l'abondance.
Plus Ange que Mortel il se prive des biens
Qui sont de notre corps agréables soûtiens.
Ce jeûne rigoureux n'accourcit point sa vie.
Des deux flambeaux du Ciel la course entre-suivie,
A long-temps ramené la peine & le repos,
Le repos aux Humains, la peine au saint Héros,

Sans qu'il ſemble approcher du terme de ſa courſe.

De ſon zéle fervent l'inépuiſable ſource
Fomente la chaleur qui retarde ſa mort.
Prés d'un ſiécle d'hyvers n'a pû l'éteindre encor.
Jérôme en eſt témòin, ce grand Saint dont la plume
Des faits du Dieu vivant expliqua le volume.
Il vit Malc, il apprit ces merveilles de lui;
Et mes légers accords les chantent aujourd'hui.
Qui voudra les ſavoir d'une bouche plus digne,
Liſe chez Dandilli cette aventure inſigne.
Jérôme l'écrivoit, lorſque le Peuple Franc
Du bonheur des Romains arrêtoit le torrent.
Je la chante en un tems où ſur tous les Monarques
LOUIS de ſa valeur donne d'illuſtres marques,
Cependant qu'à l'envi ſa rare piété,
Fait au ſein de l'erreur regner la vérité.
Prince qui par ſon choix remis le culte aux Temples,
Qui t'acquis cet honneur par tes pieux exemples,
Et que le haut ſavoir, le ſang, & la vertu,
Ont dés les jeunes ans de pourpre revêtu,
Je t'offre ce récit foible fruit de mes veilles;
Mais s'il faut que nos dons égalent tes merveilles,
Quel Homere oſera placer devant ſes vers
Ton Nom digne de vivre autant que l'univers.

III.

POËME DU QUINQUINA.

A MADAME LA DUCHESSE DE BOUILLON.

CHANT PREMIER.

JE ne voulois chanter que les héros d'Esope.
Pour eux seuls en mes Vers j'invoquois Calliope.
Même j'allois cesser, & regardois le port.
La raison me disoit que mes mains étoient lasses :
Mais un ordre est venu plus puissant & plus fort
Que la raison : cet ordre accompagné de graces,
Ne laissant rien de libre au cœur ni dans l'esprit,
M'a fait passer le but que je m'étois prescrit.
Vous vous reconnoissez à ces traits, Uranie:
C'est pour vous obéir, & non point pour mon choix,
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie,
Disciple de Lucrece une seconde fois.

Favorisez cet œuvre ; empêchez qu'on ne die
Que mes Vers sous le poids languiront abbatus :
Protegez les enfans d'une Muse hardie ;
Inspirez-moi ; je veux qu'ici l'on étudie
D'un présent d'Apollon la force & les vertus.

Aprés que les humains, œuvre de Prométhée,
Furent participans du feu qu'au sein des Dieux
Il déroba pour nous d'une audace effrontée,
Jupiter assembla les Habitans des Cieux.
Cette engeance, dit-il, est donc nôtre rivale !
Punissons des humains l'infidele artisan:
Tâchons par tout moyen d'altérer son présent
Sa main du feu divin leur fut trop libérale,
Désormais nos égaux ; & tout fiers de nos biens,
Ils ne fréquenteront vos temples ni les miens.
Envoïons-leur de maux une troupe fatale,
Une source de vœux, un fonds pour nos autels.
Tout l'Olimpe applaudit : aussi-tôt les mortels
Virent courir sur eux avecque violence
Pestes, fiévres, poisons répandus dans les airs.
Pandore ouvrit sa boëte ; & mille maux divers
S'en vinrent au secours de notre intempérance.
Un des Dieux fut touché du malheur des humains :
C'est celui qui pour nous sans cesse ouvre les mains ;

C'eſt Phœbus Apollon, de lui vient la lumiere.
La chaleur qui deſcend du ſein de nòtre mere,
Les ſimples, leur emploi, la muſique, les vers,
Et l'or, ſi c'eſt un bien que l'or pour l'Univers.
Ce Dieu, dis-je, touché de l'humaine miſere,
Produiſit un remede au plus grand de nos maux:
C'eſt l'écorce du Kin, ſeconde Panacée.
Loin des peuples connus Apollon l'a placée.
Entre elle & nous s'étend tout l'empire des flots.
Peut-être il a voulu la vendre à nos travaux;
Peut-être il la devoit donner pour récompenſe
Aux hôtes d'un climat où régne l'innocence.
O toi qui produiſis ce tréſor ſans pareil,
Cet arbre ainſi que l'or digne fils du Soleil,
Prince du double mont, commande aux neuf Pucelles,
Que leur chœur pour m'aider députe deux d'entre-elles.
J'ai beſoin aujourd'hui de deux talens divers;
L'un eſt l'Art de ton Fils, & l'autre les beaux vers.

Le mal le plus commun, & quelqu'un même aſſûre
Que ſeul on le peut dire, un mal à bien parler,
C'eſt la fiévre, autrefois eſpérance trop ſûre
A Cloton, quand ſes mains ſe laſſoient de filer.
Nous en avions en vain l'origine cherchée.
On prédiſoit ſon cours, on ſavoit ſon progrès,

On déterminoit ses effets,
Mais la cause en étoit cachée.
La fiévre, disoit-on ; a son siége aux humeurs.
Il se fait un foyer qui pousse ses vapeurs
Jusqu'au cœur qui les distribuë
Dans le sang dont la masse en est bientôt imbuë.
Ces amas enflammez, pernicieux trésors,
Sur l'aîle des esprits aux familles errantes,
S'en vont infecter tout le corps,
Sources de fiévres différentes.
Si l'humeur bilieuse a causé ces transports,
Le sang véhicule fluide.
Des esprits ainsi corrompus,
Par des accés de tierce à peine interrompus,
Va d'artere en artere attaquer le solide.
Toutes nos actions souffrent un changement.
Le têt & le cerveau piquez violemment
Joignent à la douleur les songes, les chimeres,
L'appétit de parler, effets trop ordinaires.
Que si le venin dominant
Se puise en la mélancolie,
J'ai deux jours de repos, puis le mal survenant
Jette un long ennui sur ma vie.

Ainsi parle l'Ecole, & tous ses Sectateurs.

Leurs malades debout aprés force lenteurs
Donnoient cours à cette doctrine,
La Nature, ou la Médecine,
Ou l'union des deux, sur le mal agissoit.
Qu'importe qui ? l'on guérissoit.
On n'exterminoit pas la fiévre, on la laissoit.
Le bon tempérament, le séné, la saignée.
Celle-ci, disoient-ils, ôtant le sang impur,
Et non comme aujourd'hui des mortels dédaignée;
Celui-là purgatif innocent & trés-sûr;
(Ils l'ont toûjours cru tel) & le plus nécessaire.
J'entends le bon tempérament,
Rendu meilleur encor par le bon aliment,
Remettoient le malade en son train ordinaire.
On se rétablissoit, mais toûjours lentement,
Une cure plus prompte étoit une merveille.
Cependant la longueur minoit nos facultez.
S'il restoit des impuretez,
Les remedes alors de nouveau répétez,
Casse, rhubarbe, enfin mainte chose pareille,
Et sur toute la diete, achevoient le surplus,
Chassoient ces restes superflus,
Relâchoient, resserroient, faisoient un nouvel homme;
Un nouvel homme! un homme usé;
Lors qu'avec tant d'apprêts cet œuvre se consomme,

Le trésor de la vie est bientôt épuisé.

Je ne veux pour témoins de ces expériences,
Que les peuples sans loix, sans arts, & sans sciences.
Les remedes fréquens n'abregent point leurs jours,
Rien n'en hâte le long & le paisible cours.
Telle est des Iroquois la gent presque immortelle.
La vie aprés cent ans chez eux est encor belle.
Ils lavent leurs enfans aux ruisseaux les plus froids.
La Mere au tronc d'un arbre, avecque son carquois,
Attache la nouvelle & tendre créature;
Va sans art apprêter un mets non acheté:
Ils ne trafiquent point des dons de la nature,
Nous vendons cher les biens qui nous ont peu coûté.
L'âge où nous sommes vieux est leur adolescence.
Enfin il faut mourir; car sans ce commun sort
Peut-être ils se mettroient à l'abri de la mort
Par le secours de l'ignorance.

Pour nous, fils du savoir, ou pour en parler mieux,
Esclaves de ce don que nous ont fait les Dieux,
Nous nous sommes prescrit une étude infinie.
L'art est long, & trop courts les termes de la vie,
Un seul point négligé fait errer aisément.
Je prendrai de plus haut tout cet enchaînement,
Matiére non encor par les Muses traitée,

Route qu'aucun mortel en ses Vers n'a tentée ;
Le dessein en est grand, le succés mal aisé ;
Si je m'y perds, au moins j'aurai beaucoup osé.

Deux portes sont au cœur ; chacune a sa valvule.
Le sang source de vie, est par l'une introduit;
L'autre huissiere permet qu'il sorte & qu'il circule,
Des veines sans cesser aux arteres conduit.
Quand le cœur l'a reçû, la chaleur naturelle
En forme ces esprits qu'animaux on appelle.
Ainsi qu'en un creuset il est raréfié.
Le plus pur, le plus vif, le mieux qualifié,
En atomes extrait quitte la masse entiere,
S'exhale, & sort enfin par le reste attiré.
Ce reste r'entre encore, est encore épuré ;
Le Chile y joint toûjours matiere sur matiere.
Ces atomes font tout ; par les uns nous croissons,
Les autres des objets touchez en cent façons,
Vont porter au cerveau les traits dont ils s'empreignent,
Produisent la sensation.
Nulles prisons ne les contraignent ;
Ils sont toûjours en action.
Du cerveau dans les nerfs ils entrent, les remuënt,
C'est l'état de la veille ; & réciproquement,
Si tôt que moins nombreux en force ils diminuënt

Les

Les fils des nerfs lâchez font l'assoupissement.

Le sang s'acquitte encor chez nous d'un autre office.
En passant par le cœur il cause un battement.
C'est ce qu'on nomme pouls, sûr & fidele indice
Des degrez du fiévreux tourment.
Autant de coups qu'il réïtere;
Autant & de pareils vont d'artere en artere
Jusqu'aux extrémitez porter ce sentiment.
Notre santé n'a point de plus certaine marque
Qu'un pouls égal & modéré;
Le contraire fait voir que l'être est altéré,
Le foible & l'étouffé confine avec la Parque,
Et tout est alors déploré.

Que l'on ait perdu la parole,
Ce truchemen pour nous dit assez notre mal,
Assez il fait trembler pour le moment fatal:
Esculape en fait sa boussole.
Si toûjours le Pilote à l'œil sur son aimant,
Toûjours le Médecin s'attache au battement,
C'est sa guide; ce poinct l'assûre & le console
En cette mer d'obscuritez
Que son art dans nos corps trouve de tous côtez.

Ayant parlé du pouls, le frisson se présente.
Un froid avant-coureur s'en vient nous annoncer
Que le chaud de la fiévre aux membres va passer.

Le cœur le fomentoit ; c'est au cœur qu'il s'augmente ;
Et qu'enfin parvenant jusqu'à certain excés,
Il acquiert un degré qui forme les accés.

Si j'excellois en l'art où je m'applique,
Et que l'on pût tout réduire à nos sons,
J'expliquerois par raison méchanique
Le mouvement convulsif des frissons,
Mais le talent des doctes nourrissons
Sur ce sujet veut une autre maniere.
Il semble alors que la machine entiere
Soit le joüet d'un démon furieux.
Muse aide-moi, vien sur cette matiere.
Philosopher en langage des Dieux.

Des portions d'humeur grossiere
Quelquefois compagnes du sang
Le suivent dans le cœur sans pouvoir en passant
Se subtiliser de maniere
Qu'il naisse des esprits en même quantité
Que dans le cours de la santé.
Un sang plus pur s'échauffe avec plus de vitesse.
L'autre reçoit plus tard la chaleur pour hôtesse.
Le temps l'y fait aussi beaucoup mieux imprimer.
Le bois verd, plein d'humeurs, est long à s'alumer ;
Quand il brûle l'ardeur en est plus véhémente.
Ainsi ce sang chargé repassant par le cœur

S'embrase d'autant plus que c'est avec lenteur
Et regagne au degré ce qu'il perd par l'attente.

Ce degré c'est la fievre. A l'égard des retours
A certaine heure, en certains jours,
C'est un point inscrutable, à moins qu'on ne le fonde
Sur les momens prescrits à cuire ou consumer
L'aliment ou l'humeur qui s'en est pu former.
Il n'est merveille qui confonde
Notre raison aveugle en mille autres effets
Comme ces temps marquez où nos maux sont sujets.
Vous qui cherchez dans tout une cause sensible,
Dites-nous comme il est possible
Qu'un corps dans le désordre amene réglément
L'accès, ou le redoublement.
Pour moi, je n'oserois entrer dans ce Dédale;
Ainsi de ces retours je laisse l'intervalle:
Je reviens au frisson, qui du défaut d'esprits
Tient sans doute son origine.
Les muscles moins tendus comme étant moins remplis,
Ne peuvent lors dans la machine
Tirer leurs opposez de même qu'autrefois,
Ni ceux-ci succéder à de pareils emplois.
Tout le peuple mutin, léger, & téméraire,
Des vaisseaux mal fermez en tumulte sortant,
Cause chez nous dans cet instant
Un mouvement involontaire.

Que tu sûs tempérer les douceurs de ce monde !
A peine en sommes-nous devenus habitans,
Qu'entourez d'ennemis dés les premiers instans,
Il nous faut par des pleurs ouvrir notre carriere.
On n'a pas le loisir de goûter la lumiere.
Misérables humains, combien possédez-vous
Un présent si cher & si doux ?
Retranchez-en le tems dont Morphée est le maître,
Retranchez ces jours superflus
Où notre ame ignorant son être
Ne se sent pas encore, ou bien ne se sent plus :
Ostez le tems des soins, celui des maladies,
Intermede fatal qui partage nos vies.
La fiévre quelquefois fait que dans nos maisons
Nous passons sans soleil trois retours de saisons.
Ce mal a le pouvoir d'étendre
Autant & plus encor son long & triste cours ;
Un de ces trois cercles de jours
Se passe à le souffrir, deux autres à l'attendre.
Mais c'est trop s'arrêter à des sujets de pleurs,
Allons quelques momens dormir sur le Parnasse,
Nous en célébrerons avecque plus de grace
Le présent qu'Apollon oppose à ces malheurs.

SECOND CHANT.

ENfin grace au démon qui conduit mes ouvrages,
Je vais offrir aux yeux de moins tristes images;
Par lui j'ai peint le mal, & j'ay lieu d'espérer
Qu'en parlant du remede il viendra m'inspirer.
On ne craint plus cette hydre aux têtes renaissances,
La fiévre exerce en vain ses fureurs impuissantes;
D'autres tems sont venus, Loüis regne; & les Dieux
Réservoient à son siecle un bien si précieux;
A son siecle ils gardoient l'heureuse découverte
D'un bois qui tous les jours cause au Styx quelque perte.
Nous n'avons pas toûjours triomphé de nos maux:
Le Ciel nous a souvent envoyé des travaux
D'autres tems sont venus; Loüis regne: & la Parque
Sera lente à trancher nos jours sous ce Monarque.
Son mérite a gagné les arbitres du sort.
Les destins avec lui semblent être d'accord.
Durez bienheureux tems; & que sous ses auspices
Nous portions chez les morts plus tard nos sacrifices.
J'en conjure le Dieu qui m'inspire ces Vers,
Je t'en conjure aussi, Pere de l'Univers;
Et vous, Divinitez aux hommes bienfaisantes,
Qui tempérez les airs, qui regnez sur les plantes,
Concourez pour lui plaire; empêchez les humains
D'avancer leur tribut au Roi des peuples vains.
J'enseigne là-dessus une nouvelle route:

C'est le bien des mortels ; que tout mortel m'écoute.

J'ai fait voir ce que croit l'école & ses supposts.
On a laissé longtems leur erreur en repos.
Le Quina l'a détruite, on suit des loix nouvelles.
Arriere les humeurs ; qu'elles péchent ou non,
La fiévre est un levain qui subsiste sans elles :
Ce mal si craint n'a pour raison
Qu'un sang qui se dilate, & boût dans sa prison.

On s'est formé jadis une semblable idée
Des eaux dont tous les ans Memphis est inondée.
Plus d'un Naturaliste a cru
Que les espris nitreux d'un ferment prétendu
Faisoient croître le Nil, quand toute eau se renferme,
Et n'ose outrepasser le terme
Que d'invisibles mains sur ses bords ont écrit :
Celle-ci seule échappe, & dédaigne son lit.
Les Nymphes de ce fleuve errent dans les campagnes
Sous les signes brûlans, & pendant plusieurs jours :
D'où vient, dit un Auteur, qu'il enfle alors son cours?
Le climat est sans pluye ; on n'entend aux montagnes
Bruire en ces lieux aucuns torrens ;
En ces lieux nuls ruisseaux courans ;
N'augmentent le tribut dont s'arrosent les plaines.
Si l'on croit cet Auteur, certain bouillonnement
Par le nitre causé fait ce débordement.

C'est ainsi que le sang fermente dans nos veines,
Qu'il y boût, qu'il s'y meut, dilaté par le cœur.
Les esprits alors en fureur
Tâchent par tous moyens d'ébranler la machine.
On frissonne, on a chaud. J'ai déduit ces effets
Selon leur ordre & leur progrés.
Dés qu'un certain acide en notre corps domine,
Tout fermente, tout boût, les esprits, les liqueurs;
Et la fiévre de-là tire son origine
Sans autre vice des humeurs.
Que faisoient nos ayeux pour rendre plus tranquille
Ce sang ainsi boüillant? ils saignoient, mais en vain.
L'eau qui reste en l'Eolipile
Ne se refroidit pas quand il devient moins plein.
L'airain souflant fait voir que la liqueur enclose
Augmente de chaleur décheuë en quantité;
Le soufle alors redouble, & cet air irrité
Ne trouve du repos qu'en consumant sa cause.
Du sentiment fiévreux on trenche ainsi le cours,
Il cesse avec le sang, le sang avec nos jours.
Tout mal a son remede au sein de la nature.
Nous n'avons qu'à chercher: de-là nous sont venus
L'antimoine avec le Mercure,
Trésors autrefois inconnus.
Le Quin regne aujourd'hui: nos habiles s'en servent.
Quelques-uns encore conservent,

Comme un point de religion,
L'intérêt de l'école & leur opinion.
Ceux-là même y viendront ; & désormais ma veine
Ne plaindra plus des maux dont l'art fait son domaine.
Peu de gens ; je l'avoüe, ont part à ce discours :
Ce peu c'est encor trop, Je reviens à l'usage
D'une écorce fameuse, & qui va tous les jours
Rappeller des mortels jusqu'au sombre rivage.
Un arbre en est couvert, plein d'esprits odorans.
Plus de tige, étendu, Protecteur de l'ombrage:
Apollon a doüé de cent dons differens
Son bois, son fruit, & son feuillage:
Le premier sert à maint ouvrage ;
Il est ondé d'aurore ; on en pourroit orner
Les maisons où le luxe a droit de dominer.
Le fruit a pour pepins une graine onctueuse,
D'ample volume, & précieuse:
Elle a l'effet du baume, & fournit aux humains,
Sans le secours du tems, sans l'adresse des mains,
Un remede à mainte blessure.
Sa feüille est semblable en figure
Aux trésors toûjours verts que mettent sur leur front
Les Héros de la Thrace, & ceux du double mont.

Cet arbre ainsi formé se couvre d'une écorce
Qu'au Cinamome on peut comparer en couleur.
Quant à ses qualitez principes de sa force,

C'eſt l'âpre, c'eſt l'amer, c'eſt auſſi la chaleur.
Celle-ci cuit les ſucs de qualité loüable,
Diſſipe ce qui nuit ou n'eſt point favorable;
Mais la principale vertu
Par qui ſoit ce ferment dans nos corps combattu,
C'eſt cet amer, cet âpre, ennemis de l'acide,
Double frein qui domptant ſa fureur homicide
Appaiſe les eſprits de colere agitez,
Non qu'enfin toutes âpretez
Cauſent le même effet, ni toutes amertumes:
La nature toûjours diverſe en ſes coûtumes
Ne fait point dans l'abſynthe un miracle pareil;
Il n'eſt deu qu'à ce bois digne Fils du Soleil.

De lui dépend tout l'effet du remede.
Seul il commande aux fermens ennemis,
Bien que ſouvent on lui donne pour aide
La Centaurée, en qui le Ciel a mis
Quelque âpreté, quelque force aſtringente,
Non d'un tel prix, ni de l'autre approchante,
Mais quelquefois fébrifuge certain;
C'eſt une fleur digne auſſi qu'on la chante;
J'ay dit ſa force, & voici ſon deſſein.
Fille jadis, maintenant elle eſt plante.
Aide moi, Muſe, à rappeller
Ces faſtes qu'aux humains tu daignas révéler

On dit, & je le crois, qu'une Nymphe savante
L'eut du sage Chiron, & qu'ils lui firent part
Des plus beaux secrets de leur art.
Si quelque fiévre ardente attaquoit ses compagnes
Si courans parmi les campagnes
Un levain trop boüillant en vouloit à leurs jours,
La belle à ses secrets avoit alors recours.
Il ne s'en trouva point qui pût guérir son ame
Du ferment obstiné de l'amoureuse flame.
Elle aimoit un Berger qui causa son trépas.
Il la vit expirer, & ne la plaignit pas.
Les Dieux pour le punir en marbre le changerent.
L'ingrat devint statuë; elle fleur, & son sort
Fut d'être bienfaisante encore aprés sa mort,
Son talent & son nom toûjours lui demeurerent.
Heureuse si quelque herbe eut sceu calmer ses feux!
Car de forcer un cœur il est bien moins possible:
Helas aucun secret ne peut rendre sensible,
Nul simple n'adoucit un objet rigoureux,
Il n'est bois, ni fleur, ni racine,
Qui dans les tourmens amoureux
Puisse servir de médecine.

La base du remede étant ce divin bois,
Outre la Centaurée on y joint le genievre;
Foible secours, & secours toutefois.
De prescrire à chacun le mélange & le poids,

Un plus savant l'a fait ; examinez la fiévre,
Regardez le tempérament,
Doublez, s'il est besoin, l'usage de l'écorce;
Selon que le malade a plus ou moins de force,
Il demande un Quina plus ou moins véhément:
Laissez un peu de tems agir la maladie,
Cela fait, tranchez court ; quelquefois un moment
Est maître de toute une vie.
Ce détail est écrit ; il en court un traité
Je loûrois l'Auteur & l'ouvrage,
L'amitié le défend, & retient mon suffrage,
C'est assez à l'Auteur de l'avoir mérité.
Je lui dois seulement rendre cette justice
Qu'en nous découvrant l'art il laisse l'artifice,
Le mystere, & tous ces chemins
Que suivent aujourd'hui la plûpart des humains.

Nulle liqueur au Quina n'est contraire
L'onde insipide ; & la cervoise amere,
Tout s'en imbibe ; il nous permet d'user
D'une boisson en ptisanne aprêtée ;
Diverses gens l'ayant sceu déguiser,
Leur intérêt en a fait un Protée.
Même on pourroit ne le pas infuser,
L'extrait suffit : préférez l'autre voye,
C'est la plus sûre ; & Bacchus vous envoye
De pleins vaisseaux d'un jus délicieux,

Autre antidote, autre bien fait des Cieux.
Le moût sur tout, lorsque le bon Silene
Boüillant encor le puise à tasse pleine,
Sait au remede ajoûter quelque prix,
Soit qu'étant plein de chaleur & d'esprits
Il le sublime, & donne à sa nature
D'autres degrez qu'une simple teinture,
Soit que le vin par ce chaud véhément
S'empreigne alors beaucoup plus aisément,
Ou que boüillant il rejette avec force
Tout l'inutile & l'impur de l'écorce,
Ce jus enfin pour plus d'une raison
Partagera les honneurs d'Apollon.
Nez l'un pour l'autre ils joindront leur puissance :
Entre Bacchus & le sacré Vallon
Toûjours on vit une étroite alliance.
Mais comme il faut au Quina quelque choix,
Le vin en veut aussi-bien que ce bois,
Le plus léger convient mieux au remede,
Il porte au sang un baume précieux,
C'est le nectar que verse Ganimede
Dans les festins du Monarque des Dieux.
Ne nous engageons point dans un détail immense ;
Les longs travaux pour moi ne sont plus de saison ;
Il me suffit ici de joindre à la raison
Les succés de l'expérience,

Je ne m'arrête point à chercher dans ces vers
Qui des deux amena les arts dans l'Univers ;
Nos besoins proprement en font leur appanage:
Les arts sont les enfans de la nécessité ;
Elle aiguise le soin qui par elle excité
Met aussi tôt tout en usage :
Et qui sait si dans maint ouvrage
L'instinct des animaux, Precepteur des humains,
N'a point d'abord guidé notre esprit & nos mains ?
Rendons grace au hazard ; cent machines sur l'onde
Promenoient l'avarice en tous les coins du monde :
L'or entouré d'écueils avoit des poursuivans :
Nos mains l'alloient chercher au sein de sa patrie,
Le Quina vint s'offrir à nous en même tems,
Plus digne mille fois de notre idolatrie.
Cependant, prés d'un siecle on l'a vû sans honneurs
Depuis quelques étés qu'on brigue ses faveurs,
Quel bruit n'a-t-il point fait ? dequoi fument nos Temples.
Que de l'encens promis au succés de ses dons ?
Sans me charger ici d'une foule d'exemples,
Je ne veux seulement attacher aux grands noms.
Combien a-t'il sauvé de precieuses têtes !
Nous lui devons Condé, Prince dont les travaux,
L'esprit, le profond sens, la valeur, les conquêtes,
Serviroient de matiere à former cent Héros.
Le Quin fera longtems durer ses destinées.

Son fils digne heritier d'un nom si glorieux,
Eût aussi sans ce bois langui maintes journées,
J'ai pour garands deux demi-Dieux.
Arbitres de nos jours, prolongez les années
De ce couple vaillant & né pour les hazards,
De ces chers nourrissons de Minerve & de Mars.
Puisse mon ouvrage leur plaire,
Je toucherai du front les bords du firmament.
Et toi que le Quina guerit si promptement,
Colbert, je ne dois point te taire,
Je laisse tes travaux, ta prudence, & le choix
D'un Prince que le Ciel prendra pour exemplaire
Quand il voudra former de grands & sages Rois.
D'autres que moi diront ton zele & ta conduite,
Monument éternel aux Ministres suivans,
Ce sujet est trop vaste, & ma Muse est reduite
A dire les faveurs que tu fais aux savans.
Un jour j'entreprendrai cette digne matiere,
Car pour fournir encor une telle carriere,
Il faut reprendre haleine, aussi bien aujourd'hui
Dans nos chants les plus courts on trouve un long ennui.
J'ajoûterai sans plus que le Quina dispense
De ce regime exact dont on suivoit la loi:
Sa chaleur contre nous agit faute d'emploi:
Non qu'il faille trop loin porter cette indulgence.
Si le Quina servoit à nourrir nos défauts,

Je

Je tiendrois un tel bien pour le plus grand des maux.
Les Muſes m'ont appris que l'enfance du monde,
Simple, ſans paſſions, en déſirs inféconde,
Vivant de peu, ſans luxe, évitoit les douleurs:
Nous n'avions pas en nous la ſource des malheurs
Qui nous font aujourd'hui la guerre:
Le Ciel n'exigeoit lors nuls tributs de la terre:
L'homme ignoroit les Dieux qu'il n'apprend qu'au beſoin:
De nous les enſeigner Pandore prit le ſoin.
Sa boëte ſe trouva de poiſons trop remplie.
Pour diſpenſer les biens & les maux de la vie,
En deux tonneaux à part l'un & l'autre fut mis.
Ceux de nous que Jupin regarde comme amis
Puiſent à leur naiſſance en ces tonnes fatales
Un mélange des deux par portions égales.
Le reſte des humains abonde dans les maux.
Au ſeuil de ſon palais Jupin mit ces tonneaux.
Ce ne fut ici bas que plainte & que murmure,
On accuſa des maux l'exceſſive meſure.
Fatigué de nos cris le Monarque des Dieux
Vint lui même éclaircir la choſe en ces bas lieux.
La Renommée en fit auſſi-tôt le meſſage,
Pour lui répréſenter nos maux & nos langueurs
On députa deux harangueurs
De tout le genre humain le couple le moins ſage.

Avec un discours ampoulé
Exagérans nos maladies,
Jupiter en fut ébranlé:
Ils firent un portrait si hideux de nos vies
Qu'il inclina d'abord a réformer le tout.
Momus alors présent reprit de bout en bout
De nos deux envoyez les harangues frivoles,
N'écoutez point, dit-il, ces diseurs de paroles,
Qu'ils imputent leurs maux à leur déreglement,
Et non point aux Auteurs de leur tempérament,
Cette race pourroit avec quelque sagesse
Se faire de nos biens à soi-même largesse.
Jupiter crut Momus; il fronça les sourcis,
Tout l'Olimpe en trembla sur ses poles assis.
Il dit aux Orateurs: va; malheureuse engeance,
C'est toi seule qui rends ce partage inégal,
En abusant du bien tu fais qu'il devient mal,
Et ce mal est accrû par ton impatience.
Jupiter eut raison, nous nous plaignons à tort:
La faute vient de nous aussi bien que du sort.
Les Dieux nous ont jadis deux vertus députées,
La constance aux douleurs, & la sobriété:
C'étoit rectifier cette inégalité,
Comment les avons-nous traitées?
Loin de loger en nos maisons

Ces deux filles du Ciel, ces ſages Conſeilleres,
Nous fuyons leur commerce, elles n'habitent gueres
Qu'en des lieux que nous mépriſons.
L'homme ſe porte en tout avecque violence,
A l'exemple des animaux,
Aveugle juſqu'au point de mettre entre les maux
Les conſeils de la tempérance.

Corrigez-vous humains; que le fruit de mes vers
Soit l'uſage réglé des dons de la nature.
Que ſi l'excés vous jette en ces fermens divers,
Ne vous figurez pas que quelque humeur impure
Se doive avec le ſang épuiſer dans nos corps.
Le Quina s'offre à vous, uſez de ſes tréſors:
Eterniſez mon nom: qu'un jour on puiſſe dire,
Le chantre de ce bois ſçût choiſir ſes ſujets,
Phœbus ami des grands projets
Lui prêta ſon ſavoir auſſi-bien que ſa lire.
J'accepte cet augure à mes vers glorieux.
Tout concourt à flatter là-deſſus mon génie,
Je les ai mis au jour ſous Loüis, & les Dieux
N'oſeroient s'oppoſer au vouloir d'Uranie.



IV.

PHILÉMON ET BAUCIS.

Sujet tiré des Métamorphoses d'Ovide.

Poëme dédié à Monseigneur le Duc DE VENDÔME.

NI l'or, ni la grandeur ne nous rendent heureux ;
Ces deux Divinitez n'accordent à nos vœux
Que des biens peu certains, qu'un plaisir peu tranquile.
Des soucis dévorans c'est l'éternel asile ;
Véritables vautours, que le fils de Japet
Représente, enchaîné sur son triste sommet.
L'humble toit est exemt d'un tribut si funeste ;
Le Sage y vit en paix, & méprise le reste.
Content de ces douceurs, errant parmi les bois,
Il regarde à ses pieds les favoris des Rois ;
Il lit au front de ceux qu'un vain luxe environne
Que la Fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.
Approche-t-il du but, quitte-t-il ce séjour,
Rien ne trouble sa fin, c'est le soir d'un beau jour.
Philémon & Baucis nous en offrent l'exemple,

Tous deux virent changer leur cabane en un temple.
Hymenée & l'Amour par des désirs constans
Avoient uni leurs cœurs dés leur plus doux printemps:
Ni le tems, ni l'hymen n'éteignirent leur flâme;
Cloton prenoit plaisir à filer cette trame.
Ils sçûrent cultiver, sans se voir assistez,
Leur enclos & leur champ par deux fois vingt Estez.
Eux seuls ils composoient toute leur République,
Heureux de ne devoir à pas un domestique
Le plaisir ou le gré des soins qu'ils se rendoient.
Tout vieillit: sur leur front les rides s'étendoient;
L'amitié modéra leurs feux sans les détruire,
Et par des traits d'amour sçût encor se produire.
Ils habitoient un Bourg plein de gens dont le cœur
Joignoit aux duretez un sentiment moqueur.
Jupiter résolut d'abolir cette engeance,
Il part avec son fils le Dieu de l'Eloquence;
Tous deux en Pélerins vont visiter ces lieux:
Mille logis y sont, un seul ne s'ouvre aux Dieux.
Prêts enfin à quitter un séjour si prophane,
Ils virent à l'écart une étroite cabane;
Demeure hospitaliere, humble & chaste maison;
Mercure frappe, on ouvre; aussi-tôt Philémon
Vient au devant des Dieux, & leur tient ce langage:
Vous me semblez tous deux fatiguez du voyage;

Reposez-vous, usez du peu que nous avons;
L'aide des Dieux a fait que nous le conservons:
Usez-en; salüez ces Pénates d'argile;
Jamais le Ciel ne fut aux humains si facile,
Que quand Jupiter même étoit de simple bois;
Depuis qu'on l'a fait d'or il est sourd à nos voix.
Baucis ne tardez point, faites tiédir cette onde,
Encor que le pouvoir au désir ne réponde
Nos Hôtes agréront les soins qui leur sont dûs
Quelques restes de feu sous la cendre épandus
D'un souffle haletant par Baucis s'allumerent;
Des branches de bois sec aussi-tôt s'enflammerent.
L'onde tiéde, on lava les pieds des Voyageurs;
Philémon les pria d'excuser ces longueurs:
Et pour tromper l'ennui d'une attente importune
Il entretint les Dieux, non point sur la fortune,
Sur ses jeux; sur la pompe & la grandeur des Rois,
Mais sur ce que les champs, les vergers & les bois
Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare;
Cependant par Baucis le festin se prépare.
La table où l'on servit le champêtre repas,
Fut d'aix non façonnez à l'aide du compas;
Encore assure-t-on, si l'histoire en est cruë,
Qu'en un de ses supports le tems l'avoit rompuë.
Baucis en égala les appuis chancelans

Du débris d'un vieux vaſe, autre injure des ans.
Un tapis tout uſé couvrit deux eſcabelles :
Il ne ſervoit pourtant qu'aux fêtes ſolemnelles.
Le linge orné de fleurs fut couvert pour tous mets
D'un peu de lait, de fruits, & des dons de Céres.
Les divins Voyageurs altérez de leur courſe.
Mêloient au vin groſſier le criſtal d'une ſource.
Plus le vaſe verſoit ; moins il s'alloit vuidant.
Philémon reconnut ce miracle évident ;
Baucis n'en fit pas moins : tous deux s'agenoüillerent,
A ce ſigne d'abord leurs yeux ſe déſillerent.
Jupiter leur parut avec ces noirs ſourcis
Qui font trembler les Cieux ſur leurs Poles aſſis.
Grand Dieu, dit Philémon, excuſez notre faute.
Quels humains auroient crû recevoir un tel Hôte ?
Ces mets, nous l'avoüons, ſont peu délicieux,
Mais quand nous ſerions Rois, que donner à des Dieux ?
C'eſt le cœur qui fait tout ; que la terre & que l'onde
Apprêtent un repas pour les Maîtres du monde,
Ils lui préféreront les ſeuls préſens du cœur.
Baucis ſort à ces mots pour réparer l'erreur,
Dans le verger couroit une perdrix privée,
Et par de tendres ſoins dés l'enfance élevée ;
Elle en veut faire un mets, & la pourſuit en vain ;
La volatile échape à ſa tremblante main ;
Entre les pieds des Dieux elle cherche un aſile

Ce recours à l'oiseau ne fut pas inutile ;
Jupiter intercede. Et déja les valons
Voyoient l'ombre en croissant tomber du haut des monts.
Les Dieux sortent enfin, & font sortir leurs hôtes.
De ce Bourg, dit Jupin, je veux punir les fautes ;
Suivez nous, toi Mercure, appelle les vapeurs.
O gens durs ! vous n'ouvrez vos logis ni vos cœurs.
Il dit : Et les Autans troublent déja la plaine.
Nos deux Epoux suivoient, ne marchans qu'avec peine.
Un appui de roseau soulageoit leurs vieux ans ;
Moitié secours des Dieux, moitié peur se hâtans,
Sur un mont assez proche enfin ils arriverent ;
A leurs pieds aussi-tôt cent nuages creverent.
Des ministres du Dieu les escadrons flottans
Entraînerent sans choix animaux, habitans,
Arbres, maisons, vergers, toute cette demeure ;
Sans vestige de Bourg, tout disparut sur l'heure.
Les vieillards déploroient ces séveres destins.
Les animaux périr ! car encor les humains,
Tous avoient dû tomber sous les célestes armes ;
Baucis en répandit en secret quelques larmes.
Cependant l'humble toit devient Temple, & ses murs
Changent leur frêle enduit aux marbres les plus durs.
De pilastres massifs les cloisons revêtuës.
En moins de deux instans s'élevent jusque aux nuës.

Le chaume devient or ; tout brille en ce pourpris ;
Tous ces évenemens sont peints sur le lambris.
Loin, bien loin les tableaux de Zeuxis & d'Apelle,
Ceux-cy furent tracez d'une main immortelle.
Nos deux Epoux surpris, étonnez, confondus,
Se crurent par miracle en l'Olimpe rendus.
Vous comblez, dirent-ils, vos moindres créatures ;
Aurions-nous bien le cœur & les mains assez pures
Pour présider ici sur les honneurs divins?
Et Prêtres vous offrir les vœux des Pélerins ?
Jupiter exauça leur priere innocente.
Helas! dit Philémon, si votre main puissante
Vouloit favoriser jusqu'au bout deux mortels,
Ensemble nous mourrions en servant vos autels :
Cloton feroit d'un coup ce double sacrifice,
D'autres mains nous rendroient un vain & triste office :
Je ne pleurerois point celle-cy, ni ses yeux
Ne troubleroient non plus de leurs larmes ces lieux.
Jupiter à ce vœu fut encor favorable :
Mais oserai-je dire un fait presque incroyable ?
Un jour, qu'assis tous deux dans le sacré parvis,
Ils contoient cette histoire aux Pélerins ravis,
La troupe à l'entour d'eux debout prêtoit l'oreille :
Philémon leur disoit : Ce lieu plein de merveille
N'a pas toûjours servi de temple aux Immotels,

Un Bourg étoit autour ennemi des autels,
Gens barbares, gens durs, habitacle d'impies;
Du céleste courroux tous furent les hosties;
Il ne resta que nous d'un si triste débris:
Vous en verrez tantôt la suite en nos lambris.
Jupiter l'y peignit. En contant ces annales,
Philémon regardoit Baucis par intervales;
Elle devenoit arbre, & luy tendoit les bras;
Il veut lui tendre aussi les siens, & ne peut pas;
Il veut parler, l'écorce a sa langue pressée;
L'un & l'autre se dit adieu de la pensée:
Le corps n'est tantôt plus que feüillage & que bois.
D'étonnement la troupe, ainsi qu'eux, perd la voix.
Même instant, même sort à leur fin les entraîne;
Baucis devient Tilleul, Philémon devient Chêne.
On les va voir encore, afin de mériter
Les douceurs qu'en hymen Amour leur fit goûter.
Ils courbent sous le poids des offrandes sans nombre.
Pour peu que des époux séjournent sous leur ombre,
Ils s'aiment jusqu'au bout, malgré l'effort des ans.
Ah si! .... mais autre part j'ai porté mes présens.
Célébrons seulement cette métamorphose.
De fideles témoins m'ayant conté la chose,
Clio me conseilla de l'étendre en ces vers,
Qui pourront quelque jour l'apprendre à l'Univers.

Quelque jour on verra chez les races futures
Sous l'appui d'un grand nom passer ces avantures.
Vendôme consentez au los que j'en attens :
Faites-moi triompher de l'Envie & du Temps.
Enchaînez ces démons ; que sur nous ils n'attentent,
Ennemis des Héros & de ceux qui les chantent.
Je voudrois pouvoir dire en un stile assez haut
Qu'ayant mille vertus, vous n'avez nul défaut.
Toutes les célébrer seroit œuvre infinie ;
L'entreprise demande un plus vaste génie ;
Car quel mérite enfin ne vous fait estimer ?
Sans parler de celui qui force à vous aimer ;
Vous joignez à ces dons l'amour des beaux ouvrages,
Vous y joignez un goût plus sûr que nos suffrages ;
Don du Ciel, qui peut seul tenir lieu des présens
Que nous font à regret le travail & les ans.
Peu de gens élevez, peu d'autres encor même
Font voir par ces faveurs que Jupiter les aime.
Si quelque enfant des Dieux les possede, c'est vous ;
Je l'ose dans ces vers soûtenir devant tous :
Clio sur son giron, à l'exemple d'Homere,
Vient de les retoucher attentive à vous plaire :
On dit qu'elle & ses Sœurs, par l'ordre d'Apollon,
Transportent dans Anet tout le sacré Vallon ;
Je le crois. Puissions-nous chanter sous les ombrages
Des arbres dont ce lieu va border ses rivages !
Puissent-ils tout d'un coup élever leur sourcis,
Comme on vit autrefois Philémon & Baucis!

LES FILLES DE MINE'E.

Sujet tiré des Métamorphoses d'Ovide.

JE chante dans ces vers les filles de Minée,
Troupe aux arts de Pallas dés l'enfance adonnée,
Et de qui le travail fit entrer en courroux
Bacchus, à juste droit de ses honneurs jaloux.
Tout Dieu veut aux humains se faire reconnaître.
On ne voit point les champs répondre aux soins du maître,
Si dans les jours sacrez autour de ses guérets
Il ne marche en triomphe à l'honneur de Céres.
La Grece étoit en jeux pour le fils de Sémele.
Seules on vit trois sœurs condamner ce saint zele.
Alcithoé l'aînée ayant pris ses fuseaux
Dit aux autres : quoi donc toûjours des Dieux nouveaux ?
L'Olympe ne peut plus contenir tant de têtes,
Ni l'an fournir de jours assez pour tant de Fêtes.
Je ne dis rien des vœux dûs aux travaux divers
De ce Dieu qui purgea de monstres l'Univers
Mais à quoi sert Bacchus, qu'à causer des querelles ?
Affoiblir les plus sains ? enlaidir les plus belles ?
Souvent mener au Stix par de tristes chemins ?
Et nous irions chommer la peste des humains ?
Pour moi j'ai résolu de poursuivre ma tâche.
Se donne qui voudra ce jour-ci du relâche ;

Ces mains n'en prendront point. Je ſuis encor d'avis
Que nous rendions le temps moins long par des récits.
Toutes trois tour à tour racontons quelque hiſtoire ;
Je pourrois retrouver ſans peine en ma mémoire
Du Monarque des Dieux les divers changemens ;
Mais comme chacun ſait tous ces évenemens,
Diſons ce que l'Amour inſpire à nos pareilles :
Non toutefois qu'il faille en contant ſes merveilles
Accoûtumer nos cœurs à goûter ſon poiſon ;
Car, ainſi que Bacchus, il trouble la raiſon.
Récitons-nous les maux que ſes biens nous attirent.
Alcithoé ſe tût, & ſes ſœurs applaudirent.
Aprés quelques momens, hauſſant un peu la voix ;
Dans Thebes, reprit-elle, on conte qu'autrefois
Deux jeunes cœurs s'aimoient d'une égale tendreſſe :
Pyrame, c'eſt l'amant, eut Thisbé pour maîtreſſe :
Jamais couple ne fut ſi bien aſſorti qu'eux ;
L'un bien-fait, l'autre belle, agréables tous deux,
Tous deux dignes de plaire, ils s'aimerent ſans peine ;
D'autant plûtôt épris, qu'une invincible haine,
Diviſant leurs parens, ces deux amans unit,
Et concourut aux traits dont l'Amour ſe ſervit.
Le hazard, non le choix, avoit rendu voiſines
Leurs maiſons où regnoient ces guerres inteſtines ;
Ce fut un avantage à leurs déſirs naiſſans.

Le cours en commença par des jeux innocens ;
La premiere étincelle eut embrasé leur ame
Qu'ils ignoroient encor ce que c'étoit que flâme.
Chacun favorisoit leurs transports mutuels,
Mais c'étoit à l'insçû de leurs parens cruels.
La défense est un charme, on dit qu'elle assaisonne
Les plaisirs & sur tout, ceux que l'Amour nous donne.
D'un des logis à l'autre, elle instruisit du moins
Nos Amans à se dire avec signes leurs soins.
Ce léger réconfort ne les put satisfaire ;
Il falut recourir à quelque autre mystere.
Un vieux mur entr'ouvert séparoit leurs maisons,
Le temps avoit miné ses antiques cloisons.
Là souvent de leurs maux ils déploroient la cause,
Les paroles passoient, mais c'étoit peu de chose.
Se plaignant d'un tel sort, Pirame dit un jour,
Chere Thisbé, le Ciel veut qu'on s'aide en amour ;
Nous avons à nous voir une peine infinie ;
Fuyons de nos parens l'injuste tyrannie:
J'en ai d'autres en Grece, ils se tiendront heureux
Que vous daigniez chercher un azile chez eux ;
Leur amitié, leurs biens, leur pouvoir, tout m'invite
A prendre le parti dont je vous sollicite.
C'est votre seul repos qui me le fait choisir,
Car je n'ose parler, hélas ! de mon désir ;

Faut-il à votre gloire en faire un sacrifice ?
De crainte des vains bruits faut-il que je languisse ?
Ordonnez, j'y consens, tout me semblera doux ?
Je vous aime, Thisbé, moins pour moi que pour vous.
J'en pourrois dire autant, lui repartit l'amante ;
Votre amour étant pure, encor que véhémente,
Je vous suivrai par tout : notre commun repos
Me doit mettre au dessus de tous les vains propos ;
Tant que de ma vertu je serai satisfaite,
Je rirai des discours d'une langue indiscrete,
Et m'abandonnerai sans crainte a votre ardeur,
Contente que je suis des soins de ma pudeur.
Jugez ce que sentit Pirame à ces paroles ;
Je n'en fais point ici de peintures frivoles.
Suppléez au peu d'art que le Ciel mit en moi :
Vous-même peignez-vous cet Amant hors de soi.
Demain, dit-il, il faut sortir avant l'Aurore ;
N'attendez point les traits que son char fait éclore ;
Trouvez-vous aux degrez du Terme de Cerés :
Là nous nous attendrons, le rivage est tout prés ;
Une barque est au bord ; Les Rameurs, le vent même,
Tout pour notre départ montre une hâte extrême ;
L'augure en est heureux, notre sort va changer ;
Et les Dieux sont pour nous, si je sais bien juger.
Thisbé consent à tout ; elle en donne pour gage

Deux baisers par le mur arrêtez au passage.
Heureux mur, tu devois servir mieux leur désir;
Ils n'obtinrent de toi qu'une ombre de plaisir.
Le lendemain Thisbé sort & prévient Pirame;
L'impatience, hélas! maîtresse de son ame,
La fait arriver seule & sans guide aux degrez;
L'ombre & le jour lutoient dans les champs azurez.
Une lionne vient, monstre imprimant la crainte;
D'un carnage récent sa gueule est toute teinte.
Thisbé fuit, & son voile emporté par les airs,
Source d'un sort cruel, tombe dans ces déserts.
La lionne le voit, le soüille, le déchire:
Et l'ayant teint de sang, aux forêts se retire.
Thisbé s'étoit cachée en un buisson épais.
Pirame arrive, & voit ces vestiges tout frais:
O dieux que devient-il! un froid court dans ses veines;
Il apperçoit le voile étendu dans ces plaines:
Il le leve; & le sang joint aux traces des pas,
L'empêche de douter d'un funeste trépas.
Thisbé, s'écria-t-il, Thisbé, je t'ai perduë,
Te voilà par ma faute aux Enfers descenduë;
Je l'ai voulu, c'est moi qui suis le monstre affreux.
Par qui tu t'en vas voir le séjour ténébreux:
Attens moi, je te vais rejoindre aux rives sombres;
Mais m'oserai-je à toi présenter chez les Ombres;

Joüis

Joüis au moins du sang que je te vais offrir,
Malheureux de n'avoir qu'une mort à souffrir.
Il dit, & d'un poignard coupe aussi-tôt sa trame.
Thisbé vient; Thisbé voit tomber son cher Pirame.
Que devient-elle aussi? tout lui manque à la fois,
Les sens, & les esprits, aussi bien que la voix.
Elle revient enfin; Cloton pour l'amour d'elle
Laisse à Pirame ouvrir sa mourante prunelle.
Il ne regarde point la lumiere des Cieux;
Sur Thisbé seulement il tourne encor les yeux.
Il voudroit lui parler, sa langue est retenuë;
Il témoigne mourir content de l'avoir vûë.
Thisbé prend le poignard, & découvrant son sein;
Je n'accuserai point, dit-elle, ton dessein;
Bien moins encor l'erreur de ton ame alarmée;
Ce seroit t'accuser de m'avoir trop aimée;
Je ne t'aime pas moins: tu vas voir que mon cœur
N'a non plus que le tien mérité son malheur.
Cher amant, reçois donc ce triste sacrifice.
Sa main & le poignard font alors leur office,
Elle tombe, & tombant range ses vêtemens,
Dernier trait de pudeur, même aux derniers momens.
Les Nimphes d'alentour lui donnerent des larmes;
Et du sang des amans teignirent par des charmes
Le fruit d'un mûrier proche, & blanc jusqu'à ce jour,

Eternel monument d'un ſi parfait amour.

Cette hiſtoire attendrit les Filles de Minée :
L'une accuſoit l'amant, l'autre la deſtinée,
Et toutes d'une voix conclurent que nos cœurs
De cette paſſion devroient être vainqueurs.

Elle meurt quelquefois avant qu'être contente.
L'eſt-elle ; elle devient auſſi-tôt languiſſante :
Sans l'hymen on n'en doit recüeillir aucun fruit ;
Et cependant l'hymen eſt ce qui la détruit.

Il y joint, dit Climene, une âpre jalouſie ;
Poiſon le plus cruel dont l'ame ſoit ſaiſie.
Je n'en veux pour témoin que l'erreur de Procris.
Alcithoé, ma ſœur, attachant vos eſprits,
Des tragiques amours vous a conté l'élite :
Celles que je vais dire ont auſſi leur mérite.
J'acourcirai le temps ainſi qu'elle, à mon tour.
Peu s'en faut que Phœbus ne partage le jour,
A ſes rayons perçans oppoſons quelques voiles :
Voyons combien nos mains ont avancé nos toiles.
Je veux que ſur la mienne, avant que d'être au ſoir,
Un progrez tout nouveau ſe faſſe appercevoir :
Cependant donnez-moi quelque heure de ſilence,
Ne vous rebutez point de mon peu d'éloquence ;
Soufrez-en les défauts ; & ſongez ſeulement
Au fruit qu'on peut tirer de cet évenement.

Céphale aimoit Procris, il étoit aimé d'elle;
Chacun se proposoit leur hymen pour modelle;
Ce qu'Amour fait sentir de piquant & de doux
Combloit abondamment les vœux de ces Epoux:
Ils ne s'aimoient que trop; leurs soins & leur tendresse
Aprochoient des transports d'amant & de maîtresse;
Le Ciel même envia cette félicité:
Céphale eut à combatre une Divinité.
Il étoit jeune & beau, l'Aurore en fut charmée;
N'étant pas à ces biens, chez elle, accoûtumée.
Nos belles cacheroient un pareil sentiment:
Chez les Divinitez on en use autrement.
Celle-ci déclara ses pensers à Céphale.
Il eut beau lui parler de la foi conjugale,
Les jeunes Deïtez qui n'ont qu'un vieil époux,
Ne se soûmettent point à ces loix comme nous.
La Déesse enleva ce Héros si fidele:
De modérer ces feux il pria l'Immortelle.
Elle le fit, l'amour devint simple amitié.
Retournez, dit l'Aurore, avec votre moitié:
Je ne troublerai plus votre ardeur ni la sienne.
Recevez seulement ces marques de la mienne.
(C'étoit un javelot toûjours sûr de ses coups.)
Un jour cette Procris, qui ne vit que pour vous,
Fera le desespoir de votre ame charmée,

Et vous aurez regret de l'avoir tant aimée.
Tout Oracle est douteux, & porte un double sens,
Celui-ci mit d'abord notre époux en suspens :
J'aurai regret aux vœux que j'ai formez pour elle
Eh comment ? n'est-ce point qu'elle m'est infidelle ?
Ah finissent mes jours plûtôt que de le voir !
Eprouvons toutefois ce que peut son devoir.
Des Mages aussi-tôt consultant la science,
D'un feint adolescent il prend la ressemblance,
S'en va trouver Procris, éleve jusqu'aux cieux
Ses beautez qu'il soûtient être dignes des Dieux,
Joint les pleurs aux soûpirs comme un amant sait faire,
Et ne peut s'éclaircir par cet art ordinaire.
Il fallut recourir à ce qui porte coup,
Aux présens, il offrit, donna, promit beaucoup,
Promit tant, que Procris lui parut incertaine.
Toute chose a son prix : voilà Céphale en peine,
Il renonce aux citez, s'en va dans les forêts,
Conte aux vents, conte aux bois ses déplaisirs secrets,
S'imagine en chassant dissiper son martire ;
C'étoit pendant ces mois où le chaud qu'on respire
Oblige d'implorer l'haleine des Zéphirs.
Doux Vens, s'écrioit-il, prêtez-moi des soûpirs,
Venez, légers démons, par qui nos champs fleurissent :
Aure fais-les venir ; je sai qu'ils t'obéïssent ;

Ton emploi dans ces lieux est de tout r'animer.
On l'entendit, on crut qu'il venoit de nommer
Quelque objet de ses vœux autre que son épouse.
Elle en est avertie, & la voilà jalouse.
Maint voisin charitable entretient ses ennuis:
Je ne le puis plus voir, dit-elle, que les nuits!
Il aime donc cette Aure, & me quitte pour elle?
Nous vous plaignons; il l'aime, & sans cesse il l'appelle;
Les échos de ces lieux n'ont plus d'autres emplois
Que celui d'enseigner le nom d'Aure à nos bois.
Dans tous les environs le nom d'Aure résonne.
Profitez d'un avis qu'en passant on vous donne;
L'intérêt qu'on y prend est de vous obliger.
Elle en profite, hélas! & ne fait qu'y songer.
Les amans sont toûjours de légere croyance,
S'ils pouvoient conserver un rayon de prudence,
(Je demande un grand poinct, la prudence en amours)
Ils seroient aux rapports insensibles & sourds.
Notre épouse ne fut l'une ni l'autre chose:
Elle se leve un jour, & lors que tout repose,
Que de l'aube au teint frais la charmante douceur
Force tout au sommeil, hormis quelque Chasseur,
Elle cherche Céphale? un bois l'offre à sa vûë.
Il invoquoit déja cette Aure prétenduë.
Vien me voir, disoit-il, chere Déesse accours:

Je n'en puis plus, je meurs, fai que par ton ſecours
La peine que je ſens ſe trouve ſoulagée.
L'Epouſe ſe prétend par ces mots outragée ;
Elle croit y trouver, non le ſens qu'ils cachoient,
Mais celui ſeulement que ſes ſoupçons cherchoient.
O triſte jalouſie ! ô paſſion amere,
Fille d'un fol amour, que l'erreur a pour mere !
Ce qu'on voit par ces yeux cauſe aſſez d'embarras,
Sans voir encor par eux ce que l'on ne voit pas.
Procris s'étoit cachée en la même retraite
Qu'un fan de biche avoit pour demeure ſecrete :
Il en ſort, & le bruit trompe auſſitôt l'Epoux.
Céphale prend le dard toûjours ſûr de ſes coups,
Le lance, en cet endroit, & perce ſa jalouſe.
Malheureux aſſaſſin d'une ſi chere épouſe.
Un cri lui fait d'abord ſoupçonner quelque erreur ;
Il accourt, voit ſa faute, & tout plein de fureur,
Du même javelot il veut s'ôter la vie :
L'Aurore & les Deſtins arrêtent cette envie.
Cet office lui fut plus cruel qu'indulgent :
L'infortuné mari, ſans ceſſe s'affligeant,
Eût accrû par ſes pleurs le nombre des fontaines,
Si la Déeſſe enfin, pour terminer ſes peines,
N'eût obtenu du Sort que l'on tranchât ſes jours ;
Triſte fin d'un hymen bien divers en ſon cours.

Fuyons ce nœud, mes sœurs, je ne puis trop le dire,
Jugez par le meilleur quel peut être le pire :
S'il ne nous est permis d'aimer que sous ses loix,
N'aimons point. Ce dessein fut pris par toutes trois.
Toutes trois pour chasser de si tristes pensées,
A revoir leur travail se montrent empressées.
Climene en un tissu riche, pénible, & grand,
Avoit presque achevé le fameux différent
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la savante.
On voyoit en lointain une ville naissante,
L'honneur de la nommer entr'eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque Déïté.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre,
Un coup de son trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un coursier plein d'ardeur :
Chacun de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la contrée
L'Olivier, qui de paix est la marque assûrée,
Elle emporta le prix, & nomma la cité.
Athene offrit ses vœux à cette Déïté
Pour les lui présenter on choisit cent pucelles,
Toutes sachant broder, aussi sages que belles :
Les premieres portoient force présens divers,
Tout le reste entouroit la Déesse aux yeux pers.
Avec un doux soûris elle acceptoit l'hommage.

Climene ayant enfin reployé son ouvrage,
La jeune Iris commence en ces mots son récit.

Rarement pour les pleurs mon talent réüssit,
Je suivrai toutefois la matiere imposée.
Télamon pour Cloris avoit l'ame embrasée,
Cloris pour Télamon brûloit de son côté,
La naissance, l'esprit, les graces, la beauté,
Tout se trouvoit en eux, hormis ce que les hommes
Font marcher avant tout dans le siecle où nous sommes.
Ce sont les biens, c'est l'or, mérite universel.
Ces amans, quoiqu'épris d'un désir mutuel,
N'osoient au blond Hymen sacrifier encore,
Faute de ce métail que tout le monde adore:
Amour s'en passeroit, l'autre état ne le peut;
Soit raison, soit abus, le Sort ainsi le veut.
Cette loi qui corrompt les douceurs de la vie,
Fut par le jeune amant d'une autre erreur suivie:
Le Démon des combats vint troubler l'Univers.
Un païs contesté par des peuples divers
Engagea Télamon dans un dur exercice;
Il quita pour un temps l'amoureuse milice;
Cloris y consentit, mais non pas sans douleurs
Il voulut mériter son estime & son cœur.
Pendant que ses exploits terminent la querelle,

Un parent de Cloris meurt, & laiſſe à la Belle
D'amples poſſeſſions & d'immenſes tréſors:
Il habitoit les lieux où Mars regnoit alors.
La Belle s'y tranſporte, & par tout revérée,
Par tout, des deux partis Cloris conſidérée,
Voit de ſes propres yeux les champs où Télamon
Venoit de conſacrer un trophée à ſon nom.
Lui de ſa part accourt, & tout couvert de gloire
Il offre à ſes amours les fruits de ſa Victoire.
Leur rencontre ſe fit non loin de l'élément
Qui doit être évité de tout heureux amant.
Dés ce jour l'âge d'or les eût joints ſans myſteres;
L'âge de fer en tout a coûtume d'en faire.
Cloris ne voulut donc couronner tous ces biens
Qu'au ſein de ſa patrie, & de l'aveu des ſiens.
Tout chemin, hors la mer, alongeant leur ſouffrance,
Ils commettent aux flots cette douce eſpérance.
Zéphyre les ſuivoit, quand preſque en arrivant
Un Pirate ſurvient, prend le deſſus du vent,
Les attaque, les bat. En vain par ſa vaillance
Télamon juſqu'au bout porte la réſiſtance.
Aprés un long combat ſon parti fut défait;
Lui pris; & ſes efforts n'eurent pour tout effet
Qu'un eſclavage indigne. O Dieux, qui l'eût pû croire!
Le ſort ſans reſpecter ni ſon ſang, ni ſa gloire,

Ni ſon bon-heur prochain, ni les vœux de Cloris,
Le fit être forçat auſſi-tôt qu'il fut pris.
Le deſtin ne fut pas à Cloris ſi contraire;
Un célébre Marchand l'achette du Corſaire:
Il l'emmene; & bien-tôt la Belle, malgré ſoi,
Au milieu de ſes fers, range tout ſous ſa loi.
L'épouſe du Marchand la voit avec tendreſſe,
Ils en font leur compagne, & leur fils ſa maîtreſſe;
Chacun veut cet hymen: Cloris à leurs déſirs
Répondoit ſeulement par de profonds ſoûpirs.
Damon, c'étoit ce fils, lui tient ce doux langage;
Vous ſoûpirez toûjours, toûjours votre viſage
Baigné de pleurs nous marque un déplaiſir ſecret.
Qu'avez-vous? vos beaux yeux verroient-ils à regret
Ce que peuvent leurs traits, & l'excez de ma flame?
Rien ne vous force ici, découvrez-nous votre ame;
Cloris, c'eſt moi qui ſuis l'eſclave & non pas vous;
Ces lieux, à votre gré, n'ont-ils rien d'aſſez doux?
Parlez, nous ſommes prêts à changer de demeure;
Mes parens m'ont promis de partir tout à l'heure.
Regretez-vous les biens que vous avez perdus?
Tout le nôtre eſt à vous, ne le dédaignez plus.
J'en ſai qui l'agréroient; j'ai ſçû plaire à plus d'une;
Pour vous, vous méritez toute une autre fortune;
Quelle que ſoit la nôtre, uſez-en, vous voyez

Ce que nous possédons, & nous-même à vos pieds.
Ainsi parle Damon, & Cloris toute en larmes,
Lui répond en ces mots accompagnez de charmes:
Vos moindres qualitez, & cet heureux séjour
Même aux Filles des Dieux donneroient de l'amour,
Jugez donc si Cloris; esclave & malheureuse,
Voit l'offre de ces biens d'une ame dédaigneuse.
Je sai quel est leur prix, mais de les accepter,
Je ne puis, & voudrois vous pouvoir écouter.
Ce qui me le défend, ce n'est point l'esclavage,
Si toûjours la naissance éleva mon courage
Je me vois, grace aux Dieux, en des mains où je puis
Garder ces sentimens malgré tous mes ennuis.
Je puis même avoüer (hélas! faut-il le dire?)
Qu'un autre a sur mon cœur conservé son empire.
Je chéris un amant, ou mort ou dans les fers,
Je prétens le chérir encor dans les enfers.
Pourriez-vous estimer le cœur d'une inconstante?
Je ne suis déja plus aimable ni charmante,
Cloris n'a plus ces traits que l'on trouvoit si doux,
Et doublement esclave est indigne de vous.
Touché de ce discours, Damon prend congé d'elle:
Fuyons, dit-il en soi, j'oublierai cette Belle,
Tout passe, & même un jour ses larmes passeront:
Voyons ce que l'absence & le temps produiront.

A ces mots il s'embarque, & quittant le rivage,
Il court de mer en mer, aborde un lieu sauvage;
Trouve des malheureux de leurs fers échapez,
Et sur le bord d'un bois à chasser occupez,
Télamon de ce nombre, avoit brisé sa chaîne.
Aux regards de Damon il se présente à peine,
Que son air, sa fierté, son esprit, tout enfin
Fait qu'à l'abord Damon admire son destin,
Puis le plaint, puis l'emmene, & puis lui dit sa flâme.
D'une esclave, dit-il, je n'ai pû toucher l'ame:
Elle chérit un mort! un mort, ce qui n'est plus
L'emporte dans son cœur! mes vœux sont superflus.
La dessus de Cloris il lui fait la peinture.
Télamon dans son ame admire l'avanture,
Dissimule, & se laisse emmener au séjour
Où Cloris lui conserve un si parfait amour.
Comme il vouloit cacher avec soin sa fortune,
Nulle peine pour lui n'étoit vile & commune.
On apprend leur retour, & leur débarquement,
Cloris se présentant à l'un & l'autre amant,
Reconnoit Télamon sous un faix qui l'accable,
Ses chagrins le rendoient pourtant méconnoissable,
Un œil indifférent à le voir eût érré,
Tant la peine & l'amour l'avoient défiguré.
Le fardeau qu'il portoit ne fut qu'un vain obstacle,

Cloris le reconnoît, & tombe à ce spectacle;
Elle perd tout ses sens & de honte & d'amour.
Télamon d'autre part tombe presque à son tour,
On demande à Cloris la cause de sa peine;
Elle la dit, ce fut sans s'attirer de haine,
Son récit ingénu redoubla la pitié
Dans des cœurs prévenus d'une juste amitié.
Damon dit que son zele avoit changé de face,
On le crut, cependant; quoi qu'on dise & qu'on fasse,
D'un triomphe si doux l'honneur & le plaisir
Ne se perd qu'en laissant des restes de désir.
On crut pourtant Damon, il restraignit son zele.
A sceller de l'hymen une union si belle,
Et par un sentiment, à qui rien n'est égal,
Il pria ses parens de doter son Rival.
Il l'obtint, renonçant dés lors à l'hymenée.
Le soir étant venu de l'heureuse journée,
Les nôces se faisoient à l'ombre d'un ormeau:
L'enfant d'un voisin vit s'y percher un corbeau;
Il fait partir de l'arc une fleche maudite,
Perce les deux Epoux d'une atteinte subite:
Cloris mourut du coup, non sans que son amant
Attirât ses regards en ce dernier moment;
Il s'écrie en voyant finir ses destinées;
Quoi la parque a tranché le cours de ses années?

Dieux, qui l'avez voulu, ne suffisoit-il pas
Que la haine du Sort avançât mon trépas?
En achevant ces mots il acheva de vivre;
Son amour, non le coup, l'obligea de la suivre;
Blessé légerement il passa chez les morts;
Le Styx vit nos époux accourir sur ses bords;
Même accident finit leurs précieuses trames,
Même tombe eut leurs corps, même séjour leurs ames.
Quelques-uns ont écrit (mais ce fait est peu sûr)
Que chacun d'eux devint statuë & marbre dur.
Le couple infortuné face à face repose.
Je ne garantis point cette métamorphose;
On en doute. On le croit plus que vous ne pensez,
Dit Climene; & cherchant dans les siécles passez
Quelque exemple d'amour & de vertu parfaite,
Tout ceci me fut dit par un sage interprete.
J'admirai, je plaignais ces amans malheureux.
On les alloit unir, tout concouroit pour eux,
Ils touchoient au moment, l'attente en étoit sûre.
Helas! il n'en est point de telle en la nature;
Sur le point de joüir tout s'enfuit de nos mains,
Les Dieux se font un jeu de l'esprit des humains.
Laissons; reprit Iris, cette triste pensée.
La Fête est vers sa fin, grace au Ciel, avancée,
Et nous avons passé tout ce temps en récits

Capables d'affliger les moins sombres esprits.
Effaçons, s'il se peut, leur image funeste:
Je prétends de ce jour mieux employer le reste,
Et dire un changement, non de corps mais de cœur:
Le miracle en est grand; Amour en fut l'auteur:
Il en fait tous les jours de diverse maniere.
Je changerai de stile en changeant de matiere.

Zoon plaisoit aux yeux, mais ce n'est pas assez:
Son peu d'esprit, son humeur sombre,
Rendoient ces talens mal placez:
Il fuyoit les citez; il ne cherchoit que l'ombre,
Vivoit parmi les bois concitoyen des ours,
Et passoit sans aimer les plus beaux de ses jours.
Nous avons condamné l'amour, m'allez-vous dire;
J'en blâme en nous l'excés; mais je n'approuve pas
Qu'insensible aux plus doux appas,
Jamais un homme ne soûpire.
Hé quoi, ce long repos est-il d'un si grand prix?
Les morts sont donc heureux? ce n'est pas mon avis.
Je veux des passions, & si l'état le pire
Est le néant: je ne sai point
De néant plus complet qu'un cœur froid à ce point.
Zoon n'aimant donc rien, ne s'aimant pas lui même,
Vit Iole endormie, & le voilà frapé,

Voilà ſon cœur dévelopé.

Amour, par ſon ſavoir ſuprême,

Ne l'eut pas fait amant qu'il en fit un héros.

Zoon rend grace au Dieu qui troubloit ſon repos:

Il regarde en tremblant cette jeune merveille.

A la fin Iole s'éveille:

Surpriſe & dans l'étonnement,

Elle veut fuir, mais ſon amant

L'arrête, & lui tient ce langage;

Rare & charmant objet, pourquoi me fuyez-vous?

Je ne ſuis plus celui qu'on trouvoit ſi ſauvage:

C'eſt l'effet de vos traits, auſſi puiſſans que doux:

Ils m'ont l'ame & l'eſprit & la raiſon donnée:

Souffrez que, vivant ſous vos loix,

J'employe à vous ſervir des biens que je vous dois.

Iole à ce diſcours encor plus étonnée,

Rougit, & ſans répondre elle court au hameau,

Et raconte à chacun ce miracle nouveau.

Ses compagnes d'abord s'aſſemblent autour d'elle:

Zoon ſuit en triomphe, & chacun applaudit.

Je ne vous dirai point, mes ſœurs, tout ce qu'il fit,

Ni ſes ſoins pour plaire à la Belle

Leur himen ſe conclut: un Satrape voiſin,

Le propre jour de cette fête,

Enleve à Zoon ſa conquête.

On

On ne soupçonnoit point qu'il eût un tel dessein.
Zoon accourt au bruit, recouvre ce cher gage,
Poursuit le ravisseur & le joint, & l'engage
En un combat de main à main.
Iole en est le prix, aussi-bien que le juge.
Le Satrape vaincu trouve encor du refuge
En la bonté de son rival.
Hélas! cette bonté lui devint inutile;
Il mourut du regret de cet hymen fatal.
Aux plus infortunez la tombe sert d'azile.
Il prit pour héritiere, en finissant ses jours,
Iole qui moüilla de pleurs son Mausolée.
Que sert-il d'être plaint quand l'ame est envolée?
Ce Satrape eût mieux fait d'oublier ses amours.

La jeune Iris à peine achevoit cette histoire;
Et ses sœurs avoüoient qu'un chemin à la gloire
C'est l'amour, on fait tout pour se voir estimé,
Est-il quelque chemin plus court pour être aimé?
Quel charme de s'oüir loüer par une bouche
Qui même sans s'ouvrir nous enchante & nous touche!
Ainsi disoient ces Sœurs. Un orage soudain
Jette un secret remors dans leur profane sein.
Bacchus entre, & sa cour, confus & long cortege:
Où sont, dit-il, ces sœurs à la main sacrilege?

Que Pallas les défende, & vienne en leur faveur
Oppoſer ſon Egide à ma juſte fureur:
Rien ne m'empêchera de punir leur offence:
Voyez; & qu'on ſe rie aprés de ma puiſſance.
Il n'eut pas dit, qu'on vit trois monſtres au plancher,
Aîlez, noirs, & velus en un coin s'attacher.
On cherche les trois ſœurs; on n'en voit nulle trace:
Leurs métiers ſont briſez, on éleve en leur place
Une Chapelle au Dieu, pere du vrai nectar.
Pallas a beau ſe plaindre, elle a beau prendre part
Au deſtin de ces ſœurs par elle protégées.
Quand quelque Dieu, voyant ſes bontez négligées,
Nous fait ſentir ſon ire, un autre n'y peut rien:
L'Olimpe s'entretient en paix par ce moyen.
Profitons, s'il ſe peut, d'un ſi fameux exemple;
Chommons; c'eſt faire aſſez qu'aller de Temple en Temple
Rendre à chaque Immortel les vœux qui lui ſont dûs:
Les jours donnez aux Dieux ne ſont jamais perdus.



AVERTISSEMENT.

UN de ces quatre récits que j'ai fait faire aux Filles de Minée contient un évenement véritable, & tiré des antiquitez de Boissard. J'aurois pû mettre en la place la métamorphose de Céix & d'Alcione, ou quelque autre sujet semblable. Les critiques m'allégueront qu'il le faloit faire, & que mon Ouvrage en seroit d'un caractere plus uniforme. Ce qu'Ovide conte a un air tout particulier; il est impossible de le contrefaire. Mais aprés avoir fait réflexion là dessus, j'ai apprehendé qu'un Poëme de six cens vers ne fût ennuyeux, s'il n'étoit rempli que d'avantures connuës. C'est ce qui m'a fait choisir celle dont je veux parler: & comme une chose en attire une autre, le malheur de ces Amans tuez le jour de leurs nôces, m'a été une occasion de placer ici une espece d'Epitaphe, qu'on pourra voir dans les mêmes antiquitez. Quelquefois Ovide n'a pas plus de fondement pour passer d'une métamorphose à une autre. Les diverses liaisons dont il se sert ne m'en semblent que plus belles; & selon mon goût, elles plairoient moins si elles se suivoient davantage. Le principal motif qui m'a attaché à l'inscription dont il s'agit, c'est la beauté que j'y ai trouvée. Il se peut faire que quelqu'un y en trouvera moins que moi. Je ne prétends pas que mon goût serve de regle à aucun particulier, & encore moins au public. Toutefois je ne puis croire que l'on en juge autrement. Il n'est pas besoin d'en dire ici les raisons; quiconque seroit capable de les sentir, ne le sera guere moins de se les imaginer de lui-même. J'ai tra-

duit cet ouvrage en prose & en vers, afin de le rendre plus utile par la comparaison des deux genres. J'ai eu, si l'on veut, le dessein de m'éprouver en l'un & en l'autre: j'ai voulu voir par ma propre expérience, si en ces rencontres les vers s'éloignent beaucoup de la fidélité des traductions, & si la prose s'éloigne beaucoup des graces. Mon sentiment a toûjours été que quand les vers sont bien composez, ils disent en une égale étenduë plus que la prose ne sauroit dire. De plus habiles que moi le feront voir plus à fonds. J'ajoûteray seulement que ce n'est point par vanité, & dans l'espérance de consacrer tout ce qui part de ma plume que je joins ici l'une & l'autre traduction; l'utilité des expériences me l'a fait faire. Platon dans Phœdrus fait dire à Socrate, qu'il seroit à souhaitter qu'on tournât en tant de manieres ce qu'on exprime, qu'à la fin la bonne fût rencontrée. Plût à Dieu que nos Auteurs en voulussent faire l'épreuve, & que le public les y invitât! Voici le sujet de l'inscription.

Atimete affranchi de l'Empereur fut le mari d'Homonée, affanchie aussi; mais qui par sa beauté & par ses graces méritaqu'Atimete la préférât à de celebres partis. Il ne joüit pas long temps de son bon-heur; Homonée mourut qu'elle n'avoit pas vingt ans. On lui éleva un tombeau qui subsiste encore, & où ces vers sont gravez.



INSCRIPTION TIRÉE DE BOISSARD.

SI pensare animas sinerent crudelia fata,
* Et posset redimi morte aliena salus;
Quantulacunque meæ debentur tempora vitæ,
Pensarem pro te, cara Homonœa, libens.
At, nunc quod possum, fugiam lucemque Deosque
Ut te maturâ per Stuga morte sequar.

† Parce tuam conjux fletu quassare juventam,
Fataque mœrendo sollicitare mea.
Nil prosunt lacrumæ, nec possunt fata moveri:
Viximus: hic omnes exitus unus habet.
Parce: ita non unquam similem experiare dolorem!
Et faveant votis numina cuncta tuis!
Quodque mihi eripuit mors immatura juventæ,
Hoc tibi victuro proroget ulterius.

Tu qui securâ procedis mente, parumper
Siste gradum quæso, verbaque pauca lege.
Illa ego quæ claris fueram prælata puellis,
Hoc Homonæa brevi condita sum tumulo,

* *Atimete parle* † *Homonée parle.*

Cui formam Paphia, & Charites tribuêre decorem,

Quam Pallas cunctis artibus erudiit.

Nondum bis denos ætas compleverat annos,

Injecêre manus invida fata mihi.

Nec pro me queror ; hoc mihi morte est tristius ipsâ,

Mœror Atimeti conjugis ille mihi.

Sit tibi terra levis, mulier dignissima vitâ,

Quæque tuis olim perfruerêre bonis.

S'il suffisoit aux Destins qu'on donnât sa vie pour celle d'un autre, & qu'il fût possible de racheter ainsi ce que l'on aime, quelque soit le nombre d'années que les Parques m'ont accordé, je le donnerois avec plaisir pour vous tirer du tombeau, ma chere Homonée ; mais cela ne se pouvant, ce que je puis faire est de fuïr le jour & la présence des Dieux, pour aller bien tôt vous suivre le long du Styx.

O mon cher époux, cessez de vous affliger ; ne corrompez plus la fleur de vos ans ; ne fatiguez plus ma destinée par des plaintes continuelles : toutes les larmes sont ici vaines ; on ne sauroit émouvoir la Parque : me voilà morte, chacun arrive à ce terme là. Cessez donc encore une fois ; Ainsi puissiez-vous ne sentir jamais une semblable douleur! Ainsi tous les Dieux soient favorables à vos souhaits ! & veüille la Parque ajoûter à votre vie ce qu'elle a ravi à la mienne !

Et toi qui passes tranquillement, arrête ici je te prie un moment ou deux, afin de lire ce peu de mots.

* *Ce sont les vœux du public, ou de celui qui a fait lever ce monument.*

Moi, cette Homonée que préféra Atimete à des filles considérables: moi, à qui Vénus donna la beauté, les Graces & les agrémens: que Pallas enfin avoit instruite dans tous les Arts, me voilà ici renfermée dans un monument de peu d'espace. Je n'avois pas encore vingt ans quand le Sort jetta ses mains envieuses sur ma personne. Ce n'est pas pour moi que je m'en plains, c'est pour mon mari, de qui la douleur m'est plus difficile à supporter que ma propre mort.

Que la terre te soit légere, ô épouse digne de retourner à la vie, & de recouvrer un jour le bien que tu as perdu!

Si l'on pouvoit donner ses jours pour ceux d'un autre:
Et que par cet échange on contentât le Sort,
Quels que soient les momens qui me restent encor,
Mon ame, avec plaisir racheteroit la vôtre:
Mais le Destin l'ayant autrement arrêté,
Je ne saurois que fuir les Dieux & la clarté,
Pour vous suivre aux Enfers d'une mort avancée.

Quittez, ô cher époux, cette triste pensée;
Vous altérez en vain les plus beaux de vos ans:
Cessez de fatiguer par des cris impuissans
La Parque & le Destin, déïtez inflexibles.
Mettez fin à des pleurs qui ne les touchent point,
Je ne suis plus; tout tend à ce suprême poinct.
Ainsi nul accident, par des coups si sensibles

Ne vienne à l'avenir traverser vos plaisirs !
Ainsi l'Olimpe entier s'accorde à vos désirs !
Veüille enfin Atropos ; au cours de votre vie
Ajoûter l'étenduë à la mienne ravie !

Et toi, passant tranquille, apprend quels sont nos maux,
Daigne ici t'arrêter un moment à les lire.

Celle qui préférée aux partis les plus hauts,
Sur le cœur d'Atimete acquit un doux empire,
Qui tenoit de Venus la beauté de ses traits,
De Pallas son savoir, des Graces ses attraits,
Gît sous ce peu d'espace en la tombe enserrée.
Vingt soleils n'avoient pas ma carriere éclairée,
Le Sort jetta sur moi ses envieuses mains;
C'est Atimete seul qui fait que je m'en plains.
Ma mort m'afflige moins que sa douleur amere.

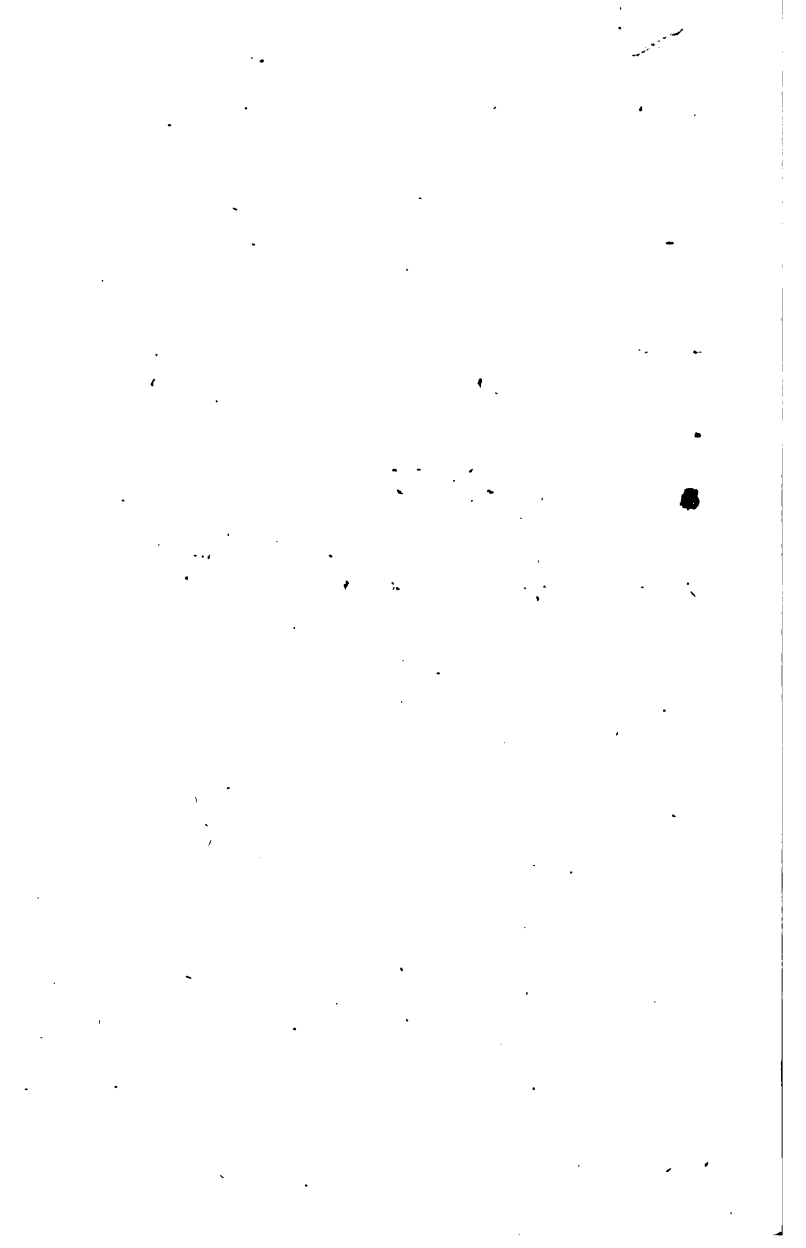
O femme, que la terre à tes os soit légere!
Femme digne de vivre ; & bien-tôt puisses-tu
Recommencer de voir les traits de la lumiere,
Et recouvrer le bien que ton cœur a perdu!



FRAGMENS

DU

SONGE DE VAUX.



AVERTISSEMENT.

PARMI les Ouvrages dont ce Recueil* eſt compoſé, le Lecteur verra trois Fragmens d'une deſcription de Vaux, laquelle j'entrepris de faire il y a environ douze ans. J'y conſumai près de trois années. Il eſt depuis arrivé des choſes qui m'ont empêché de continuer. Je reprendrois ce deſſein, ſi j'avois quelque eſpérance qu'il réüſſît, & qu'un tel ouvrage pût plaire aux gens d'aujourd'hui : car la Poëſie lyrique ni l'héroïque, qui doivent y regner, ne ſont plus en vogue comme elles étoient alors. J'expoſe donc au public trois morceaux de cette deſcription. Ce ſont des échantillons de l'un & de l'autre ſtile : que j'aie bien fait ou non de les employer tous deux dans un même Poëme, je m'en dois remettre au goût du Lecteur, plûtôt qu'aux raiſons que j'en pourrois dire. Selon le jugement qu'on fera de ces trois morceaux, je me réſoudrai : ſi la choſe plaît, j'ai deſſein de continuer ; ſinon, je n'y perdrai pas de temps davantage. Le temps eſt choſe de peu de prix, quand on ne s'en ſert pas mieux que je fais. Mais puiſque j'ai réſolu de m'en ſervir, je dois reconnoître qu'à mon égard la ſaiſon de le ménager eſt tantôt venuë.

Paſſons à ce qu'il eſt néceſſaire qu'on ſache pour l'intelligence de ces Fragmens. Je ne la ſaurois donner au Lecteur ſans expoſer à ſes yeux preſque

* Imprimé à Paris en 1671, ſous le titre de *Fables nouvelles & autres Poëſies.*

tout le plan de l'Ouvrage. C'eſt ce que je m'en vais faire ; moins ſuccintement à la verité que je ne voudrois, mais utilement pour moi ; car par ce moyen j'apprendrai le ſentiment du public, auſſi bien ſur l'invention & ſur la conduite de mon Poëme en gros, que ſur l'exécution de chaque endroit en détail, & ſur l'effet que le tout enſemble pourra produire.

Comme les jardins de Vaux étoient tout nouveau-plantez, je ne les pouvois décrire en cet état, à moins que je n'en donnaſſe une idée peu agréable, & qui au bout de vingt ans auroit été ſans doute peu reſſemblante : il falloit donc prévenir le temps, cela ne ſe pouvoit faire que par trois moyens, l'enchantement, la Prophétie, & le Songe. Les deux premiers ne me plaiſoient pas : car pour les amener avec quelque grace je me ſerois engagé dans un deſſein de trop d'étenduë ; l'acceſſoire auroit été plus conſidérable que le principal. D'ailleurs il ne faut point avoir recours au miracle, que quand la nature eſt impuiſſante pour nous ſervir. Ce n'eſt pas qu'un ſonge ſoit ſi ſuivi ni même ſi long que le mien ſera ; mais il eſt permis de paſſer le cours ordinaire dans ces rencontres ; & j'avois pour me défendre, outre le Roman de la Roſe, le Songe de Poliphile, & celui même de Scipion.

Je feins donc qu'en une nuit du Printemps m'étant endormi, je m'imagine que je vas trouver le Sommeil, & le prie que par ſon moyen je puiſſe voir Vaux en ſonge ; il commande auſſi tôt à ſes Miniſtres de me le montrer. Voilà le ſujet du premier Fragment.

A peine les Songes ont commencé de me repréſenter Vaux, que tout ce qui s'offre à mes ſens me ſemble réel : j'oublie le Dieu du ſommeil, & les démons qui l'entourent ; j'oublie enfin que je ſonge. Les cours du Château de Vaux me paroiſſent jonchées de fleurs. Je découvre de tous les côtez l'appareil d'une grande cérémonie. J'en demande la raiſon à deux guides qui me conduiſent. L'un d'eux me dit qu'en creuſant les fondemens de cette maiſon on avoit trouvé ſous des voutes fort anciennes une table de Porphire, & ſur cette table un écrain plein de pierreries, qu'un certain Sage nommé Zirzimir fils du Soudan Zarzafiel avoit autrefois laiſſé à un Druide de nos provinces. Au milieu de ces pierreries un diamant d'une beauté extraordinaire & taillé en cœur ſe faiſoit d'abord remarquer, & ſur les bords d'un compartiment qui le ſéparoit d'avec les autres joyaux ſe liſoit en lettres d'or cette deviſe, que l'on n'avoit pû entendre.

Je ſuis conſtant quoi que j'en aime deux.

On avoit porté à Oronte l'écrain ouvert, & au même état qu'il s'étoit trouvé. Il l'avoit laiſſé fermer en le maniant, ſans que depuis il eût été poſſible de le r'ouvrir, tant la force de l'enchantement étoit grande. Sur le couvercle de cet écrain ſe voyoit le portrait du Roi ; & autour étoit écrit : *Soit donné à la plus ſavante des Fées.* Sous l'écrain cette prophetie étoit gravée.

Quand celle-là qui plus vaut qu'on la prise
En fait de charme : & plus a de pouvoir,
Aux assistans, dans Vaux en mainte guise,
De son bel art aura fait apparoir,
Lors s'ouvrira l'écrain de forme exquise
Que Zirzimir forgea par grand savoir,
Et l'on verra le sens de la devise
Qu'aucun mortel n'aura jamais sû voir.

Pour satisfaire à l'intention du Mage, & pour l'accomplissement de la Prophétie, mais plus encore pour attirer les Maîtresses de tous les Arts, & leur donner par ce moyen l'occasion d'embellir la maison de Vaux, Oronte avoit fait publier que tout ce qu'il y avoit de savantes Fées dans le monde pouvoient venir contester le prix proposé; & ce prix étoit le portrait du Roi, qui seroit donné par des Juges sur les raisons que chacun apporteroit pour prouver les charmes & l'excellence de son art. Plusieurs étoient accouruës; mais la plûpart ne pouvant contribuer aux beautez de Vaux, & par conséquent le prix n'étant pas pour elles apparemment, la plûpart, dis-je, persuadées que la Prophétie ne les regardoit en aucune sorte, s'étoient retirées. Il n'en étoit demeuré que quatre, l'Architecture, la Peinture, l'Intendante du jardinage, & la Poësie; je les appelle Palatiane, Apellanire, Hortesie, & Calliopée. Le lendemain ce grand différent se devoit juger en la présence d'Oronte,

& de force Demi-Dieux. Voilà ce que l'un de mes deux guides me dit, & le sujet du second Fragment. Il contient les harangues des quatre Fées.

Et pour égayer mon Poëme, & le rendre plus agréable, car une longue suite de descriptions historiques seroit une chose fort ennuieuse, je les voulois entremêler d'épisodes d'un caractére galant ; il y en a trois d'achevez, l'avanture d'un Ecureüil, celle d'un Cigne prêt à mourir, celle d'un Saumon & d'un Esturgeon qui avoient été présentez vifs a Oronte; cette derniere avanture fait le sujet de mon troisiéme Fragment.

Le reste de ce Recueil * contient des ouvrages que j'ai composez en divers temps sur divers sujets. S'ils ne plaisent par leur bonté, leur variété suppléra peut-être à ce qui leur manque d'ailleurs.

AUTRE AVERTISSEMENT.

DEs piéces suivantes les trois premiéres sont des Fragmens de la description de Vaux, laquelle j'ai fait venir en un songe, à l'exemple d'autres sujets que l'on a ainsi traitez. Ce n'est pas ici le lieu, ni l'occasion de faire savoir les raisons que j'en ai euës. L'avertissement les contient : il est nécessaire de le lire pour bien entendre ces trois morceaux, & pour pouvoir tirer de leur lecture quelque sorte de plaisir. Le premier est le commencement

* Les autres ouvrages que contenoit ce Recueil, ont été mis dans cette Edition, chacun en leur ordre.

de l'Ouvrage. Le Lecteur, si bon lui semble, peut croire que l'Aminte dont j'y parle, représente une personne particuliere : si bon lui semble, que c'est la beauté des femmes en général, s'il lui plaît même, que c'est celle de toutes sortes d'objets. Ces trois explications sont libres. Ceux qui cherchent en tout du mystere, & qui veulent que cette sorte de Poëme ait un sens allégorique, ne manqueront pas de recourir aux deux dernieres. Quant à moi, je ne trouverai pas mauvais qu'on s'imagine que cette Aminte est telle ou telle personne; cela rend la chose plus passionnée, & ne la rend pas moins héroïque.



FRAGMENS DU SONGE DE VAUX.

I.

Acante s'étant endormi une nuit du Printemps, ſongea qu'il étoit allé trouver le Sommeil, pour le prier que par ſon moyen il pût voir le Palais de Vaux, avec ſes Jardins; ce que le Sommeil lui accorda, commandant aux Songes de les lui montrer.

Lorſque l'An ſe renouvelle,
En cette aimable ſaiſon,
Où Flore améne avec elle
Les Zéphirs ſur l'Horiſon:
Une nuit que le ſilence
Charmoit tout par ſa préſence,
Je conjurai le Sommeil
De ſuſpendre mon réveil
Bien loin par de-là l'Aurore,

Le Sommeil n'y manqua pas,
Et je dormirois encore,
Sans Aminte & ses appas.
Cette fiére beauté, qui s'érige un trophée
Du cruel souvenir de mes vœux impuissans,
Souffrit que cette nuit les charmes de Morphée
Aussi-bien que les siens regnassent sur mes sens.
Il me fit voir en songe un Palais magnifique,
Des grottes, des canaux, un superbe portique,
Des lieux que pour leurs beautez
J'aurois pû croire enchantez,
Si Vaux n'étoit point au monde:
Ils étoient tels, qu'au Soleil
Ne s'offre au sortir de l'onde
Rien que Vaux qui soit pareil.

C'étoit aussi cette maison magnifique avec ses accompagnemens & ses jardins, lesquels Sylvestre m'avoit montrez, & que ma mémoire conservoit avec un grand soin, comme étant les plus précieuses piéces de son trésor. Ce fut sur ce fondement que le Songe éleva son frêle édifice, & tâcha de me faire voir les choses en leur plus grande perfection. Il choisit pour cela tout ce qu'il y avoit de plus beau dans ses magazins; & afin que mon plaisir durât davantage, il voulut que cette apparition fût mêlée d'avantures très-remarquables. Je vis des plantes, je vis des marbres, je vis des cristaux li-

quides, je vis des animaux, & des hommes. Au commencement de mon songe il m'arriva une chose qui m'étoit arrivée plusieurs autres fois, & qui arrive souvent à chacun; c'est qu'une partie des objets sur la pensée desquels je venois de m'endormir, me repassa d'abord en l'esprit. Je m'imaginai que j'étois allé trouver le Sommeil pour le prier de me montrer Vaux, dont on m'avoit dit des choses presque incroyables. Le logis du Dieu est au fond d'un bois où le silence & la solitude font leur séjour; c'est un antre que la nature a taillé de ses propres mains, & dont elle a fortifié toutes les avenuës contre la clarté & le bruit.

Sous les lambris moussus de ce sombre palais,
Echo ne répond point, & semble être assoupie:
La molle Oisiveté sur le seüil accroupie
N'en bouge nuit & jour, & fait qu'aux environs,
Jamais le chant des coqs, ni le bruit des clairons
Ne viennent au travail inviter la nature;
Un ruisseau coule auprès, & forme un doux murmure.
Les simples dédiez au Dieu de ce séjour
Sont les seules moissons qu'on cultive à l'entour.
De leurs fleurs en tout temps sa demeure est semée.
Il a presque toujours la paupiére fermée.
Je le trouvai dormant sur un lit de pavots;
Les Songes l'entouroient sans troubler son repos.
De fantômes divers une cour mensongére,
Vains, & frêles enfans d'une vapeur légére,

Troupe qui ſait charmer le plus profond ennui,
Prête aux ordres du Dieu voloit autour de lui.
Là cent figures d'air en leurs moules gardées,
Là des biens & des maux les légéres idées,
Prévenant nos deſtins, trompant notre déſir,
Formoient des magazins de peine ou de plaiſir.
Je regardois ſortir, & rentrer ces merveilles;
Telles vont au butin les nombreuſes abeilles;
Et tel dans un état de fourmis composé
Le peuple rentre & ſort en cent parts diviſé.
Confus, je m'écriai : Toi que chacun réclame,
Sommeil, je ne viens par t'implorer dans ma flâme;
Conte à d'autres que moi ces menſonges charmans,
Dont tu flates les vœux des crédules Amans.
Les merveilles de Vaux me tiendront lieu d'Aminte;
Fais que par ces démons leur beauté me ſoit peinte:
Tu ſais que j'ai toujours honoré tes autels;
Je t'offre plus d'encens que pas un des mortels;
Doux Sommeil, rens-toi donc à ma juſte priére.
A ces mots je lui vis entr'ouvrir la paupiére;
Et refermant les yeux presque au même moment:
Contentez ce mortel, dit-il languiſſamment.
Tout ce peuple obéït ſans tarder davantage:
Des merveilles de Vaux ils m'offrirent l'image;

Comme marbre taillez leur troupe s'entassa ;
En colomne aussi-tôt celui-ci se plaça,
Celui-là chapiteau vint s'offrir à ma vûe ;
L'un se fit piéd'estal, l'autre se fit statuë ;
Artisans qui peu chers, mais qui prompts & subtils
N'ont besoin pour bâtir de marbre ni d'outils,
Font croître en un moment des fleurs & des ombrages,
Et sans l'aide du temps composent leurs ouvrages.

II.

Les vers suivans ne sont pas de la description de Vaux, je les envoyai à une personne qui en vouloit voir de moi, & lui envoyai en même temps le Fragment qui suit : comme ces vers y peuvent servir d'argument en quelque façon, j'ai crû qu'il ne seroit pas hors de propos de les mettre en tête.

ARiste, vous voulez voir des Vers de ma main,
Vous qui du chantre Grec ainsi que du Romain,
Pourriez nous étaler les beautez & les graces,
Et qui nous invitez à marcher sur leurs traces.
Vous ne trouverez point chez moi cet heureux art,
Qui cache ce qu'il est, & ressemble au hazard :
Je n'ai point ce beau tour, ce charme inexprimable,

Qui rend le Dieu des vers ſur tous autres aimable :
C'eſt ce qu'il faut avoir, ſi l'on veut être admis
Parmi ceux qu'Apollon compte entre ſes amis.
Homére épand toujours ſes dons avec largeſſe :
Virgile à ſes tréſors fait joindre la ſageſſe :
Mes vers vous pourroient-ils donner quelque plaiſir,
Lorſque l'Antiquité vous en offre à choiſir ?
Je ne l'eſpére pas ; & cependant ma Muſe
N'aura jamais pour vous de ſecret ni d'excuſe ;
Ce que vous ſouhaitez, il faut vous l'accorder ;
C'eſt à moi d'obéir, à vous de commander.
Je vous préſente donc quelques traits de ma lyre :
Elle les a dans Vaux répétez au Zéphire.
J'y fais parler quatre Arts fameux dans l'Univers,
Les Palais, les Tableaux, les Jardins, & les Vers.
Ces Arts vantent ici tour-à-tour leurs merveilles.
Je ſoupire en ſongeant au ſujet de mes veilles.
Vous m'entendez, Ariſte ; & d'un cœur généreux,
Vous plaignez comme moi le ſort d'un malheureux.
Il déplût à ſon Roi, ſes amis diſparurent :
Mille vœux contre lui dans l'abord concoururent.
Malgré tout ce torrent je lui donnai des pleurs ;
J'accoûtumai chacun à plaindre ſes malheurs.

Jadis en sa faveur j'assemblai quatre Fées.

Il voulut que ma main leur dressât des trophées :

Oeuvre long, & qu'alors jeune encor j'entrepris.

Ecoutez ces quatre Arts, & décidez du prix.

L'Architecture, la Peinture, le Jardinage, & la Poësie haranguent leurs Juges, & contestent le prix proposé.

Un riche balustre faisoit la séparation de la chambre d'avec l'alcove; l'estrade en étoit au moins élevée d'un pied, ce qui donnoit encore plus d'éclat à cette action. Là sur des tapis de Perse on avoit placé les siéges des demi-Dieux ; ceux des Juges y étoient aussi, mais à part & un peu éloignez de la Compagnie. Hors de l'alcove étoient assises l'une près de l'autre les quatre Fées. Ariste, Gelaste, & moi nous étions debout, vis-à-vis d'elles. On tira au sort pour savoir en quel rang elles parleroient. Ce fut à Palatiane de haranguer la premiére : elle se leva donc, & après s'être approchée du balustre, elle se retourna à demi devers ses rivales, & leur adressant sa voix, elle commença de cette sorte.

Quoi, par vous ces honneurs sont aussi contestez?

Vous prétendez le prix qu'on doit à mes beautez?

Ingrates, deviez-vous en avoir la pensée?

A ces mots d'ingrates toutes se levérent, & témoignérent avoir quelque chose à dire; mais les Juges pour éviter la confusion ayant ordonné qu'elles ne s'interromproient point; Palatiane continua en ces termes.

Juges, pardonnez-moi cette plainte forcée:
Je sais qu'en suppliante il falloit commencer;
C'est à vous que ma voix se devoit adresser:
Mais le dépit m'emporte, & puisqu'il faut tout dire;
Enfin, voilà le fruit, trop vaine Appellanire,
Dont vous reconnoissez mes bienfaits aujourd'hui.
Contre les Aquilons mon art vous sert d'appui:
N'en ayez point de honte; en sauvant votre ouvrage,
J'oblige aussi les Dieux dont vous tracez l'image:
Hé bien, vous la tracez; mais imparfaitement:
Et moi je leur bâtis un second firmament.
Ce que je dis pour vous, je le dis pour les autres;
Tout ce qu'ont fait dans Vaux, les le Bruns, les le Nôtres,
Jets, cascades, canaux, & plafonds si charmans,
Tout cela tient de moi ses plus beaux ornemens.
Contempler les efforts de quelque main savante,
Juger d'une Peinture, ou muette ou parlante,

Admirer d'Apollon les pinceaux ou la voix,
Errer dans un jardin, s'égarer dans un bois,
Se coucher ſur des fleurs, reſpirer leur haleine,
Ecouter en rêvant le bruit d'une fontaine,
Ou celui d'un ruiſſeau roulant ſur des cailloux,
Tout cela, je l'avoüe, a des charmes bien doux:
Mais enfin on s'en paſſe, & je ſuis néceſſaire.
Ce fut le ſeul beſoin qui d'abord me fit plaire.
Les antres ſe trouvoient des humains habitez:
Avec les animaux ils formoient des citez;
Je bâtis des maiſons; je compoſai des Villes:
On ne vouloit alors que de ſimples aziles;
Sur la néceſſité ſe regloient les ſouhaits:
Aujourd'hui que l'on veut de ſuperbes Palais,
Je contente chacun en plus d'une maniére:
Des cinq ordres divers la grace ſinguliére,
Fait voir comme il me plaît l'éclat, la majeſté,
Ou les charmes divins de la ſimplicité.
Je ne doute donc point qu'en préſence d'Oronte,
Je n'obtienne le prix, vous n'emportiez la honte:
Confuſes, vous allez recevoir cette loi,
Si c'eſt honte pour vous d'être moindres que moi.
Tant d'œuvres, dont je rends les ſavans idolâtres,

Colosses, monumens, cirques, amphithéatres,
Mille temples par moi bâtis en mille lieux,
Les demeures des Rois, celles même des Dieux,
Rome, & tout l'Univers pour mon art sollicite:
Juges, accordez-moi le prix que je mérite;
Car on n'auroit pas droit d'y vouloir parvenir,
Si de la faveur seule il falloit l'obtenir.

Peu de temps après qu'elle eut cessé de parler, elle retourna s'asseoir. Sa fierté & le caractére de sa harangue n'avoient pas déplû; je le remarquai au visage des assistans. Les seules Fées témoignoient beaucoup d'indignation, & secoüoient la tête à chacune de ses raisons: je vis même l'heure qu'Appellanire l'interromproit. Pour moi, ce qui me toucha le plus de tout son discours, ce fut l'épilogue. Appellanire qui devoit parler la seconde, prit la place que l'autre venoit de quitter, & puis elle commença ainsi sa harangue.

Juges, si j'ai souffert des reproches frivoles,
Ce n'est point pour manquer de droit ni de paroles:
Le respect seulement a retenu ma voix.
Palatiane veut vous imposer des loix;
Les honneurs ne sont faits que pour ses mains savantes;
Ce seroit trop pour nous que d'être ses suivantes:
Elle m'appelle ingrate: & pense m'ébranler;
Mais qui l'est de nous deux, puisqu'il en faut parler?

Sans tous ses ornemens, serois-je pas la même?
Et quant à sa beauté qui lui semble suprême,
Bien souvent sans la mienne on n'y penseroit pas;
Seule je sai donner du lustre à ses appas.
Contre les Aquilons elle m'est nécessaire;
Il n'est point de couvert qui n'en pût autant faire.
Où va-t'elle chercher les premiers des humains?
Quels chefs-d'œuvres alors sont sortis de ses mains!
Qu'importe qu'elle serve aux Dieux même d'azile?
Car il ne s'agit pas d'être la plus utile;
C'est assez de causer le plaisir seulement
Pour satisfaire aux loix de cet enchantement:
En termes assez clairs la chose est exprimée;
Soit donné, dit le Mage, à la plus grande Fée;
En est-il de plus grande, ayant tout bien pesé,
Que celle par qui l'œil est sans cesse abusé?
A de simples couleurs mon art plein de magie
Sait donner du relief, de l'ame, & de la vie:
Ce n'est rien qu'une toile, on pense voir des corps:
J'évoque quand je veux les absens & les morts:
Quand je veux, avec l'art je confonds la nature;
De deux peintres fameux qui ne sait l'imposture?
Pour preuve du savoir dont se vantoient leurs mains,
L'un trompa les oiseaux, & l'autre les humains.

Je transporte les yeux aux confins de la terre:
Il n'est évenement ni d'amour, ni de guerre,
Que mon art n'ait enfin appris à tous les yeux.
Les mystéres profonds des enfers & des Cieux,
Sont par moi révélez, par moi l'œil les découvre:
Que la porte du jour se ferme, ou qu'elle s'ouvre,
Que le Soleil nous quitte, ou qu'il vienne nous voir,
Qu'il forme un beau matin, qu'il nous montre un beau soir,
J'en sai représenter les images brillantes:
Mon art s'étend sur tout; c'est par mes mains savantes
Que les champs, les deserts, les bois, & les citez
Vont en d'autres climats étaler leurs beautez.
Je fais qu'avec plaisir on peut voir des naufrages;
Et les malheurs de Troye ont plû dans mes Ouvrages:
Tout y rit, tout y charme; on y voit sans horreur
Le pâle désespoir, la sanglante fureur,
L'inhumaine Cloton qui marche sur leurs traces;
Jugez avec quels traits je sai peindre les Graces.
Dans les maux de l'absence on cherche mon secours;
Je console un Amant privé de ses amours;
Chacun par mon moyen possede sa Crüelle:
Si vous avez jamais adoré quelque Belle,
(Et je n'en doute point, les sages ont aimé)
Vous savez ce que peut un portrait animé:
Dans les cœurs les plus froids il entretient des flâmes,

Je pourrois vous prier par celui de vos Dames ;
En faveur de ses traits, qui n'obtiendroit le prix ?
Mais c'est assez de Vaux pour toucher vos esprits ;
Voyez, & puis jugez ; je ne veux autre grace.

Les raisons de cette seconde me semblérent encore plus pressantes que celles de la premiére ; sur tout, ce qu'elle dit de l'intention du Mage fit beaucoup d'effet. Il s'éleva là-dessus un secret murmure qui lui donna quelque espérance de la victoire, & le chagrin qu'en ce moment-là témoignérent les autres Fées, fit une partie de sa joye, aussi bien que la satisfaction qui parut sur le visage des écoutans. Palatiane ne jugeant pas à propos de laisser plus long-temps dans les esprits une impression si favorable pour sa rivale, se leva encore une fois ; & de la place où elle étoit, elle représenta aux Juges, que si l'art de la Peinture trompoit les yeux, celui de l'Architecture leur faisoit voir des merveilles bien plus étonnantes. Tel pouvoit-on appeller le puissant effort des machines qu'elle inventoit, telle la pesanteur des Colosses élevez comme par enchantement, tels tous ces Ouvrages hardis dont l'imagination se trouve effrayée, tels enfin ces amas de pierres, qui font croire que l'Egypte a été peuplée de Géans, & qui ont épuisé les forces de plusieurs millions d'hommes, aussi bien que les trésors d'une longue suite de Rois. Palatiane ayant ainsi repliqué, ces deux Fées reprirent leur place ; & incontinent après Hortésie dont le tour étoit venu, approcha des Juges ; mais avec un abord si doux, qu'auparavant qu'elle ouvrît la bouche, ils demeu-

rerent plus d'à demi persuadez ; & ils eurent beaucoup de peine à ne se pas laisser corrompre aux charmes même de son silence. Voici les propres paroles de sa harangue.

J'ignore l'art de bien parler,
Et n'emploirai pour tout langage
Que ces momens qu'on voit couler
Parmi des fleurs, & de l'ombrage.
Là luit un Soleil tout nouveau,
L'air est plus pur, le jour plus beau,
Les nuits sont douces & tranquilles ;
Et ces agréables séjours
Chassent le soin hôte des villes,
Et la crainte hôtesse des Cours.

Mes appas sont les Alcions
Par qui l'on voit cesser l'orage,
Que le souffle des passions
A fait naître dans un courage ;
Seule j'arrête ses transports ;
La raison fait de vains efforts
Pour en calmer la violence ;
Et si rien s'oppose à leur cours,
C'est la douceur de mon silence,

Plus que la force du diſcours.

Mes dons ont occupé les mains
* D'un Empereur ſur tous habile,
Et le plus ſage des humains
Vint chez moi chercher un azile:
* Charles d'un ſemblable deſſein
Se venant jetter dans mon ſein
Fit voir qu'il étoit plus qu'un homme:
L'un d'eux pour mes ombrages verts
A quitté l'Empire de Rome,
L'autre celui de l'Univers.

Ils étoient las des vains projets
De conquerir d'autres provinces:
Que s'ils ſe firent mes ſujets,
De mes ſujets je fais des Princes:
Tel égalant le ſort des Rois
Ariſtée erroit autrefois
Dans les valons de Theſſalie;
Et tel de mets non achetez

* Diocletian.
* Charles-Quint.

* Vivoit ſous les murs d'Oebalie
Un amateur de mes beautez.

Libres des ſoins, exempt d'ennuis
Il ne manquoit d'aucunes choſes;
Il détachoit les premiers fruits,
Il cueilloit les premieres roſes;
Et quand le Ciel armé de vents
Arrêtoit le cours des torrens,
Et leur donnoit un frein de glace,
Ses jardins remplis d'arbres verts
Conſervoient encore leur grace
Malgré la rigueur des hivers.

Je promets un bonheur pareil
A qui voudra ſuivre mes charmes;
Leur douceur lui garde un ſommeil
Qui ne craindra point les alarmes.
Il bornera tous ſes déſirs:
Dans le ſeul retour des Zéphirs,
Et fuyant la foule importune
Il verra du fond de ſes bois
Les Courtiſans de la fortune

* *Namque ſub Oebali &c. Virg. Georg. 4.*

Devenus

Devenus esclaves des Rois.

J'embellis les fruits & les fleurs ;
Je sais parer Pomone & Flore ;
C'est pour moi que coulent les pleurs,
Qu'en se levant verse l'Aurore ;
Les Vergers, les Parcs, les Jardins,
De mon savoir, & de mes mains
Tiennent leurs graces nompareilles ;
Là j'ai des prez, là j'ai des bois ;
Et j'ai par-tout tant de merveilles
Que l'on s'égare dans leur choix.

Je donne au liquide cristal
Plus de cent formes différentes ;
Et le mets tantôt en canal,
Tantôt en beautez jaillissantes ;
On le voit souvent par degrez
Tomber à flots précipitez ;
Sur des glacis je fais qu'il roule,
Et qu'il boüillonne en d'autres lieux ;
Par fois il dort, par fois il coule,
Et toujours il charme les yeux.

Je ne finirois de long-temps

Si j'exprimois toutes ces choſes :
On auroit plûtôt au Printemps
Compté les œillets & les roſes.
Sans m'écarter loin de ces bois,
Souvenez-vous combien de fois
Vous avez cherché leurs ombrages ;
Pourriez-vous bien m'ôter le prix
Après avoir par mes Ouvrages
Si ſouvent charmé vos eſprits ?

Le diſcours d'Horteſie acheva de gagner tous les aſſiſtans, Oronte & les demi-Dieux ſe regarderent comme ravis, les Juges n'en firent pas moins. Horteſie conſideroit tous ces ſignes exterieurs, avec la joye que l'on peut penſer, quand Appellanire ayant parlé tout bas quelque peu de temps aux deux Fées qui étoient près d'elle, déploya une toile que les plis de ſa robe tenoient cachée ; & la montrant de la main aux Juges, elle s'écria du lieu où elle étoit.

Juges, attendez un moment ;
Et voyez quelle eſt cette Fée,
Qui de ſon viſage charmant
Devant Oronte fait trophée ;
En voilà les traits éclatans ;
Elle étoit telle avant que le Printemps
Lui rendît ſes cheveux avec ſes autres charmes :

Lorſque les jours ſont inconſtans,

Elle n'eſt jamais ſans alarmes.

Après ces paroles elle alla juſques dans l'Alcove preſenter aux Juges la toile qu'elle tenoit déployée ; & leur dit que c'étoit le Portrait d'Hortéſie qu'elle avoit fait depuis quelques mois. Ils en demeurérent étonnez, & jettant la vûë ſur Hortéſie, ils la tournérent enſuite ſur ſa peinture. La meilleure partie de ſes graces y ſembloit éteinte ; il n'y avoit ni roſes, ni lys ſur ſon teint ; tout y étoit languiſſant & à demi-mort ; on ne voyoit que de la neige & des glaçons, où on avoit vû les plus floriſſantes marques de la jeuneſſe. Les Juges auroient ſoupçonné la fidelité du Portrait, s'ils ne ſe fuſſent ſouvenus d'avoir vû Hortéſie en cet état-là. Chacun commença de douter qu'on voulût accorder le prix à une beauté ſi frêle & ſi journaliére ; elle-même abandonna ſa propre défenſe, & ne ſût que répondre ſur ce reproche, Si bien qu'Appellanire s'en retournoit toute triomphante, lorſque Palatiane lui dit : N'inſultez point à une beauté qui craint tout, à ce que vous dites ; ſi elle languit tous les ans, elle reprend auſſi tous les ans de nouvelles forces : quant à vous, qu'eſt-il demeuré de ce qu'ont fait autrefois vos Apelles & vos Zeuxis, que le nom de leurs ouvrages, & les choſes incroyables que l'on en dit ? Les miens vivent plus de ſiécles que les vôtres ne ſauroient vivre d'années. Appellanire ne s'étonna point, & ſe douta bien que Palatiane elle-même ſe verroit bien-tôt confonduë ; cela ne manqua pas d'arriver.

Ce fut par Calliopée.
Montrez-moi (dit cette Fée)
Quelque chose de plus vieux,
Que la Chronique immortelle
De ces murs pour qui les Dieux
Eurent dix ans de querelle.

Bien que par les flots amers,
On aille au-delà des mers
Voir encore vos Pyramides ;
J'ai laissé des monumens,
Et plus beaux & plus solides
Que ces vastes bâtimens.

Mes mains ont fait des Ouvrages
Qui verront les derniers âges
Sans jamais se ruiner ;
* Le temps a beau les combattre,
L'eau ne les sauroit miner,
Le vent ne peut les abattre.

Sans moi tant d'œuvres fameux,

* Horat. Car. 4. Od. 30.

Ignorez de nos Neveux,
Périroient sous la poussiére.
Au Parnasse seulement
On employe une matiére
Qui dure éternellement.

Si l'on conserve les noms,
Ce doit-être par mes sons,
Et non point par vos machines:
Un jour, un jour l'Univers
Cherchera sous vos ruines
Ceux qui vivront dans mes Vers.

Aussi-tôt elle s'approcha du Balustre, & laissant Palatiane toute confuse, elle adoucit quelque peu sa voix, & parla ainsi.

Juges, vous le savez; & dans tout cet empire
Mon charme est plus connu que l'air qu'on y respire.
C'est le seul entretien que l'on prise aujourd'hui,
Pour comble de bonheur Alcandre en est l'appui.
Je n'en dirai pas plus, de peur que sa puissance
N'oblige vos esprits à quelque déférence;
Vous jugez bien pourtant quelle est une beauté
Qui posséde son cœur, & qui l'a mérité.
Mais sans vous prévenir par les traits du bien dire,

Je répondrai par ordre, & cela doit suffire.

On diroit que ces arts méritent tous le prix.
Chaque Fée a sans doute ébranlé les esprits.
Toutes semblent d'abord terminer la querelle.
La premiere a fait voir le besoin qu'on a d'elle.
Si j'ai de son discours marqué les plus beaux traits;
Elle loge les Dieux, & moi je les ai faits.
Ce mot est un peu vain, & pourtant véritable;
Ceux qui se font servir le Nectar à leur table,
Sous le nom de Héros ont mérité mes Vers;
Je les ai déclarez maîtres de l'Univers.
O vous qui m'écoutez, troupe noble & choisie,
Ainsi qu'eux quelque jour vous vivrez d'Ambroisie;
Mais Alcandre lui-même auroit beau l'espérer,
S'il n'imploroit mon Art pour la lui préparer.
Ce point tout seul devroit me donner gain de cause:
Rendre un homme immortel sans doute est quelque chose:
Appellanire peut par ses savantes mains
L'exposer pour un temps aux regards des humains;
Pour moi, je lui bâtis un Temple en leur mémoire;
Mais un Temple plus beau, sans marbre, & sans yvoire,
Que ceux où d'autres arts avec tous leurs efforts
De l'Univers entier épuisent les trésors.
Par le second discours on voit que la Peinture

Se vante de tenir école d'imposture ;
Comme si de cet art les prestiges puissans
Pouvoient seuls rappeller les morts & les absens :
Ce sont pour moi des jeux ; on ne lit point Homere,
Sans que tantôt Achille à l'ame si colere,
Tantôt Agamemnon au front majestueux,
Le bien-disant Ulisse, Ajax l'impétueux,
Et maint autre Héros offre aux yeux son image ;
Je les fais tous parler, c'est encor davantage.
La Peinture après tout n'a droit que sur les corps ;
Il n'appartient qu'à moi de montrer les ressorts
Qui font mouvoir une ame, & la rendent visible ;
Seule j'expose aux sens ce qui n'est pas sensible,
Et des mêmes couleurs qu'on peint la verité,
Je leur expose encor ce qui n'a point été.
Si pour faire un portrait Appellanire excelle,
On m'y trouve du moins aussi savante qu'elle ;
Mais je fais plus encor, & j'enseigne aux Amans
A fléchir leurs amours en peignant leurs tourmens.
Les charmes qu'Hortésie épand sous ses ombrages
Sont plus beaux dans mes vers qu'en ses propres Ouvrages ;
Elle embellit les fleurs de traits moins éclatans ;
C'est chez moi qu'il faut voir les trésors du Printemps.
Enfin, j'imite tout par mon savoir suprême ;
Je peins quand il me plaît la Peinture elle-même :

Oüi beaux Arts, quand je veux j'etale vos attraits;
Pouvez-vous exprimer le moindre de mes traits?
Si donc j'ai mis les Dieux au-dessus de l'envie;
Si je donne aux mortels une seconde vie;
Si maint œuvre de moi, solide autant que beau,
Peut tirer un Héros de la nuit du tombeau;
Si mort en ses neveux, dans mes vers il respire;
Si je le rends présent bien mieux qu'Appellanire?
Si de Palatiane au prix de mes efforts
Les monumens ne sont ni durables ni forts;
Si souvent Hortésie est peinte en mes Ouvrages,
Et si je fais parler ses fleurs, & ses ombrages;
Juges, qu'attendez-vous? Et pourquoi consulter?
Quel art peut mieux que moi, cet écrain mériter?
Ce n'est point sa valeur, où j'ai voulu prétendre:
Je n'ai considéré que le portrait d'Alcandre:
On sait que les trésors me touchent rarement;
Mes veilles n'ont pour but que l'honneur seulement;
Gardez ce diamant dont le prix est extrême,
Je serai riche assez pourvû qu'Alcandre m'aime.

La harangue de Calliopée produisit un merveilleux changement dans les esprits. Les autres Fées l'avoient bien prévû; car auparavant que l'on s'assemblât, elles demanderent qu'il fût déendu

de se servir des traits de la Rhétorique ; que cela n'étoit pas sans exemple ; qu'une pareille défense s'étoit observée long-temps dans Athenes ; parce que les Orateurs faisoient prendre de telles résolutions que bon leur sembloit ; & qu'enfin le métier de leur rivale étant de séduire, il n'étoit pas juste qu'elle eût cet avantage sur elles : mais comme il étoit question de charmes, ces Juges leur représenterent qu'ils ne voyoient pas pourquoi ceux de l'éloquence dûssent être exclus, & que leur propre requête leur faisoit tort ; parce qu'il sembloit qu'elles donnassent déja gain de cause à leur concurrente. Ainsi chacune employa tous les artifices dont elle se pût aviser. Après que l'applaudissement qu'on donna à la harangue de Calliopée fut un peu cessé, Appellanire, comme la seule qui pouvoit avoir quelque chose de commun avec elle, & comme celle aussi qui jusques-là croyoit avoir la meilleure part à l'Ecrain, prit la parole, & avoüa que les charmes de sa rivale étoient à la verité fort puissans ; mais en quoi cela pouvoit-il regarder la maison de Vaux ? au lieu que tout y brilloit des enrichissemens qu'elle avoit trouvez : combien de plafonds qui surpassoient, non seulement tout ce qu'on avoit jamais fait en ce genre, mais aussi l'imagination même des regardans ? combien d'ornemens judicieux, agréables, & bien inventez ? étoit-il possible qu'en la présence de ces merveilles on adjugeât le prix à quelqu'autre qu'elle ? Quand elle eut fini, Calliopée tomba d'accord de ce dernier point, & rendit un pareil témoignage à la verité ; mais se peut-il faire que vous ignoriez, ajoûta-t'elle en s'adressant à Appellanire, ce que mon Art a de commun avec

Vaux ? La derniere main n'y ſera que quand mes loüanges l'y auront miſe : & vous-même ne devriez-vous pas conſentir que j'euſſe l'Ecrain comme le plus digne prix de la gloire que mes Ouvrages vous ont donnée ? Je demandai tout bas à Gelaſte ce que cela vouloit dire. Il me répondit que pluſieurs perſonnes avoient déja fait la deſcription de quelques endroits de ce beau ſéjour : ſur-tout qu'il m'en vouloit montrer une du Sallon, laquelle on ne pouvoit aſſez eſtimer. Cette conteſtation des deux Fées, & le ſouvenir de ce que les autres avoient dit, embarraſſerent les Juges de telle ſorte qu'ils ſe parlerent près d'un quart d'heure ſans rien réſoudre. Cependant le reſte de la compagnie s'entretenoit auſſi de cette action, au moins il me le ſembla ; car les uns & les autres parloient trop bas, & nous étions trop éloignez pour en rien entendre. Enfin, les Juges ordonnerent pour tout reſultat, que puiſque les choſes étoient tellement égales, ces quatre Fées feroient paroître ſur le champ quelque échantillon de leur Art, afin qu'on ſût laquelle de toutes étoit la plus ſavante dans la magie. Cela fut prononcé par l'un des trois Juges : chacun témoigna en être content. Auſſi étoit-ce une nouvelle occaſion de plaiſir. Oronte lui-même ſembla l'approuver par un léger mouvement de tête. Il ſe fit enſuite un fort grand ſilence, les eſprits étant demeurez comme ſuſpendus dans l'attente d'autres merveilles.

III.

AVERTISSEMENT.

C'Est assez de ces deux échantillons pour consulter le public sur ce qu'il y a de sérieux dans mon Songe ; il faut maintenant que je le consulte sur ce qu'il y a de galant ; & selon le jugement qu'il fera de l'un & de l'autre je me reglerai, si je continuë cet ouvrage. Le Lecteur saura pour l'intelligence du Fragment qui suit, qu'un Saumon & un Esturgeon qui apparemment suivoient un batteau de Sel, furent pris dans la riviere de Seine. On les presenta vifs à M. Fouquet, qui les fit mettre en un fort grand quarré d'eau, où je les trouvai pleins de santé & de vie quand je commençai ma description. Je m'imagine donc dans mon Songe que ce sont deux Ambassadeurs envoyez à M. Fouquet par le Dieu Neptune, pour lui offrir de sa part tous les trésors de l'Empire Maritime, des morceaux pétrifiez, du Corail de toutes sortes, des Conques, afin que M. Fouquet pût faire embellir certains rochers qui sont dans un avant-corps d'Architecture, vis-à-vis de la cascade de Vaux. Je feins aussi qu'un de ces poissons (c'est l'Esturgeon) me parle par truchement, & me conte son avanture, & celle de son camarade, avec l'origine & le motif de leur députation.

AVANTURE D'UN SAUMON ET D'UN ESTURGEON.

Me promenant vers un quarré d'eau qui eſt au-deſſus d'une caſcade, j'apperçûs un Saumon, & un Eſturgeon, s'approchant du bord comme s'ils euſſent voulu me parler. Cela me ſurprit tout-à-fait, car je ne croyois pas que la riviere d'Anquëil entretînt commerce avec l'Océan. Je demandai donc à ces animaux pour quel ſujet, & par quel motif ils avoient quitté leur patrie. L'Eſturgeon me répondit par un truchement.

CEla vous ſemble nouveau
Que des Poiſſons qui nagent en grand'eau;
S'en aillent ſi loin ſe faire
Une priſon volontaire,
Et renoncent pour elle à leur pays natal,
Quand la priſon ſeroit un Palais de criſtal.
En effet il n'eſt perſonne
Qui d'abord ne s'en étonne;

Car ce n'est pas la faim qui nous a fait sortir
Du lieu de notre naissance ;
Sans nous vanter, & sans mentir,
Nous y trouvions en abondance
De quoi souler nos appetits ;
Si les gros nous mangeoint, nous mangeoiens les petits ;
Ainsi que l'on fait en France.
Et pour ne pas tenir votre esprit en balance,
Je vais vous dire la raison,
Qui nous a fait choisir cette aimable prison,
Qu'avec moi ce Saumon habite.
Un jour nous promenant sur le dos d'Amphitrite ;
Nous apperçûmes deux Marchands,
A qui le fier Borée auteur de maint orage
Avoit fait faire au milieu de nos champs
Un crüel & piteux naufrage.
Tout en nageant ils imploroient le Dieu
De l'humide & vaste lieu ;
Le priant d'être sensible
Au sort qu'ils alloient courir ;
Et faisoient tout leur possible
Afin de ne pas mourir.
Le Dieu les poussa sur l'heure
Vers un rocher dont il fait sa demeure ;

Et là d'abord il leur dit :

Pauvres humains qui vous fiez à l'onde,

Que cherchez-vous en notre monde ?

Un des Marchands répondit ;

Monarque de l'eau salée,

Dans une région de ces flots reculée,

Est un lieu nommé Vaux, gloire de l'Univers :

Son nom vole déja dans cent climats divers.

Oronte y fait bâtir un Palais magnifique,

Où regne l'ordre ionique

Avec beaucoup d'agrément.

On a placé justement

Vis-à-vis du bâtiment,

Deux grottes dont la structure

Est de telle Architecture,

Qu'elle plaît sans ornement.

Nous cherchions toutefois sur l'humide élément

Les Conques les plus exquises,

Et du Corail de toutes guises ;

Mais les vents ennemis du plaisir de nos yeux,

Par des complots odieux,

Ont traversé nos voyages :

Dites-leur qu'ils soient plus sages,

Et respectent desormais

Oronte & tous ſes Palais.
Thétis de ce récit ſembla toute ravie :
Et la harangue finie,
Nous fûmes envoyez par le maître des vents,
Pour offrir de ſa part en termes obligeans,
Au poſſeſſeur de Vaux Oronte ſon intime,
Ce que dans ſes pays on voit de raretez,
Ambre, Nacre, Corail, Marbre, diverſitez ;
Enfin tous les tréſors de la Cour Maritime.
Après cent périls évitez,
Nageant de mer en fleuve, & de fleuve en riviére,
Non loin d'ici, d'une adroite maniére,
Par des Peſcheurs nous fûmes arrêtez,
Et par bonheur chez Oronte portez.
Là je lui fis ma petite harangue,
Petite certainement,
Car c'étoit en notre Langue
Laconique extrémement.
On l'apprend fort aiſément,
Venez nous voir ſeulement
Au fond du moite Elément,
Vous ſaurez comme nous parler en un moment.
Pour achever notre hiſtoire,
Monſieur Courtois, ſi j'ai bonne mémoire,

Avec mon compagnon m'a logé dans ces lieux :
Qnant à moi j'ai bonne envie
De n'en bouger de ma vie ;
On y voit souvent les yeux
De l'adorable Sylvie.

IV.

Comme Sylvie bonora de sa présence les dernieres chansons d'un Cigne qui se mouroit, & des avantures du Cigne.

J'Eusse continué mes plaintes, si le son d'un luth ne les eût interrompuës. Comme j'aime extrémement l'harmonie, je quittai le lieu où j'étois pour aller du côté que le son se faisoit entendre. Lycidas me suivit ; & lui ayant demandé ce que ce pouvoit être, il me dit que Sylvie ayant appris qu'un Cigne de Vaux s'en alloit mourir, avoit envoyé querir Lambert en diligence, afin de faire comparaison de son chant avec celui de ce pauvre Cigne. Ce n'est pas (ajoûta Lycidas, que tous les Cignes chantent en mourant. Bien que cette tradition soit fort ancienne parmi les Poëtes, on en peut douter sans impieté, aussi bien que de plusieurs autres articles de leur croyance. Afin de t'expliquer ceci, tu as lû sans doute que Jupiter emprunta autrefois le corps d'un Cigne pour approcher plus facilement de Léde : & parce que lui ayant chanté son amour sous cette figure, elle en fut touchée, & que Jupiter reprit incontinent la forme

ſorme de Dieu, il ordonna en mémoire de cette avanture, qu'autant de fois que l'ame du Cigne où il avoit logé, paſſeroit d'un animal de la même eſpéce en quelque autre corps, cet animal chanteroit ſi mélodieuſement que chacun en ſeroit charmé. Or je m'imagine que quelque ancien Poëte en ayant entendu chanter un, cela a donné lieu à l'opinion qui eſt répanduë dans leurs livres pour tous les autres. Tandis que Lycidas m'entretenoit de la ſorte, nous vîmes arriver Sylvie accompagnée des Graces & d'un tres-grand nombre d'Amours de toutes les maniéres. Elle s'aſſit dans un fauteüil ſur les bords du Canal où étoit le Cigne, & auſſi-tôt Lambert ayant accordé ſon theorbe, chanta un air de ſa façon, qui étoit admirablement beau, & le chanta ſi bien, qu'il mérita d'être loüé de Sylvie, & fut enſuite abandonné aux loüanges de tous ceux qui étoient préſens. L'un l'appelloit Orphée, l'autre Amphion : il y en eut même qui s'étonnerent de ce qu'Oronte voulant faire bâtir un Palais, n'avoit pas fait marché avec lui; diſant que les pierres ſe ſeroient venuës ranger d'elles-mêmes au ſon de ſa voix, ſans qu'il eût été beſoin de tant de bras & de machines. Enfin, on crût que le Cigne n'oſeroit chanter après lui. Il chanta toutefois, & chanta véritablement aſſez bien : mais outre que c'étoit en une langue qu'on n'entendoit point, il fut jugé de beaucop inférieur à Lambert; & Sylvie ne jugeant pas à propos de le voir mourir, ſe fut promener d'un autre côté. Chacun la ſuivit, hormis Lycidas & moi. Si bien qu'étant demeurez ſeuls, je le remis ſur le diſcours qu'il avoit quitté, & lui demandai, s'il étoit

possible que le Cigne eût été autre chose qu'il n'étoit, & s'il seroit encore autre chose dorénavant? Pour te faire entendre tout ce mystere, me répondit-il, il faut que je le prenne d'un peu plus haut : & après avoir toussé trois ou quatre fois, il commença de cette sorte.

Ce que tu vois d'animaux & d'humains
Troque sans cesse, & devient autre chose;
Toute ame passe en différentes mains.
Telle est la loi de la Métempsycose,
Que le sort tient en ses livres enclose.
Car ici-bas il aime à tout changer,
Selon qu'il veut nos esprits héberger.
L'ame, d'habit bien ou mal assortie,
D'un Roi se vêt en sortant d'un berger,
Puis d'un berger étant du Roi sortie.

Je le sais d'Apollon, vrai trésor de doctrine,
Berger, Devin, Architecte, & Chanteur,
Et Docteur
En Médecine,
Tantôt portant le jour en différens quartiers,
Tantôt faisant des vers en l'honneur de Sylvie.
Je ne m'étonne pas, ayant trop de métiers,

S'il a peine à gagner ſa vie.

Il m'a donc dit ce matin,
Venant voir notre malade:
Ce pauvre Cigne achéve ſon deſtin;
Ne lui donnez plus rien qu'un petit de panade;
Car il eſt mort, autant vaut.
J'entens mort ſelon vous, que ſert-il qu'on vous flatte?
Comment Monſieur (ai-je dit auſſi-tôt)
Ne remuer ni pied ni patte
N'eſt pas ſelon vous-même être mort comme il faut?
Non, m'a-t'il répondu: puis faiſant une poſe,
Il m'a déduit au long cette Métempſycoſe.
Or voici comme va la choſe.

Sans uſer de fiction,
Ce Cigne étoit Amphion,
Qui bâtit Thébe au doux ſon de ſa lyre;
On ne m'a pas voulu dire
Ce qu'il étoit avant ce jour;
C'eſt un trop grand ſecret: il te doit donc ſuffire
Que ſon ame a depuis animé tour à tour
Des corps mâles & femelles,

Des plus beaux, & des plus belles;
Des animaux fort jolis,
Mignons, bienfaits & polis;
De fort aimables personnes,
Bien faites, douces, mignonnes;
Point de nains, point d'avortons;
Peu de loups, force moutons;
Certain oiseau qui caquette,
Un héros, une coquette;
Un Amant qui de tristesse
La tête en quatre se fendit;
Un autre qui se pendit
A la porte de sa maîtresse;
Des Philosophes, des badins;
Deux ou trois jeunes blondins,
Cinq ou six Beautez insignes
Ayant de beaux cheveux blonds,
Et les cols non pas si longs
Que des Cignes,
Mais aussi blancs, sans mentir.
Enfin cette ame au partir
Du corps d'une Beauté qui chantoit comme un Ange,
En entrant dans ce Cigne eut une peur étrange,
Croyant avoir pour maison

Un oiſon ;
Sans ſe ſouvenir à l'heure,
D'une ſemblable demeure,
Où jadis le Roi des Dieux
Pour loger avec elle ayant quitté les Cieux,
Se fit blanc comme un Cigne, & donna dans la vûë
De Léde aux yeux ſi charmans.
Comment s'en fut ſouvenuë
L'ame au bout de deux mille ans ?
Et comment de chaque avanture
Se poura-t'elle ſouvenir ;
Ne devant pas ſi-tôt finir,
A ce qu'Apollon aſſure.
Elle doit, ce dit-il, entrer auparavant
Au corps du premier enfant,
Que fera certaine Belle,
Que Philis pour le préſent
On appelle.
Mais quand le Cigne mourra,
L'Enfant, pourra-t'on dire, encor fait ne ſera.
En ce cas, l'ame au plus vîte,
En attendant que ce gîte
Se rencontre en ſon chemin,
Peut loger dans des corps, qui dès le lendemain,

Dans six mois, dans une année
Verront leur fin terminée.
Voilà ce qu'il m'en a dit.
Qu'on en fasse son profit.

Cela me suffit, dis-je à Lycidas ; mais le Dieu que vous me donnez pour caution de votre Métempsycose, auroit-il bien pris la peine de visiter un Cigne malade ? Comment (repartit Lycidas moitié en colere) y a-t'il quelque chose dans Vaux, dont Apollon ne doive avoir soin ? Sais-tu qu'il a fait résolution de demander à Oronte le même emploi qu'il eut autrefois chez Admette ? Car, pour t'en parler franchement,

Il est las des vains travaux,
Il se rit des beaux ouvrages,
Et veut par monts & par vaux,
Dans nos prez, sur nos rivages,
Garder les moutons de Vaux,
Car on y gagne gros gages ;
Aucun labeur n'y manque de guerdon.
Ce ne sont point les murs du Roi Laomédon,
Qui voulut pour néant, si j'ai bonne mémoire,
Bâtir ces murs détruits par un decret fatal :
C'étoit un Roi qui payoit mal.
Il n'est pas le seul en l'Histoire.

Enfin Apollon a juré de ne plus faire de vers

que quand Oronte & Sylvie le souhaiteront. Il gouvernera leurs troupeaux ; il sera Contrôleur de leurs bâtimens ; il conduira la main de nos Peintres, de nos Statuaires, de nos Sculpteurs ; il t'inspirera toi-même, si tu écris pour plaire au Héros ou à l'Héroïne, & non autrement. Je souris là-dessus, & je priai Lycidas de me mener en des lieux où je pûsse voir encore d'autres merveilles.

V.

Acante au sortir de l'Apothéose d'Hercule est mené dans une Chambre où les Muses lui apparoissent.

MEs Conducteurs se lassant de me répondre sur tout, & voyant qu'ils n'étoient pas sortis d'une question que je les faisois rentrer dans une autre, me tirérent de ce lieu-là malgré que j'en eusse, & me firent passer dans une Chambre voisine, dont les Peintures & les divers Ornemens me parurent encore plus riches que ceux qui venoient de nous arrêter. Il y avoit un alcove à l'opposite des fenêtres : le haut de la Chambre étoit à l'Italienne, & formoit une espéce de voute ouverte par le milieu, où l'on voyoit un Tableau qui représentoit plusieurs figures s'élevant au Ciel. Aux quatre coins de la voute étoient comme quatre Chœurs de Musique, composez chacun de deux Muses si bien peintes que je crus voir ces Déesses en propre personne. J'y fus moi-même trompé, moi qui ne bouge de l'Hélicon. Ce lieu où je les trouvois, bien différent de leur séjour ordinaire, fit que je ne me pus empêcher de leur dire :

Quoi ! je vous trouve ici, mes divines Maîtresses !
De vos monts écartez vous cessez d'être hôtesses !
Quel charme ont eu pour vous les lambris que je vois ?
Vous aimiez (disoit-on) le silence des bois ;
Qui vous a fait quitter cette humeur solitaire ?
D'où vient que les Palais commencent à vous plaire ?
J'avois beau vous chercher sur les bords d'un ruisseau :
Mais quelle fête cause un luxe si nouveau ?
Pourquoi vous vétez-vous de robes éclatantes ?
Muses, qu'avez vous fait de ces jupes volantes,
Avec quoi dans les bois sans jamais vous lasser
Parmi la Cour de Faune on vous voyoit danser ?
Un si grand changement a de quoi me confondre.
Pas une des neuf Sœurs ne daigna me répondre.
Oronte (dit Ariste) occupe leurs esprits.
Tantôt dans les forêts, tantôt sous les lambris,
Elles font résonner sa gloire & son mérite ;
Voyez comme pour lui Melpoméne médite ;
Thalie en est jalouse ; & ses paisibles sons
Valent bien quelquefois les tragiques chansons.
Toutes deux au Héros ont consacré leurs veilles ;
Elles n'ont ni beautez, ni graces, ni merveilles,
Que pour le divertir leur art ne mette au jour,
Et chacune a pour but de lui plaire à son tour.

Melpomene pour lui peint les vertus Romaines;
L'autre imite toujours les actions humaines:
Ces couronnes, ce masque expriment leurs emplois,
Présentent à ses yeux ou le peuple ou les Rois.
La Scéne lui montrant les Héros ses semblables
Evoque leurs esprits enterrez sous les fables,
Des climats de l'Histoire en fait souvent venir,
Et se va chez les morts de spectacles fournir.

Il y a ici une Lacune de quatre pages dans le Manuscrit de l'Auteur.

Pendant cela je considerois toute la Chambre; & entre les deux objets, celui des Muses me remplissoit l'ame d'une douceur que je ne saurois exprimer : elle étoit telle que celle que j'ai quelques fois ressentie, me voyant au milieu de ces Déesses sous le plus bel ombrage de l'Helicon, favorisé comme à l'envi de toute la Troupe. J'étois ravi de les voir si fort en honneur, & tellement considerées chez Oronte qu'on les avoit logées dans l'une des plus belles chambres de son Palais. Ce n'est pas qu'il y eût rien en cela qui me surprît, & qu'elles ne m'eussent entretenu dès auparavant de l'estime que ce Héros avoit pour elles, mais elles ne m'avoient point encore dit qu'il leur en eût donné cette marque : je témoignai la joye que j'en avois à mes Conducteurs. Ariste qui croyoit être obligé de faire les honneurs de la maison, me dit qu'elles méritoient bien cet appartement. Nous

ne ſavons pas (ajoûta-t'il) ſi nous n'aurons point quelque jour beſoin d'elles. Après tout elles ſont filles de Jupiter; nous ne voudrions, pour quoi que ce fût, qu'elles s'allaſſent plaindre de nous en plein Conſiſtoire des Dieux. Vous n'avez jamais vû qu'on ſe ſoit repenti de l'accüeil avec lequel on les a reçûes. N'ont-elles pas fait de leur part tout ce qu'elles ont pû pour plaire à Oronte ?

Leur Troupe en ſa faveur, pleine d'un doux ennui,
Quand tout dort ici-bas travaille encor pour lui:
Il ſemble que le Peintre ait eu cette penſée:
Voyez l'autre platfonds où la Nuit eſt tracée:
Cette Divinité digne de vos autels,
Et qui même en dormant fait du bien aux mortels,
Par de calmes vapeurs mollement ſoûtenuë,
La tête ſur ſon bras, & ſon bras ſur la nuë,
Laiſſe tomber des fleurs, & ne les répand pas:
Fleurs que les ſeuls Zéphirs font voler ſur leurs pas.
Ces pavots qu'ici-bas pour leur ſuc on renomme,
Tout fraîchement cueillis dans les jardins du Somme,
Sont moitié dans les airs, & moitié dans ſa main,
Moiſſon plus que toute autre utile au genre humain.
Qu'elle eſt belle à mes yeux cette Nuit endormie!
Sans doute de l'Amour ſon ame eſt ennemie.
Et ce frais embonpoint ſur ſon teint ſans pareil
Marque un fard appliqué par les mains du Sommeil.

Avec tous ses appas l'aimable enchanteresse
Laisse souvent veiller les peuples du Permesse,
Cent doctes nourrissons surmontent son effort:
Hélas, dis-je, pour moi je n'ai rien fait encor;
Je ne suis qu'écoutant parmi tant de merveilles;
Me sera-t'il permis d'y joindre aussi mes veilles?
Quand aurai-je ma part d'un si doux entretien?
Veillez, Muses, veillez, le sujet le vaut bien.

VI.

DANSE DE L'AMOUR.

JE dormois d'un profond sommeil, & en dormant il me sembla que je me promenois à Mainsy, qui n'est pas loin de Vaux; & que dans un pré tout bordé de saules, j'appercevois Cythérée, l'Amour & les Graces, avec les plus belles Nymphes des environs, dansant au clair de la Lune. L'assemblée me parut fort belle, & le bal fort bien éclairé: un million d'étoilles servoient de lustres. Pour les violons, je n'y en entendis pas un; c'étoit aux chansons que l'on dansoit. J'arrrivai sur le point que l'Amour commença ces paroles.

L'autre jour deux Belles
Tout haut se vantoient
Que malgré mes aîles

Elles me prendroient.
Gageant que non, je perdis;
Car l'une m'eut bien-tôt pris.

❧

Amynthe & Sylvie,
Ce sont leurs beaux noms:
Le Ciel porte envie
A mille beaux dons,
A mille rares trésors,
Qu'ont leur esprit & leur corps.

❧

Tout mortel de l'une
Craint les blonds cheveux;
De sa tresse brune
L'autre fait des nœuds,
Par qui les Dieux attachez
Se trouvent fort empêchez.

❧

Sylvie a la gloire
De m'avoir dompté,
Et cette victoire
A fort peu coûté.
La Belle n'eut seulement

Qu'à ſe montrer un moment.

❧

Autour de ſes charmes
Me voyant voler,
Vénus toute en larmes
Eut beau m'appeller:
Celui qui brûle les Dieux
Se brûle à de ſi beaux yeux.

❧

Leur éclat extrême
A ſû m'enflâmer.
Le ſort veut que j'aime,
Moi qui fais aimer.
On m'entend plaindre à mon tour,
Et l'Amour a de l'amour.

❧

Ainſi dans la danſe
Cupidon pleuroit,
Et tout en cadence
Par fois ſoupiroit,
Priant tout bas les Zéphirs
D'aller porter ſes ſoupirs.

VII.

Acante se promene à la Cascade, & les singulieres faveurs qu'il y reçût du Sommeil.

APrès que les Graces se furent retirées, je me trouvai en état de continuer mes promenades, & d'achever de voir les raretez de ce beau séjour: il me fut pourtant impossible de quitter si-tôt un endroit où il m'étoit arrivé des choses si étonnantes. J'y passai donc tout le reste de la nuit, repensant tantôt à la chanson de l'Amour, tantôt aux beautez de Venus & à celles des Nymphes, & rappellant en ma mémoire leurs paroles, leurs actions, toutes les circonstances de l'avanture. Enfin je dis adieu à ces prez, & sortis du Parc de Mainsi, non point par le chemin qui m'y avoit amené; j'en pris un autre que je crûs me devoir conduire en des lieux où je trouverois des beautez nouvelles. Cependant la nuit avoit reployé partie de ses voiles, & s'en alloit les étendre chez d'autres peuples: quelques rayons s'appercevoient déja vers l'Orient.

Les premiers traits du jour sortant du sein de l'onde
Commençoient d'émailler les bords de notre monde,
Sur le sommet des monts l'ombre s'éclaircissoit,
Aux portes du matin la clarté paroissoit,
De sa robe d'hymen l'Aurore étoit vétuë,
Jamais telle à Cephale elle n'est apparuë,

Je voyois ſur ſon char éclater les rubis,
Sur ſon teint le ſinabre, & l'or ſur ſes habits.
D'un vaſe de vermeil elle épanchoit des roſes.

Qui n'eût jugé qu'elle s'étoit fardée tout exprès dans le deſſein de me débaucher du ſervice que j'ai voüé au Dieu du Sommeil? Les hôtes des bois qui avoient chanté toute la nuit pour me plaire, n'étant pas encore éveillez, je crûs qu'il étoit de mon devoir de ſalüer en leur place ce beau ſéjour : ce que je fis par cette chanſon.

Fontaines jailliſſez,
Herbe tendre croiſſez
Le long de ces rivages,
Venez petits oiſeaux
Accorder vos ramages
Au doux bruit de leurs eaux.

Vous vous levez trop tard,
L'Aurore eſt ſur ſon char,
Et s'en vient voir ma Belle :
Oiſeaux chantez pour moi,
Le Dieu d'amour m'appelle
Je ne ſais pas pourquoi.

Tandis que je faiſois réſonner ainſi les échos,

le Soleil s'approchoit trés-ſenſiblement de notre Hemiſphére, & me découvroit les unes après les autres toutes les beautez du canton où mes pas s'étoient adreſſez.

Dans la plus large de ces allées j'apperçois de loin une Nymphe (ce me ſembloit) couchée ſous un arbre en la poſture d'une perſonne qui dort. J'étois tellement accoûtumé à la vûë des Divinitez, que ſans m'effrayer en aucune ſorte de la rencontre de celle-ci, je reſolus de m'approcher d'elle: mais à la premiére démarche un battement de cœur me préſagea quelque choſe d'extraordinaire : je ne ſai quelle émotion, dont je ne pouvois deviner la cauſe, me courut par toutes les veines : & quand je fus aſſez près de ce rare objet pour le reconnoître, je trouvai que c'étoit Amynte ſur qui le Sommeil avoit répandu le plus doux charme de ſes pavots. Certes mon étonnement ne fut pas petit; mais ma joye fut encore plus grande. Cette belle Nymphe étoit couchée ſur des plantes de violettes, ſa tête à demi panchée ſur un de ſes bras, & l'autre étendu le long de ſa jupe : ſes manches qui s'étoient un peu retrouſſées par la ſituation que le Sommeil lui avoit fait prendre, me découvroient à moitié ces bras ſi polis. Je ne ſûs à laquelle de leurs beautez donner l'avantage, à leur forme, ou à leur blancheur; bien que cette derniére fit honte à l'albâtre. Ce ne fut pas le ſeul tréſor que je découvris en cette merveilleuſe perſonne; les Zéphirs avoient detourné de deſſus ſon ſein une partie du linomple qui le couvroit, & s'y joüoient quelquefois, parmi les ondes de ſes cheveux; quelquefois auſſi, comme s'ils euſſent voulu m'obliger, ils les repouſſoient :

je

je laiſſe à penſer ſi mes yeux ſûrent profiter de leur inſolence ; c'étoit même une faveur ſinguliére de pouvoir goûter ces plaiſirs ſans manquer au reſpect. Je n'entreprendrai de décrire ni la blancheur ni les autres merveilles de ce beau ſein, ni l'admirable proportion de la gorge, qu'il étoit aiſé de remarquer malgré le linomple, & qu'une reſpiration douce contraignoit par fois de s'enfler. Encore moins ferai-je la deſcription du viſage, car que pourrois-je dire qui approchât de la delicateſſe des traits, de la fraîcheur du teint, & de ſon éclat ? En vain j'emploierois tout ce qu'il y a de lys & de roſes ; en vain je chercherois des comparaiſons juſques dans les aſtres ; tout cela eſt foible, & ne peut repreſenter qu'imparfaitement les charmes de cette beauté divine. Je les conſidérai long-temps avec des tranſports qui ne peuvent s'imaginer que par ceux qui aiment. Encore eſt-ce peu de dire tranſport, car ſi ce n'étoit véritable enchantement, c'étoit au moins quelque choſe qui en avoit l'apparence : il ſembloit que mon ame fut accouruë toute entiére dans mes yeux. Je ne ſongeai plus ni à caſcades ni à fontaines ; & comme au commencement de mon Songe j'avois oublié Amynte pour Vaux, il m'arriva en échange d'oublier Vaux pour Amynte dans ce moment. Tandis que mes yeux étoient occupez à un exercice ſi agréable, je ne ſais quel demon (le dois-je appeller bon ou mauvais ?) je ne ſais, dis-je, quel démon me mit en l'eſprit qu'il n'étoit pas juſte que tout le plaiſir fût pour eux : que ma bouche méritoit bien d'en avoir ſa part : enfin qu'un baiſer cueilli ſur celle d'Amynte devoit être une choſe infiniment douce, & auſſi douce que pas

une de ces délices dont l'Amour recompense ceux qui le servent fidellement. D'un autre côté la raison me representoit que c'étoit se mettre au hazard de fâcher Amynte, & que l'éveillant je détruirois mon plaisir moi-même. Ces dernieres considérations furent les plus fortes; le respect & la crainte ne m'abandonnerent point dans cette occasion pétilleuse. Enfin un rossignol éveilla la Belle, qui s'étant levée avec précipitation me regarda d'un œil de colere, & voulut s'enfuir sans daigner me dire aucune chose: je crois que l'étonnement & la honte lui fermoient la bouche, car elle s'apperçût incontinent du desordre que les Zéphirs avoient fait autour de son sein. Je la retins par la jupe, & après avoir fléchi un genoux, je ne sai pas, dis-je, en quoi mes yeux peuvent vous avoir offensée, il n'y a que vous au monde qui vouliez défendre jusqu'aux regards: les Dieux qui savent le plaisir que j'ai à vous contempler, m'en ont donné des commoditez que je n'avois point encore euës; aurois-je negligé cette faveur? Encore n'en ai-je pas tiré tout l'avantage que je pouvois; il m'étoit aisé de cueillir un baiser sur vos yeux & sur votre bouche.

Ces lévres où les Cieux ont mis tant de merveilles,
Auroient pû m'excuser;
Et tout autre que moi les voyant si vermeilles,
Eût voulu les baiser.

Pour voir de ce bel œil briller toutes les armes
On l'auroit éveillé.

Je n'ai point crû l'Amour, le Sommeil, & vos charmes,
Qui me l'ont conseillé.

Pourquoi donc voulez-vous m'ôter vôtre présence?
Attendez un moment;
Car enfin je prétens mériter récompense
Et non pas châtiment.

Que je sache du moins quelle heureuse avanture
Vous améne en ces lieux:
L'art y brille par-tout, cependant la nature
Est plus belle en vos yeux.

Flore au prix des appas de vos lévres écloses
N'a rien que de commun.
Telle n'est la beauté ni la fraîcheur des roses,
Ni même leur parfum.

Le Soleil peint les fleurs en la saison nouvelle
De traits moins éclatans;
Et votre bouche, Amynte, efface la plus belle
Des filles du Printemps.

Mais n'avez-vous point vû dans Vaux une merveille,
Qui fait ainsi que vous admirer son pouvoir?

Si vous ne l'avez vûë, Acante vous conseille
De ne point partir sans la voir.

Vous voulez, dit Amynte, parler de Sylvie? C'est elle-même que j'entens, répondis-je. Amynte rasséréna aussi-tôt son visage. Rendez graces, me dit-elle, au souvenir de cette incomparable personne, & relevez-vous, car non-seulement je vous pardonne en sa consideration, mais je veux bien aussi vous apprendre le sujet de mon voyage. On vous aura dit infailliblement ce qu'Oronte a fait publier touchant un écrain qui se doit donner aujourd'hui en sa présence; c'est à la plus grande Fée de l'univers qu'on l'adjuge: j'ai crû que le charme dont je me sers étoit assez puissant pour mériter une telle gloire, & dans cet espoir je suis accouruë des climats où il est particulierement reconnu. D'abord je n'ai pas voulu me declarer, ni me mettre sur les rangs, comme ont fait les autres; mon dessein a été d'attendre que la cérémonie fût commencée, & de surprendre les Juges & toute l'assistance par ma beauté: mais après avoir examiné les paroles d'une Prophetie qui doit être la regle du différend, j'ai jugé qu'elles regardoient seulement les merveilles que l'art produit: or vous savez que je ne mets point d'art en usage, il y en a bien un pour se faire aimer, il y en a un aussi pour paroître belle, mais ces sortes d'arts ne sont pratiquez que par des Beautez médiocres, jamais la mienne n'en eut besoin: si bien que de me présenter inutilement, vous ne me le conseilleriez pas: outre que le charme qui est en Sylvie, m'en em-

pêché. Je ne l'avois point encore vûë qu'hier, & comme elle se promenoit dans ces jardins, je l'apperçûs d'un endroit où j'étois cachée; j'en devins d'abord amoureuse, & dis en moi-même: Ou il ne s'agit pas ici de ce charme qui est particulierement fait pour les cœurs, ou s'il en est question, c'est à Sylvie que le prix est dû. De façon ou d'autre il est inutile à moi de le disputer. J'avois donc fait resolution de m'en retourner dès-aujourd'hui, & si vous aviez attendu encore quelques momens, je crois que vous ne m'auriez pas rencontrée. Je combattis longtemps les raisons d'Amynte sans pouvoir lui persuader qu'elle demeurât, & que si elle ne vouloit demander le prix, tout au moins elle fît dans Vaux quelque épreuve de ses appas, puisque l'occasion en étoit si belle & qu'il y avoit tant de gloire à acquerir. Ce n'est pas, ajoûtai-je, que rien m'empêche de vous suivre dès-à-présent, ni le désir de voir toutes les merveilles de ce séjour, ni celui d'assister à un jugement si célébre. Que si je veux vous accompagner, c'est moins pour ma satisfaction que parce que vous êtes en des lieux éloignez de votre demeure. Je ne suis pas venuë seule, répartit-elle, ma compagnie doit être dans ces jardins, & assez près du lieu où nous sommes; ainsi je me passerai de vous aisément; néanmoins comme je ne serai pas fâchée de savoir à laquelle des quatre Fées le prix sera adjugé, soyez présent à cette action, & me la venez tantôt raconter; je vous attendrai dans Mainsi. Je trouvai une bonté si extraordinaire dans le procedé d'Amynte, que je crûs pouvoir cette fois l'entretenir sérieusement de ma passion. Je lui demandai donc si elle seroit toûjours insensible? Hé

quoi ! me repondit-elle, osez-vous renouveller un propos que je vous ai défendu sur toutes choses de me tenir ? Je n'avois pas voulu jusques-là vous dire franchement ma pensée, mais puisque vous m'en donnez sujet, sachez que l'Amour est un hôte trop dangereux pour me résoudre à le recevoir.

Acante, voulez-vous que je verse des larmes,
Et soupire à mon tour ?
Et lasse d'être belle abandonne mes charmes
Aux tourmens de l'Amour ?
Il détruit l'embonpoint, & rend la couleur blême,
Il donne du souci.
J'aime trop mes appas, je m'aime trop moi-même
Pour vous aimer aussi.

Helas ! repris-je, que ne vous êtes-vous contentée de le penser sans me le dire si ouvertement ! Au moins me devriez-vous laisser la liberté de me plaindre ; car enfin puisque vous êtes tellement confirmée dans la resolution de ne point aimer, qu'apprehendez-vous de tous mes propos ? J'y suis veritablement confirmée, repondit Amynte, mais je ne ferai que bien de me défier de moi-même. Je vous ai dit que l'Amour étoit un dangereux hôte, mais je ne vous ai pas dit que ce ne fût un hôte agréable malgré toutes les peines qu'il peut causer ; J'ai encore une meilleure raison pour ne le pas loger en mon cœur, que toutes celles que je vous ai dites. Quelle seroit-elle cette raison, dis-je en soupirant, y en peut-il avoir d'assez bonnes ? C'est, reprit

Amynte, qu'il n'est pas toûjours bien-séant à notre séxe d'avoir de l'amour. Voilà le plus grand obstacle que vous ayez, & peut-être que j'aye aussi. Ah ! lui dis-je, ne faites point passer une erreur pour une raison. C'est une erreur, je vous l'avoüe, repartit Amynte ; mais elle a pris racine dans les esprits, & je n'entreprendrai pas la premiére de la réformer. C'est pourquoi contentez-vous, si vous le pouvez, de mon amitié, & de mon estime par conséquent, car jamais l'une ne va sans l'autre. Je vous ai dit cent fois les moyens de les acquérir, & ne vous ai point dit, si j'en ai mémoire, qu'il fût besoin pour cela de me regarder si attentivement quand je dormirai. Mais je demeure avec vous plus long-temps que je n'avois résolu ; il faut que j'aille chercher les personnes que j'ai quittées ; ne me suivez point ; & que je ne vous voye d'aujourd'hui qu'après la cérémonie. A ces mots elle s'en alla, & je la suivis seulement des yeux, ne croyant pas que cela fût compris encore dans la défense. J'étois même fort satisfait des derniéres choses qu'elle avoit dites ; soit qu'elles vinssent de son mouvement, soit que quelque Dieu les lui eût fait dire. En m'entretenant de cette pensée, je descendis vers la tête du canal, où je trouvai Ariste & Gelaste qui me cherchoient. Ils s'étonnerent de ce que j'avois voulu passer la nuit au serein ; je leur dis que de ma vie je n'en avois eu une meilleure ; là-dessus je commençai de leur raconter ce qui m'étoit arrivé depuis que je les avois quittez, & bien que j'abregeasse mon récit, il nous fournit d'entretien jusqu'au Château.

VIII.

NEPTUNE

à ses Tritons.

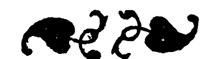
VOus savez tous l'alliance qui est entre Oronte & votre Monarque : aussi ne suis je point fâché que d'autres Divinitez contribuent au plaisir d'un Héros si chéri du Ciel. Je considére sans jalousie toutes les statuës que Minerve lui a données. Apollon qui s'est fait Architecte aussi bien que moi pour un Roi avaricieux & ingrat, n'a pas eu mauvaise raison de se faire Peintre pour un Héros très-reconnoissant & très-liberal. Je ne lui envie pas sa fortune, & c'est la seule émulation qui est cause que je vous assemble. Il ne faut pas que vous souffriez que le Palais où nous sommes, donne moins de plaisir aux yeux que cet autre qui le regarde. On peut dire à la verité que les avenuës de celui-ci sont si belles qu'il seroit bien malaisé d'y rien ajoûter : on peut dire aussi que sa face a je ne sais quoi de grand & de noble. Mais les niches qu'on y a faites, n'étant encore remplies que par des rochers tout secs ; je crois que s'il en sortoit de l'eau, cela seroit un grand ornement. Que quelqu'un de vous y travaille; & s'il réussit, je lui donnerai pour recompense la plus belle des Nereïdes.

Grand Roi (dit un Triton) qui par droit d'héritage
Avez de l'Océan les plaines en partage,
Et qui voulez dans Vaux un empire fonder,
C'est à nous d'obéir, à vous de commander.

Rien ne ſemble impoſſible alors qu'on veut vous plaire.
Pour moi je vous dirai ce que l'art me ſuggere.
A garder vos tréſors des monſtres deſtinez,
Et par les mains du ſort ſous ce mont enchaînez,
Veillent ſur le criſtal en des grottes profondes:
Lâchons ces animaux venus de divers mondes;
Je les dompterai tous, & de nuire empêchez
Par des liens de bronze ils ſeront attachez.
Mon art en ornera ces rochers & ces niches,
Pour qui vous reſervez vos tréſors les plus riches.

Le conſeil plût au Dieu du liquide Univers.
D'un ſeul coup de Trident cent cachots ſont ouverts.
On voit ſortir en foule un amas de reptiles,
Dragons, monſtres marins, lézards & crocodiles,
Hydres à ſept goziers, eſcadrons de ſerpens,
La gent aux aîles d'or, & les peuples rampans,
Limas aux dos armez, écreviſſes cornuës,
Des formes d'animaux aux mortels inconnuës.
A peine ils ſont ſortis de leurs antres obſcurs,
Qu'ils font bruire le mont, ſe lancent à ſes murs,
Et remettroient par-tout le cahos en peu d'heures,
Sans la fatale main qui regle leurs demeures.
Sous un roc par ſon ordre un Limas s'établit,
Et de ſon vaſte corps tout un antre remplit.

Quand le ſage Triton les vit tous en leur place ;
Avec jus de corail, quinteſſence de glace,
Et gorgone diſſoute en criſtal du Mainſi,
Il arroſa ce peuple auſſi-tôt endurci.
Chacun d'eux toutefois conſerve ſa figure,
Chacun ſans s'émouvoir ſiffle, gronde, murmure ;
Fait que de ſon fracas tout le mont retentit,
Et penſe avoir encor le gozier trop petit.
On diroit que par fois l'eſcadron ſe mutine,
Enyvré du nectar d'une ſource divine ;
Il pouſſe l'onde au Ciel ; il la darde aux paſſans ;
Semble garder ces lieux en charmes ſi puiſſans,
Et défendre l'accès des beautez qu'il nous montre :
L'eau ſe croiſe, ſe joint, s'écarte, ſe rencontre,
Se rompt, ſe précipite au travers des rochers,
Et fait comme alambics diſtiller leurs planchers.



IX.

LES AMOURS DE MARS ET DE VENUS.

Gelaste montre à Acante une tapisserie, où sont représentées les Amours de Mars & de Venus, & lui parle ainsi.

VOus devez avoir lû qu'autrefois le Dieu Mars,
Blessé par Cupidon d'une fléche dorée,
Après avoir dompté les plus fermes remparts,
Mit le camp devant Cytherée.
Le siége ne fut pas de fort longue durée:
A peine Mars se présenta,
Que la Belle parlementa.

Dans les formes pourtant il entreprit l'affaire:
Par tous moyens tâcha de plaire:
De son ajustement prit d'abord un grand soin.
Considerez-le en ce coin,
Qui quitte sa mine fiére.
Il se fait attacher son plus riche harnois.
Quand ce seroit pour des jours de tournois,

On ne le verroit pas vétu d'autre maniére.
L'éclat de ses habits fait honte à l'œil du jour.
Sans cela, fit-on mordre aux géans la poussiére,
Il est bien mal-aisé de rien faire en amour.

En peu de temps Mars emporta la Dame.
Il la gagna peut-être, en lui contant sa flâme:
Peut-être conta-t'il ses siéges, ses combats;
Parla de contrescarpe, & cent autres merveilles,
Que les femmes n'entendent pas,
Et dont pourtant les mots sont doux à leurs oreilles.
Voyez combien Venus en ces lieux écartez
Aux yeux de ce guerrier étale de beautez:
Quels longs baisers! la gloire a bien des charmes;
Mais Mars en la servant ignore ces douceurs.
Son harnois est sur l'herbe: Amour pour toutes armes
Veût des soûpirs & des larmes:
C'est ce qui triomphe des cœurs.

Phœbus pour la Déesse avoit même dessein;
Et charmé de l'espoir d'une telle conquête,
Couvoit plus de feux dans son sein,
Qu'on n'en voyoit à l'entour de sa tête.
C'étoit un Dieu pourvû de cent charmes divers.
Il étoit beau; mais il faisoit des vers;

Avoit un peu trop de doctrine ;
Et qui pis est, savoit la Medecine.
Or soyez sûr qu'en amours,
Entre l'homme d'épée & l'homme de science,
Les Dames au premier inclineront toujours ;
Et toujours le plumet aura la préférence.
Ce fut donc le guerrier qu'on aima mieux choisir.
Phébus outré de déplaisir
Apprit à Vulcan ce mystére ;
Et dans le fond d'un bois voisin de son séjour,
Lui fit voir avec Mars la Reine de Cythére,
Qui n'avoient en ces lieux pour témoins que l'Amour.

La peine de Vulcan se voit représentée :
Et l'on ne diroit pas que les traits en sont feints.
Il demeûre immobile, & son ame agitée
Roule mille pensers qu'en ses yeux on voit peints.
Son marteau lui tombe des mains.
Il a martel en tête, & ne sait que resoudre,
Frapé comme d'un coup de foudre.
Le voici dans cet autre endroit
Qui querelle & qui bat sa femme.
Voyez-vous ce Galant qui les montre du doigt ?
Au Palais de Vénus il s'en alloit tout droit,
Espérant y trouver le sujet qui l'enflâme.

La Dame d'un logis, quand elle fait l'amour,
Met le tapis chez elle à toutes les coquettes.
Dieu sait si les Galants lui font aussi la cour.
Ce ne sont que jeux & fleurettes;
Plaisans devis & chansonnettes:
Mille bons mots, sans conter les bons tours,
Font que sans s'ennuyér chacun passe les jours.
Celle que vous voyez apportoit une lyre,
Ne songeant qu'à se réjoüir.
Mais Venus pour le coup ne la sauroit oüir:
Elle est trop empêchée, & chacun se retire.
Le vacarme que fait Vulcan,
A mis l'alarme au camp.

Mais avec tout ce bruit que gagne le pauvre homme?
Quand les cœurs ont goûté des délices d'Amour,
Ils iroient plûtôt jusqu'à Rome,
Que de s'en passer un seul jour.
Sur un lit de repos voyez Mars & sa Dame.
Quand l'Hymen les joindroit de son nœud le plus fort,
Que l'un fût le mari, que l'autre fût la femme,
On ne pourroit entre eux voir un plus bel accord.
Considérez plus bas les trois Graces pleurantes:
La Maîtresse a failli, l'on punit les suivantes.
Vulcan veut tout chasser. Mais quels dragons veillans

Pourroient contre tant d'aſſaillans,
Garder une toiſon ſi chére ?
Il accuſe ſur-tout l'enfant qui fait aimer :
Et ſe prenant au fils des pechez de la mére,
Ménace Cupidon de le faire enfermer.

Ce n'eſt pas tout : plein d'un dépit extrême
Le voilà qui ſe plaint au Monarque des Dieux ;
Et de ce qu'il devroit ſe cacher à ſoi-même,
Importune ſans ceſſe & la terre & les Cieux.
L'adultere Jupin, d'un ris malicieux,
Lui dit que ce malheur eſt pure fantaiſie,
Et que de s'en troubler les eſprits ſont bien fous.
Plaiſe au Ciel que jamais je n'entre en jalouſie ;
Car c'eſt le plus grand mal, & le moins plaint de tous.

Que fait Vulcan ? car pour ſe voir vangé,
Ençor faut-il qu'il faſſe quelque choſe :
Un rez d'acier par ſes mains eſt forgé :
Ce fut Momus qui, je penſe, en fut cauſe.
Avec ce rez le Galant lui propoſe
D'enveloper nos Amans bien & beau.
L'enclume ſonne ; & maint coup de marteau,
Dont maint chaînon l'un à l'autre s'aſſemble,
Prépare aux Dieux un ſpectacle nouveau

De deux Amans qui reposent ensemble.

Les noires Sœurs apprêterent le lit :
Et nos Amans trouvant l'heure opportune,
Sous le rezeau pris en flagrant délit,
De s'échaper n'eurent puissance aucune.
Vulcan fait lors éclater sa rancune :
Tout en clopant le Vieillard éclopé
Semond les Dieux, jusqu'au plus occupé,
Grands & petits, & toute la sequelle.
Demandez moi qui fut bien attrapé ;
Ce fut, je crois, le Galant & la Belle.

Cet Ouvrage est demeuré imparfait pour de secrettes raisons : & par malheur ce qui y manque est l'endroit le plus important ; je veux dire les réfléxions que firent les Dieux, même les Déesses, sur une si plaisante avanture. Quand j'aurai repris l'idée & le caractére de cette piéce, je l'acheverai. Cependant comme le dessein de ce Recueil a été fait à plusieurs reprises, je me suis souvenu d'une Balade qui pourra encore trouver sa place parmi ces Contes, puisqu'elle en contient un en quelque façon. Je l'abandonne donc ainsi que le reste au jugement du public. Si l'on trouve qu'elle soit hors de son lieu, & qu'il y ait du manquement en cela ; je prie le Lecteur de l'excuser, avec les autres fautes que j'aurai faites.

* Recueil de Contes & Nouvelles en vers, imprimé à Paris, en l'année 1666.

BALADE.

BALLADE.

HIer je mis chez Cloris en train de diſcourir
Sur le fait des Romans Aliſon la ſucrée.
N'eſt-ce pas grand'pitié, dit-elle, de ſouffrir,
Que l'on mépriſe ainſi la Légende dorée,
Tandis que les Romans ſont ſi chere denrée?
Il vaudroit beaucoup mieux, qu'avec maints vers du temps,
De Meſſire Honoré l'Hiſtoire fût brûlée.
Oüi pour vous, dit Cloris, qui paſſez cinquante ans:
Moi qui n'en ai que vingt, je prétens que l'Aſtrée
Faſſe en mon cabinet encor quelque ſéjour:
Car pour vous découvrir le fond de ma penſée,
Je me plais aux Livres d'Amour.

Cloris eut quelque tort de parler ſi crûment,
Non que Monſieur d'Urfé n'ait fait une œuvre exquiſe.
Etant petit garçon je liſois ſon Roman,
Et je le lis encor ayant la barbe griſe.
Auſſi contre Alizon je faillis d'avoir priſe;
Et ſoûtins haut & clair, qu'Urfé par ci, par là,
De préceptes moraux nous inſtruit à ſa guiſe.
De quoi, dit Alizon, peut ſervir tout cela?
Vous en voit-on aller plus ſouvent à l'Egliſe?

Je hais tous les menteurs ; & pour vous trancher court,
Je ne puis endurer qu'une femme me dise,
Je me plais aux Livres d'Amour.

Alizon dit ces mots avec tant de chaleur,
Que je crûs qu'elle étoit en vertus accomplie ;
Mais ses pechez écrits tomberent par malheur :
Elle n'y prit pas garde. Enfin étant sortie,
Nous vîmes que son fait étoit papelardie,
Trouvant entr'autres points dans sa confession :
J'ai lû Maître Loüis mille fois en ma vie ;
Et même quelquefois j'entre en tentation,
Lorsque l'Hermite trouve Angelique endormie :
Révant à tel fatras souvent le long du jour.
Bref sans considérer censure ni demie,
Je me plais aux Livres d'Amour.

Ah ? ah ! dis-je, Alizon, vous lisez les Romans !
Et vous vous arrêtez à l'endroit de l'Hermite !
Je crois qu'ainsi que vous pleine d'enseignemens
Oriane prêchoit faisant la chate-mite.
Après mille façons, cette bonne hypocrite,
Un pain sur la fournée emprunta, dit l'Auteur :
Pour un petit poupon l'on sait qu'elle en fut quitte :
Mainte Belle sans doute en a ri dans son cœur.

Cette hiſtoire, Cloris, eſt du Pape maudite:
Quiconque y met le nez devient noir comme un four.
Parmi ceux qu'on peut lire, & dont voici l'élite,
Je me plais aux Livres d'Amour.

Clitophon a le pas par droit d'antiquité:
Héliodore peut par ſon prix le prétendre:
Le Roman d'Ariane eſt très-bien inventé:
J'ai lû vingt & vingt fois celui du Polexandre:
En fait d'événemens, Cléopâtre & Caſſandre,
Entre les beaux premiers doivent être rangez:
Chacun priſe Cyrus, & la Carte du Tendre;
Et le Frére & la Sœur ont les cœurs partagez.
Même dans les plus vieux je tiens qu'on peut apprendre.
Perceval le Galois vient encore à ſon tour:
Cervantes me ravit; & pour tout y comprendre,
Je me plais aux Livres d'Amour.

ENVOI.

A Rome on ne lit point Bocace ſans diſpenſe:
Je trouve en ſes pareils bien du contre & du pour.
Du ſurplus (honni ſoit celui qui mal y penſe)
Je me plais aux Livres d'Amour.

EPISTRE *
A M. DE TURENNE.

HE! quoi, Seigneur, toujours nouveaux combats?
Toujours dangers? Vous ne croyez donc pas
Pouvoir mourir? Tout meurt, tout Héros passe.
Clothon ne peut nous faire d'autre grace
Que de filer nos jours plus lentement.
Mais Clothon va toujours étourdiment.
Songez-y bien. Si ce n'est pour vous-même,
Pour nous, Seigneur, qui sans douleur extrême
Ne pourrions voir un triomphe acheté
Du moindre sang qu'il vous auroit coûté.
C'est un avis qu'en passant je vous donne;
Et je reviens à ce que fait Bellone.
A peine un bruit fait faire ici des vœux,
Qu'un autre bruit y fait faire des feux.
C'est un concours de victoires nouvelles.
La Renommée a-t'elle encor des aîles?
Depuis le temps qu'elle vient annoncer:
Tout est perdu, l'Hydre va s'avancer;
Tout est gagné, Turenne l'a vaincuë;
Et se voyant mainte tête abattuë,
Elle retourne en son antre à grands pas.

* *Cette Epître se trouve ci-devant* *p. 82.* *Mais la copie que nous suivons ici, est plus correcte, & plus étenduë.*

Quelque démon que l'on ne connoît pas,
Lui rend en hâte un nombre d'autres têtes,
Qui ſous vos coups ſont à cheoir toutes prêtes.
Voilà, Seigneur, ce qui nous en paroît.
Car d'aller voir ſur les lieux ce que c'eſt,
Permettez-moi de laiſſer cette envie
A vos guerriers, qui n'eſtiment la vie
Que comme un bien qui les doit peu toucher,
Ne laiſſant pas de la vendre bien cher.
Toute l'Europe admire leur vaillance,
Toute l'Europe en craint l'expérience.
Bon fait de loin regarder tels acteurs.
Ceux de Strasbourg devenus ſpectateurs
peu voiſins, comme tout ſe diſpoſe,
Pourroient bien-tôt devenir autre choſe.
Je ne ſuis pas un Oracle; & ceci
Vient de plus haut. Apollon, Dieu-merci,
Me l'a dicté. Souvent il ne dédaigne
De m'inſpirer. Maint auteur nous enſeigne
Qu'Apollon ſait un peu de l'avenir.
L'autre jour donc j'allai l'entretenir
Du grand concours des Germains tous en armes.
L'Hélicon même avoit quelques allarmes.
Le Dieu ſoûrit, & nous tint ce propos:

Je vous enjoins de dormir en repos,
Poëtes Picards, & Poëtes de Champagne.
Ni les Germains, ni les troupes d'Eſpagne,
Ni le Batave, enfant de l'Océan,
Ne vous viendront viſiter de cet an.
Tout auſſi peu la campagne prochaine.
Je vois LOUIS, qui des bords de la Seine,
La foudre en main, au Printemps partira:
Malheur alors à qui ne ſe rendra.
Je vois CONDE', Prince à haute avanture,
Plutôt démon qu'humaine créature:
Il me fait peur de le voir plein de ſang,
Souillé, poudreux, qui court de rang en rang.
Le plomb volant ſiffle autour ſans l'atteindre,
Le fer, le feu, rien ne l'oblige à craindre.
Quand telles gens couvriront vos ramparts,
Je vous dirai: Dormez, Poëtes Picards,
Devers la Somme on eſt en aſſurance.
Devers le Rhin tout va bien pour la France,
Turenne eſt là; l'on n'y doit craindre rien:
Vous dormirez; ſes ſoldats dorment bien:
Non pas toujours. Tel a mis mainte lieuë
Entre eux & lui, qui les ſent à ſa queuë.
Deux de la troupe avec peine marchoient,

Les pauvres gens à tout coup trébuchoient,
Et ne laissoient de tenir ce langage :
Le Conducteur, car il est bon & sage,
Quand il voudra, nous fera reposer.
Après cela, qui peut vous excuser
De n'avoir pas une assurance entiere?
Morphée eut tort de quitter la frontiére.
Dormez sans crainte à l'ombre de vos bois,
Poëtes Picards, & Poëtes Champenois.

Ainsi par-là le Dieu qui nous inspire,
Et je ne sais, Seigneur, que vous redire,
Mot après mot le discours qu'il nous tint.
Un temps viendra que ceci sera peint
Sur les lambris du Temple de Mémoire.
Les deux soldats sont un point de l'Histoire
A mon avis digne d'être noté.
Ces vers, dit-on, seront mis à côté.

Turenne eut tout, la valeur, la prudence,
L'art de la guerre, & les soins sans repos.
Romains & Grecs, vous cédez à la France,
Opposez-lui de semblables Héros.

Fin du Tome I.

ERRATA.

PAge 23. *vers 11.* Je viens de . . . *Lisez*, Je viens de Vaux.

P. 27. *Vers* 20. aussi-bien, *lisez* aussi beau.
P. 37. *Vers* 9. plainte, *lisez*, plinthe.
P. 43. *Vers* 9. chose rare, *lisez* chose & rare.
P. 67. *Vers* 20. à l'envie, *lisez* à l'envi.
P. 81. *Vers* 12. soit, *lisez*, sois.
P. 103. *Vers* 14. sa, *lisez* la.
P. 107. *Vers* 10. l'héritiere, *lisez*, l'héritier.
P. 108. *Vers* 11. Terres leurs, *lisez*, terrestres.
P. 121. *Vers* 16. méprise, *lisez*, méprisa
P. 123. *Vers* 20. l'on va, *lisez*, l'on voit.
P. 199. *Vers* 11. l'aissans, *lisez*, laissans.
P. 122. *Vers* 6. laissoit, *lisez*, lassoit.
Ibid. *Vers* 21. sur toute, *lisez*, sur-tout.
P. 234. *Vers* 10. Plus de tige, *lisez*, Bas de tige.
P. 235. *Vers* 22. dessein, *lisez*, destin.



H. Bonnefoi
22.12.1986
[ZAH.]

